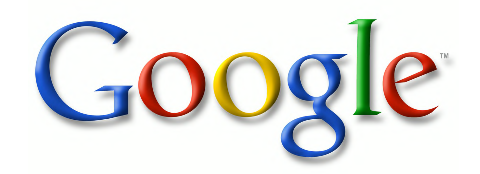
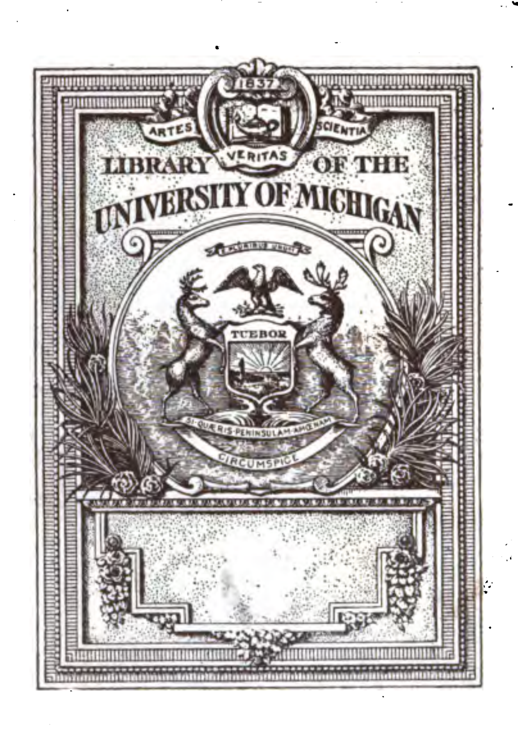
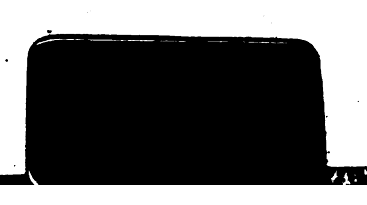


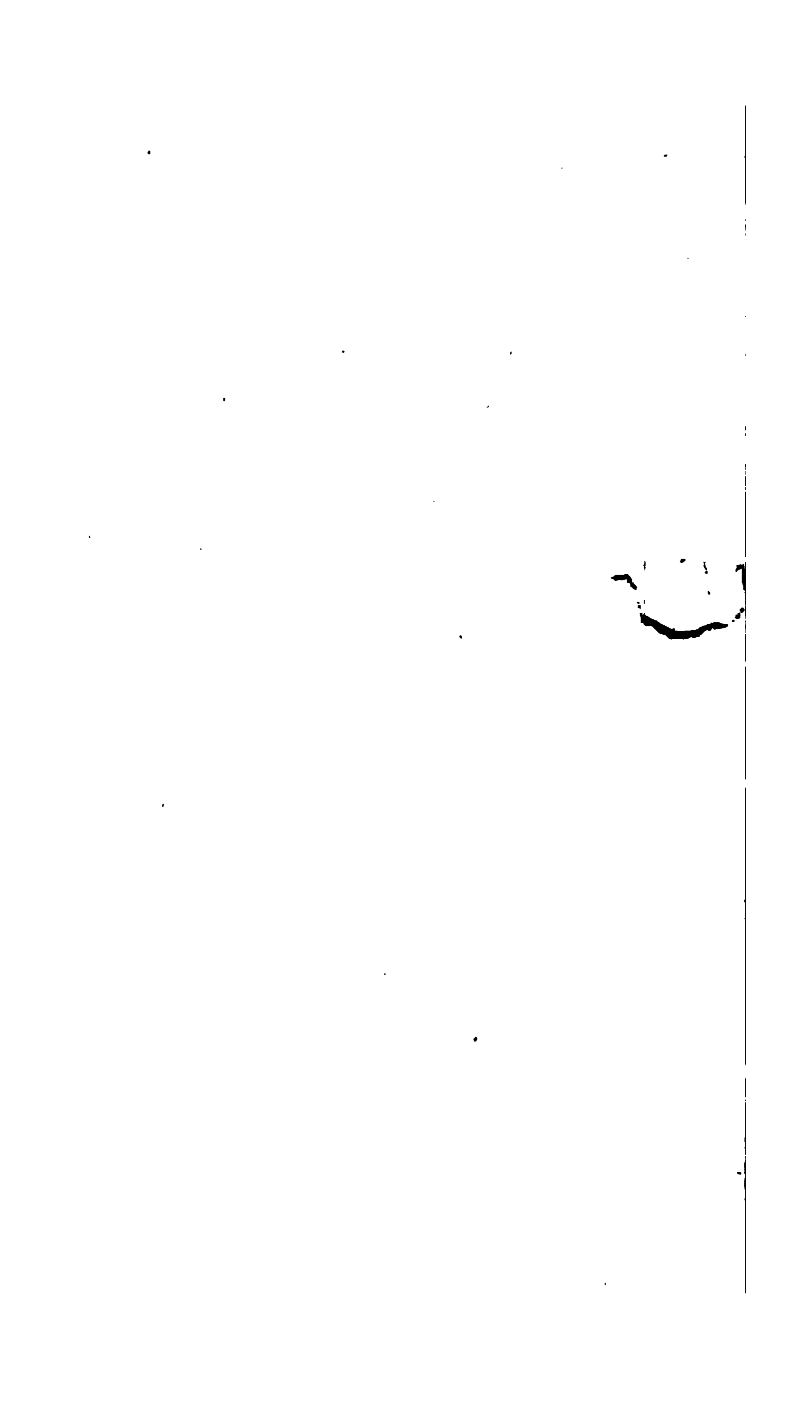



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

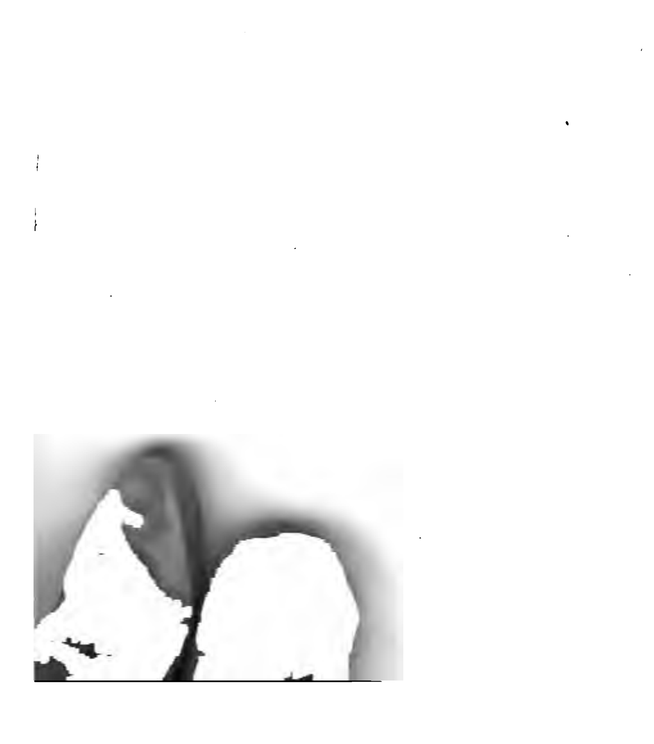





1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE







VOYAGE

DANS LES

CINQ PARTIES DU MONDE.

OCÉANIE.

TOME VI.

Imprimerie de SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n. 14.

VOYAGE

DANS LES

CINQ PARTIES DU MONDE,

OU L'ON DÉCRIT

LES PRINCIPALES CONTRÉES DE LA TERRE, LES CURIOSITÉS NATURELLES, INDUSTRIELLES, SCIENTIFIQUES OU LITTÉRAIRES, LES MOEURS ET COUTUMES DES NATIONS, LES RICHESSES, LES FORCES, LES CULTES, LES GOUVERNEMENS, AVEC LES NOTABILITÉS, LES VILLES ET LES POPULATIONS DES DIFFÉRENS ÉTATS;

Étienne

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT, 1788 – 1861

TOME SIXIÈME.

OCÉANIE.

Paris,

SELLIGUE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE ET ÉDITEUR,
Rue des Jeûneurs, nº 14.

CHARLES-BÉCHET, LIBRAIRE,
Quai des Augustins, nº 57.

1828.



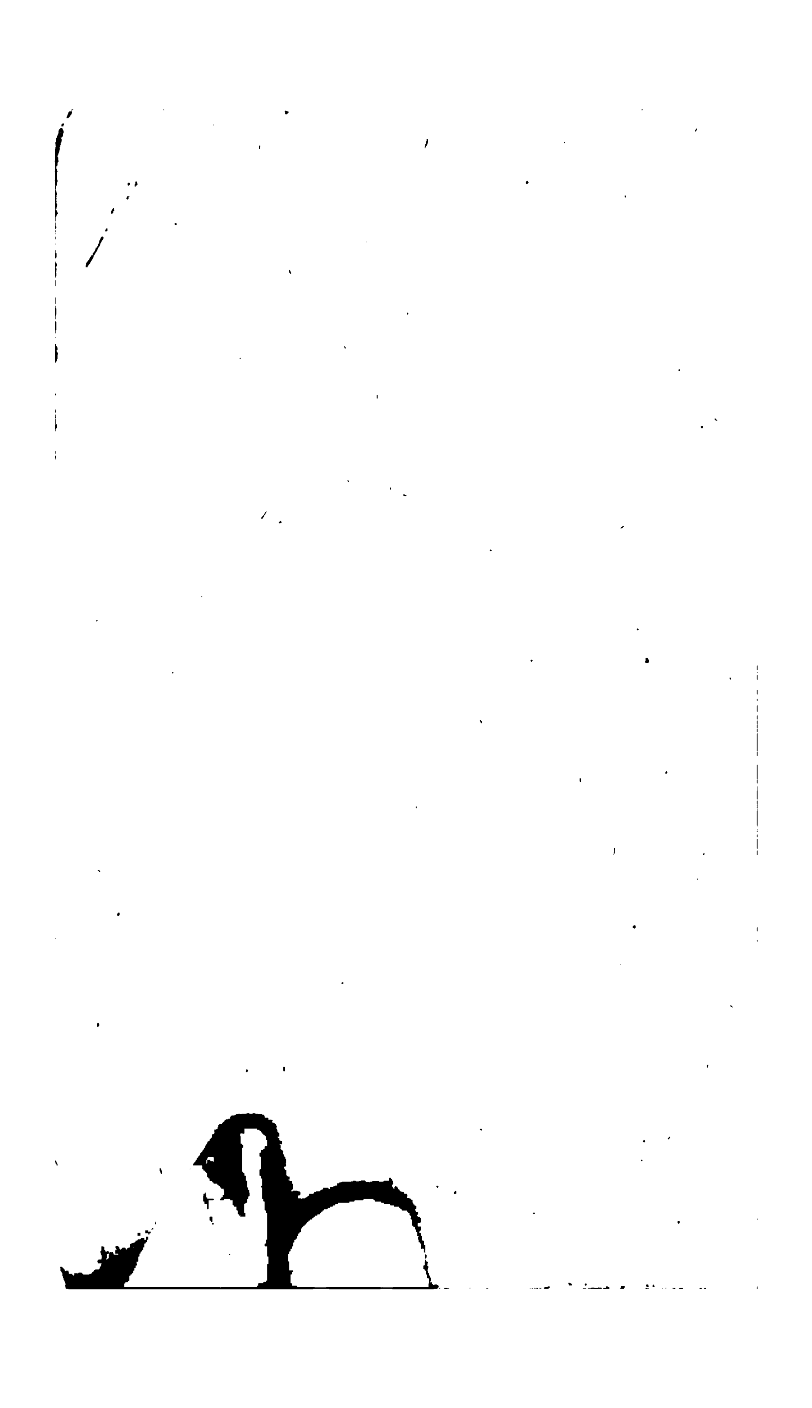
A MONSIEUR

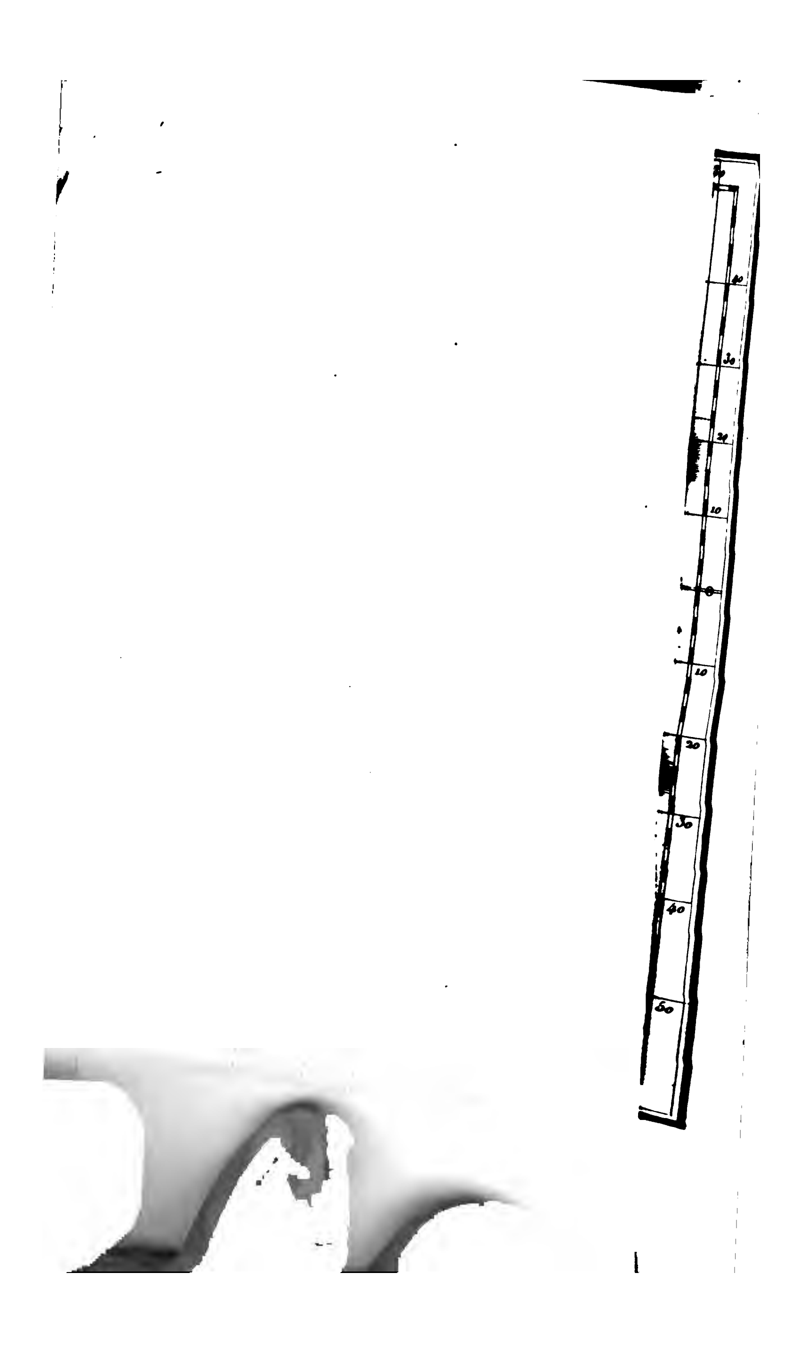
Monsieur de Rossel,

CONTRE-AMIRAL, DIRECTEUR GÉNÉRAL DU DÉPÔT DES CARTES ET PLANS DE LA MARINE ET DES COLONIES, CHEVALIER DES ORDRES ROYAUX DE SAINT-LOUIS ET DE LA LÉGION-D'HONNEUR, MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, INSTITUT DE FRANCE, ET DU BUREAU DES LONGITUDES.

Hommage respectueux

DE L'AUTEUR.





VOYAGE

DANS LES

CINQ PARTIES DU MONDE.

Océanie.

LETTRE XLV.

Coup d'œil général : Situation, limites, superficie et population de l'Océanie; sa division territoriale en archipel d'Asie, Australie et Polynésie; montagnes, volcans, mers, détroits, climats, végétaux, animaux, minéraux, races humaines, mœurs, langues, religions et gouvernemens des peuples de l'Océanie.

Nous avons parcouru l'ancien et le nouveau monde; les quatre parties ou conti-

nens dont il est composé ont été successivement les objets de nos descriptions géographiques; elles vont maintenant rouler sur un *cinquième continent*, c'est-à-dire le *monde maritime*, formé sous le nom d'*Océanie*, depuis que l'Océan a cessé d'être une immense solitude et nous a révélé de vastes archipels qui, en grand comme en petit, rappellent les enchantemens de l'archipel ionien. Transportons-nous par la pensée au sein de la mer du Sud, autrement appelée grand Océan ou l'Océan par excellence, et, embrassant d'un regard les différens groupes d'îles qui s'y trouvent parsemées, essayons de présenter un coup d'œil général sur leur ensemble, tant sous le rapport des accidens naturels, des productions et des climats, que sous celui des races humaines, de leurs caractères physiques, de leurs coutumes, de leurs langues, de leurs cultes et de leurs gouvernemens; matières auxquelles doit être consacrée la première lettre de ce dernier volume, comme péristyle de l'édifice. Jusqu'à présent les eaux de la

mer s'étaient offertes à nos yeux telles que des appendices des continens ; elles seront désormais, s'il est permis d'employer ce terme en sens inverse, comme un immense continent liquide où les terres sembleront autant de conquêtes sur l'Océan lui-même.

L'*Océanie* comprend toutes les *Iles du grand Océan*, dont la principale, nommée Nouvelle-Hollande, est presque aussi considérable que l'Europe. Le grand Océan s'étend du pôle austral aux îles aléontiennes, ce qui lui donne une surface égale à celle des deux grands continens du globe. Les *limites* astronomiques de l'Océanie sont au nord le 40e degré de latitude, à l'est le 110e de longitude occidentale, à l'ouest le 90e de longitude orientale, et au sud le 50e de latitude méridionale, ou même, si l'on veut, le pôle antarctique. Les limites naturelles sont au nord le grand Océan boréal, entre l'archipel des Sandwich et celui des Aléontiennes précitées; à l'est la portion orientale du grand Océan équinoxial située à l'ouest des deux Amériques; au sud l'Océan austral; à l'ouest

l'Océan Indien, et au nord-ouest le détroit de Malacca, qui borne l'Asie au midi, en la séparant de Sumatra, comme aussi la mer de Chine la borne au sud-est en la séparant de Bornéo et des Philippines, dépendances de l'Océanie, qui également voit plus loin vers le nord une barrière maritime entre l'archipel Magellan ou des Mariannes, son vassal, et les îles du Japon. Les points extrêmes de l'Océanie sont au nord l'archipel Magellan ou des Mariannes; à l'est l'île de Pâques; au sud la Nouvelle-Zélande, et à l'ouest Sumatra.

L'Océanie, par la distribution de ses groupes d'îles, a trois grandes *divisions*: la première, au nord-ouest, appelée *Notasie* ou improprement *archipel Asiatique*, formée d'îles rapprochées de l'Asie, surtout des Philippines, des Moluques, de Bornéo, de Célèbes, de Java et de Sumatra; la seconde, au centre et au sud, nommée *Australie*, comprenant la Nouvelle-Hollande, elle seule presque égale en étendue à l'Europe, comme je l'ai dit plus haut, la Nouvelle-Guinée, la nouvelle-Zélande et au-

tres groupes voisins; la troisième, la *Polynésie*, embrassant toutes les îles à l'est de l'Australie et de l'archipel d'Asie, comme les Carolines, les Mariannes, les Sandwich, les Marquises, l'Archipel dangereux et autres.

Ces trois grandes divisions peuvent donner à l'Océanie une *surface* d'environ 783,000 lieues carrées de 25 au degré, avec une *population* de 29 à 30 millions d'âmes; surface et population réparties comme il suit:

	SUPERFICIE.	POPULATION.
Archipel Asiatique. .	350,000	27,000,000
Australie.	429,400	1,000,000
Polynésie.	3,600	1,300,000
TOTAL.	783,000	29,300,000

Il n'est pas besoin de faire observer que ces estimations ne sont pas rigoureuses; la balance politique du globe par M. Balbi les porte, la superficie à 3,100,000 milles carrés de 60 au degré, et la population

seulement à 20,300,000 habitans. Nous tâcherons de nous rapprocher de plus en plus de la vérité dans les subdivisions; une donnée générale suffit maintenant à notre cadre. Continuons à le remplir en marquant à grands traits les principaux *accidens naturels* qui distinguent la cinquième partie du monde.

Nulle part, dit Malte-Brun, la surface du globe n'est plus hérissée d'inégalités, nulle part, excepté en Amérique, les chaînes de *montagnes* n'ont une direction si frappante du nord au sud; en même temps ces chaînes présentent, vers le milieu, une grande courbure dirigée de l'ouest à l'est. La mieux marquée de ces chaînes est celle que forment les îles Mariannes, les îles Carolines, les îles Mulgraves, et qui probablement, par l'île St-Augustin et quelques autres anneaux isolés, se joint à l'archipel des Navigateurs ou à celui des îles des Amis. La direction générale est du nord-ouest au sud-est. Même dans les îles Carolines, où cette chaîne polynésienne se tourne droit à l'est, les chaînons particu-



liers paraissent se diriger du nord au sud. Une autre grande chaîne se montre dans l'île Luçon, qui est la plus étendue des Philippines; elle passe par l'île Palawan dans celle de Bornéo, qui dépend de l'archipel Asiatique, et sa direction est du nord-est au sud-ouest. Elle circonscrit d'un côté, ajoute le même savant, le bassin de la mer de Chine. Plus à l'est la régularité de la chaîne semble disparaître, ou du moins un grand nombre de chaînes peu étendues s'y réunissent en groupes d'une structure variée. Les chaînes de Célèbes et de Gilolo passent dans l'archipel Asiatique; mais une plus longue et plus haute traverse la Nouvelle-Guinée, dépendance de l'Australie; elle renferme des sommets couverts de neiges éternelles. Dans la Nouvelle-Galles du sud, qui fait partie de la Nouvelle-Hollande, partie elle-même de l'Australie ou Océanie centrale, la longue série des *montagnes Bleues* ne se termine que dans la terre de Diemen séparée de la Nouvelle-Hollande par le détroit de Bass. La quatrième grande chaîne commence

aux îles des Adamans et de Nicobar; elle forme ensuite les îles de Sumatra, de Java, de Timor et autres; elle se dirige en forme d'arc du nord-ouest au sud-est, ensuite droit à l'est, mais passe vraisemblablement à la Nouvelle-Hollande par le cap Diemen. Tous les archipels de l'Océanie orientale ou de la Polynésie sont dirigés du nord au sud; la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Calédonie, les Nouvelles-Hébrides forment des chaînes très-marquées. Celle des îles Salomon, courbée du sud-est au nord-ouest, est continuée par la Nouvelle-Irlande et la Nouvelle-Hanovre. Souvent aussi, observe encore Malte-Brun, chaque petite chaîne est terminée par une île plus grande que les autres. Ainsi les îles d'Otaïti, d'Owaïhi (Sandwich) et la terre du Saint-Esprit se présentent à la tête d'une suite de moindres îles. Voici, du reste, les hauteurs des principales montagnes Océaniques :

Mowna-Roa. . . . . 2,577 toises.
(Iles Sandwich.)

Mont-Egmon . . . . (Nouvelle-Zélande.)	2,371
Ophir . . . . (Ile de Sumatra.)	2,026
Sommet principal d'Otaïti	1,704
Parmazan . . . . (Ile Banca,)	1,572
Mont-Tobronu . . . . (Otaïti.)	1,500
Mont d'Arfack. . . . . (Nouvelle-Guinée.)	1,488
Mont-Gété . . . . (Ile de Java,)	1,327
Sommet du Bourou . . . . (Moluques.)	1,088
Sommet de la nouvelle-Calédonie .	533
Corne du Buffle . . . . (Ile Waigiou.)	485
Piton de Borabora . . . . (Ile de la Société.)	365
Piton d'Oualan . . . . (Iles Carolines.)	337
Plateau dans la terre de Van-Diemen, ... (Australie.)	1,00?
Plus haute cime des montagnes Bleues . . . . (Nouvelle-Hollande.)	591 ?
La Tête noire. . . . . (Mêmes montagnes.)	548
Hauts de la rivière des Poissons. . . (Nouvelle-Hollande.)	415

Hauts de la rivière de Cambell. . . (Nouvelle-Hollande.)	347
Hauts de la rivière de Cox . . . . . (Nouvelle-Hollande.)	336
Lac Georges. . . . . (Nouvelle-Hollande.)	331
Lac Bathurst . . . . (Nouvelle-Hollande.)	326

Ces évaluations démontrent qu'il est des îles océaniennes qui s'élancent à des hauteurs considérables. C'est la plupart du temps sous une forme régulièrement conique, où l'on remarque, soit des traces volcaniques, soit des *volcans* en pleine activité. L'Océanie compte plus de cinquante volcans. Il y en a 5 dans les Philippines; on en donne plusieurs à Bornéo et à Sumatra; 10 à 12 à Java, entre autres l'Arjuna, qui a 10614 pieds de hauteur; plusieurs dans les Moluques, notamment celui de Ternate, celui de Tidore, ceux de Célèbes, et celui de Sanguir, entre Mindanao et Célèbes, un des plus grands volcans du globe; on distingue le Tomboro à Sumbava; le Mowna-Roa, dans Owhyhée, une des Sandwich; comme aussi les 2 vol-

cans de la Nouvelle-Guinée, les 3 de la Nouvelle-Bretagne et les 9 de l'archipel des Mariannes. Tous ces volcans sont peu éloignés de la mer, ce qui démontre que l'eau y joue un rôle important. D'un autre côté le bruit de leurs éruptions s'entend de très-loin, car les détonations du Tomboro de Sumbava en 1815 retentirent jusqu'à Sumatra, qui en est à 300 lieues en ligne droite; les explosions qui annoncèrent en 1812 la première éruption de cendres du volcan de St-Vincent, ne parurent pas plus fortes aux habitans de l'île que celles d'un canon de gros calibre, et cependant, comme le dit M. Arago, on les entendit sur le rio-Apure, au confluent du rio-Nula, à 210 lieues du volcan, c'est-à-dire à la distance en ligne droite du Vésuve à Paris; le bruit paraissait si bien transmis par l'air, qu'on le prit pour des décharges d'artillerie, et qu'il donna lieu, sur beaucoup de points du continent colombien, à des dispositions militaires.

Les îles basses de l'Océanie paraissent avoir pour base un *rescif* de rochers de

corail, ce qui permet de croire qu'elles étaient anciennement couvertes par les eaux de la mer. De semblables rescifs se rencontrent souvent dans les endroits les plus profonds de l'Océan, ou s'étendent d'île en île, ce qui y rend la navigation périlleuse. C'est ainsi que l'illustre et infortuné La Pérouse a, dit-on, trouvé son tombeau dans les rescifs de l'archipel des Fidjis.

Ces mêmes rescifs ont donné lieu à la désignation de *mer du Corail* pour les eaux comprises entre la Nouvelle-Calédonie, les îles Salomon, la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Hollande, ou autrement entre le tropique du Capricorne et le 70° lat. S., par 150°-160° long. E.

Puisque nous en sommes aux désignations des mers dans ces parages, disons que le *détroit de Torrès*, qui sépare ces deux dernières portions de terre, fait communiquer la mer du Corail avec la *mer de Lanchidol*, qui au nord-ouest, entre 100°—139°, long. E. et par 10° lat. S., sépare la Nouvelle-Hollande des îles Timoriennes, dépendantes de l'archipel Asiatique. Une

autre portion de mer entre les côtes orientales de la Nouvelle-Guinée et les côtes occidentales de l'archipel de la Nouvelle-Bretagne, par 145° long. E. et 5° lat. S., a reçu le nom de *détroit de Dampier*, navigateur qui le premier le franchit en 1767.
Nous avons déjà nommé le *détroit de Malacca*, qui sépare spécialement Sumatra de la presqu'île de Malacca, extrémité méridionale de l'Asie; nous citerons encore le *détroit de la Sonde*, entre la pointe orientale de Sumatra et la pointe occidentale de Java; le *détroit de Bali*, entre la pointe orientale de l'île de Java et l'île de Sumbava; le *détroit de Macassar*, entre les côtes orientales de l'île de Bornéo et les côtes occidentales de l'île de Célèbes, à l'est de laquelle s'ouvre le grand *passage des Moluques*; tandis qu'au sud la Nouvelle-Hollande est séparée de la terre de Diemen par le *droit de Bass*, et que le *détroit de Cook* partage en deux îles la Nouvelle-Zélande.

Les *vents* et les *courans* qui règnent dans ce vaste océan suivent le mouvement géné-

ral de l'atmosphère et de la mer de l'est à l'ouest, en sens inverse de la rotation du globe. Le vent perpétuel d'est suit la même direction que les eaux entre les tropiques. Aux environs des Philippines et près de la Nouvelle-Calédonie, la rapidité du courant qui porte à l'ouest est extrême; mais, observe Malte-Brun, les grandes terres échauffées par le soleil attirent souvent vers leur centre l'atmosphère maritime environnante, ce qui fait naître des vents opposés aux vents alizés : tels sont les vents d'ouest qui règnent sur les côtes occidentales de la Nouvelle-Hollande. Chaque île a ses brises de mer et de terre, les unes pendant le jour, les autres pendant la nuit. Naturellement les grandes terres de l'Océanie étant situées sous la zone torride, y compris même une bonne partie de la Nouvelle-Hollande, qui est traversée par le tropique du Capricorne, lequel n'en laisse pas les deux tiers à la zone tempérée, éprouvent les influences d'un soleil vertical; néanmoins l'élévation du sol, les brises de mer et autres circonstances locales,

offrent une plus grande variété de *climats* délicieux qu'aucune autre partie du monde. Les îles, hautes et de peu d'étendue, sont autant de paradis nouveaux; l'air est sans cesse renouvelé par les brises de terre et de mer qui se partagent l'empire des jours et des nuits, et ce printemps perpétuel n'est que rarement troublé par les orages.

Les *productions* naturelles répondent à la beauté du climat. Le *règne végétal* de l'Océanie se compose de plantes entièrement indiennes ou analogues à celles de l'Inde équatoriale; il diminue de sa richesse en avançant vers l'est, mais il est magnifique près de la ligne. D'abord imposant sur les îles de la Sonde, progressivement il se développe sur les nombreuses possessions malaises et tidoriennes, et étale toute sa pompe sur les Moluques orientales et la Nouvelle-Guinée. C'est là que les palmiers, les cycas, les fougères obtiennent toute leur croissance et se distribuent avec les arbres à pain et les muscadiers par forêts, où l'on retrouve les plantes nourricières des Océaniens et de longues lianes ar-

borescentes. Le même luxe est reproduit dans la Nouvelle-Irlande et la Nouvelle-Bretagne, où les aréquiers, les sagoutiers, les grandes fougères peuplent encore les forêts. A mesure qu'on s'élève en latitude vers le sud, comme aux Hébrides et à la Nouvelle-Calédonie, le nombre et la beauté des mêmes végétaux diminuent. Cependant la Nouvelle-Zélande a un sol riche en divers genres, comme le piper, l'oléa et le phormium. Pour ce qui est de la Nouvelle-Hollande, la splendeur de la végétation de sa partie orientale, dite Nouvelle-Galles du sud, est passée en proverbe. Toutes les îles Océaniennes, hautes, à peu d'exceptions près, suivant M. Lesson, qui dans son beau travail sur les races humaines nous fournit ces détails, sont plantées de fruits à pain sans noyau, de taro, de cannes à sucre, de bananiers, qui y viennent presque spontanément pour contribuer à la vie paisible et heureuse des insulaires. C'est principalement au cocotier, ennemi des hauteurs, qu'est réservé le privilége de couvrir les terres basses et ces bandes plates

d'écueils jetés au milieu des vagues à quelques toises au-dessus de leur niveau ; il y forme d'épaisses forêts dont rien n'égale la grâce et la beauté. Sur toutes les îles du grand Océan on retrouve à peu près les mêmes productions végétales et le plus souvent les mêmes noms pour les désigner.

De semblables rapports se manifestent dans le *règne animal*. Partout le cochon se retrouve dans l'état de domesticité ; l'analogie des espèces de perroquets est parfaite entre l'Australie et la Polynésie ; les casoars, les kangarous sont communs à plusieurs contrées de l'Océanie centrale ; toutefois les grands quadrupèdes de l'archipel Asiatique et de la Nouvelle-Hollande manquent aux divers archipels de la Polynésie. On ne connaît pas bien encore les animaux de l'archipel Asiatique, notamment ceux de Bornéo et de Sumatra ; on ne possède, non plus, que des notions incomplètes sur ceux de l'intérieur de l'Australie, où il paraît que la nature s'est livrée à des écarts prodigieux, en créant des oiseaux sans ailes, de la grandeur du daim, et dont le

corps au lieu de plumes est couvert de poils; des quadrupèdes à bec de canard; des chiens sans aboiemens; des cygnes noirs et des aigles blancs. Les reptiles diminuent en nombre dans l'Océanie à mesure qu'on s'éloigne des tropiques et qu'on s'avance dans la zone tempérée. Le crocodile, si abondant à Java, à Bornéo, à Timor, à Bourou, existe encore à la Nouvelle-Guinée, mais il n'est plus représenté à la Nouvelle-Irlande que par un grand tubinambis dont la peau sert à recouvrir les tamtam. Les lézards et les scinques sont d'autant moins nombreux qu'on avance vers l'est. Sur toutes les terres hautes existe la poule domestique, bien que dans certaines îles elle ne serve point à la nourriture. La Nouvelle-Guinée est la patrie des oiseaux de paradis, comme la Nouvelle-Hollande est proprement celle des kangarous, bien qu'on en retrouve une espèce aux Moluques. Enfin les poissons du grand Océan, des mers d'Asie et des Indes se composent presque entièrement d'espèces analogues; plus on s'engage dans les canaux étroits et

souvent réchauffés par le soleil équatorial, qui séparent en tous sens les innombrables îles de la Polynésie, plus l'ichtyologie est riche en nombres et en espèces nourricières; il est des îles où les poissons deviennent le seul aliment qui entretienne la vie de l'homme, lequel dans l'Océanie est distingué en plusieurs races dont le chapitre exige son tour.

Les *habitans* de l'Océanie ou les *Océaniens* peuvent être groupés en trois principales *races* : l'indoue-caucasique, la mongolique et la noire. La *race indoue-causasique* offre deux rameaux, le malais et l'océanien propre; la *mongolique*, le rameau carolin; et la *noire*, le rameau cafro-madécasse et le rameau dit afflourou. Le rameau *malais* occupe les archipels nombreux des Indes orientales ou de la Polynésie; le rameau *océanien* proprement dit, les îles éparses du grand Océan; le rameau *carolin* ou mongol-pélagien, la longue suite de l'archipel des Carolines, depuis les Philippines jusqu'aux îles Mulgraves; le rameau *cafro-madécasse*, subdivisé en

papou et tasmanien, occupe, la variété *papoue*, le littoral de la Nouvelle-Guinée et des îles des Papous; la variété *tasmanienne*, la terre Diemen; enfin le rameau *alfourou*, subdivisé en endamène et australien, habite, la variété *endamène*, l'intérieur des grandes îles de la Polynésie et de la Nouvelle-Guinée, et la variété *australienne*, le continent entier de la Nouvelle-Hollande. M. Lesson va encore être notre guide dans la définition ou distinction de ces variétés de l'espèce humaine, que dans le voyage autour du monde à bord de la corvette la *Coquille*, il a pu étudier sur les lieux.

Les *Malais* ont leur type pur dans les îles encore indépendantes, comme Guebé, Oby, Gilolo, Florès, Lombok, Bali, etc.; il s'est altéré chez les Javans ou Javanais. Les Malais, dont l'existence politique est moderne et dont les légendes de Malacca ont conservé l'histoire, reçurent lentement et successivement de leurs rapports commerciaux avec les Maures et la mer Rouge, quelques coutumes arabes et surtout l'islamisme. Dans tous leurs gouverne-

mens ils ont consacré la forme despotique des Indiens. La personne de leurs rajahs est sacrée, on lui prodigue les plus serviles hommages. La perfidie la plus noire, la duplicité, une soif ardente de vengeance caractérisent ces peuples : la mauvaise foi malaise est aussi célèbre que le fut jadis celle des Carthaginois. La polygamie est parmi eux générale; ils sont vains, très-adonnés aux plaisirs sensuels, et très-jaloux; ils ont le cœur avili et corrompu; ils n'ont d'égaux en débauches inouïes que les Chinois et les Japonais; ils consomment beaucoup d'opium, de trépangs, recherchent avidement les nids d'oiseaux et mâchent force bétel. Les hommes sont petits de taille, jaunes cuivrés, bien faits, et ont un système musculaire dessiné avec vigueur. Les femmes ont des formes arrondies et courtes, des mamelles volumineuses, une bouche très-ouverte, des cheveux rudes et très-noirs, des dents qui seraient belles si elles n'étaient corrodées par le bétel. Le caractère des deux sexes est inflammable, irascible, porté à la vengeance et à

l'artifice, bas et rampant sous le joug du plus fort, barbare et sans pitié pour leurs ennemis ou leurs esclaves. La langue malaise ou malaie est douce, harmonieuse, simple dans ses règles et pleine de tournures orientales et figurées. En recevant la religion des Arabes et leurs sciences, les Malais adoptèrent leur alphabet et leur usage d'écrire de droite à gauche, tandis que les habitans de Sumatra, les Javanais et plusieurs autres peuples indiens écrivent comme nous de gauche à droite.

La *race océanienne* proprement dite, éparse dans la plus grande partie des îles placées au sud-est de la Polynésie, et à l'est de l'Australie, vers le tropique du Capricorne, paraît n'avoir envoyé au nord, et sous le tropique du Cancer, qu'une seule colonie qui a peuplé les îles Sandwich.

On retrouve cette race dans les îles des Amis et de la Société; un essaim égaré s'est avancé jusque sur l'île de Pâques; la moitié de la population des Fidjis et des îles des Navigateurs appartient à ce rameau qui s'arrête au nord sur l'île de Rotouma.

Les Océaniens propres ont en général une haute stature, une physionomie mâle, avec une feinte douceur et une férocité souvent réelle; des yeux gros, à fleur de tête, protégés par d'épais sourcils; la peau d'un jaune clair, le nez épaté, les narines dilatées, la bouche grande, les lèvres grosses, les dents très-blanches et très-belles, et les oreilles fort petites. Les femmes sont remarquables par une certaine élégance dans leurs traits, par des yeux grands et ouverts, des dents du plus bel émail, une peau douce et lisse, une longue chevelure noire, et un sein régulièrement demi sphérique; la teinte de leur peau est presque blanche. Les habitans des îles Mendoces et de Rotouma sont les mieux faits; viennent ensuite les Taïtiens, les Sandwichiens et les Tonga. Placés dans la zone intertropicale, les Océaniens propres n'ont que des vêtemens très-légers, faits d'une étoffe qu'ils fabriquent eux-mêmes, et qu'ils enduisent d'une sorte de caout-chouc pour la rendre imperméable à la pluie. Tous aiment beaucoup

la parure; les Taïtiens, les Sandwichiens se couronnent de fleurs; les habitans des Marquises et de l'île Washington, de même que les naturels de Rotouma et des Fidjis, attachent le plus grand prix aux dents de cachalot; les Zélandais et les habitans de l'île de Pâques remplacent les fleurs par des touffes de plumes qu'ils mettent dans leur chevelure, et ils passent des bâtonnets peints dans les lobes des oreilles; les Rotoumaïens, comme les insulaires des archipels de la Société, des Fidjis et des Potomous, ont des visières de feuilles de cocotier pour se garantir des rayons du soleil. Les Océaniens ont tous le goût des frictions huileuses, ils s'oignent le corps et les cheveux. Les Sandwichiennes et les Rotoumaïennes se poudrent la chevelure avec de la chaux de corail. Un genre d'ornement commun à tous les insulaires de la mer du Sud est le tatouage. Ceux de Pomotous se couvrent le corps de figures tatouées; les Sandwichiens et les Taïtiens ont le visage entièrement recouvert de traits toujours disposés d'après des

principes reçus et significatifs. Les femmes à la Nouvelle-Zélande, comme aux îles Marquises, se font piquer de dessins les sourcils, les lèvres et le menton. Tous les Océaniens font cuire leurs alimens dans des fours souterrains à l'aide de pierres chaudes; ils se servent de feuilles de végétaux pour leurs besoins divers; ils convertissent le fruit à pain, la chair du coco, le taro, en bouillie; tous boivent le kava ou l'ava, suc d'un poivrier qui les enivre. Quant à leurs demeures, plusieurs familles y logent sans parois closes; mais partout on remarque l'usage de traiter les affaires avec recueillement et dans la position assise, et les personnes les plus élevées en dignité se couchent seules sur des nattes. N'oublions pas de citer les pirogues, objet sur lequel les insulaires déploient toutes les ressources de leur industrie; citons encore les armes qu'ils emploient dans leurs guerres, telles que l'arc, la flèche et le casse-tête; les Sandwichiens ont même des casques surmontés d'un cimier. Enfin, pour le gouvernement, tous les Océaniens

reconnaissent l'autorité des chefs, dont les distinctions honorifiques sont identiques en beaucoup d'îles; pour la religion le fétichisme est le plus répandu, sans exclure le principe de la Trinité reconnu par tous les Océaniens; et pour la langue, bien que simple en apparence, elle est riche en tournures orientales, mais a des règles différentes du malais pur, dont le génie est entièrement opposé.

Les *Carolins* diffèrent de même des Océaniens propres par l'ensemble de leur organisation et de leurs habitudes; et des rapports généraux servent à réunir les divers groupes de cette famille, qui s'est avancée de l'est à l'ouest jusqu'au 172° long. E. et jusqu'à l'équateur, sans dépasser ces deux limites dans le grand Océan. La physionomie des Carolins composant le rameau mongol-pélagien est agréable; la taille des individus est communément moyenne; leurs formes sont bien proportionnées, mais petites; la peau est brune, la chevelure très-noire, la barbe ordinairement grêle et rare; le

front est étroit, les yeux sont obliques, les dents très-belles. Il y a une certaine gravité dans le caractère. Les femmes sont assez blanches, potelées et grasses; elles ont le visage élargi transversalement, le nez un peu épaté, la taille courte. De même que tous les insulaires intertropicaux, les Carolins ne portent pour tout vêtement qu'une étroite bande d'étoffe qui leur ceint le corps, ou parfois ils jettent sur les épaules deux morceaux de nattes tissées qui ressemblent au poncho des Araucanos du Chili. Tous les Océaniens proprement dits emploient pour leur fabrication des écorces battues et amincies sous forme de papier; les Carolins, au contraire, se servent d'un petit métier pour assembler les fils et composer une toile. Ils pratiquent le tatouage. Leur genre de vie diffère peu de celui des Océaniens : ce sont les mêmes productions servant aux mêmes usages, le fruit à pain, le cocotier, le taro et la pêche. Tous aiment à entrelacer des fleurs rouges dans leurs cheveux, ou des feuilles odorantes et des spadices

d'arum dans les oreilles dont le lobe est toujours très-fendu. Certains Carolins se servent de bracelets faits avec des portions de coquilles et d'os polis. Ils construisent mieux leurs pirogues que tous les autres insulaires. Ils n'ont de culte pour aucun objet extérieur, point de cabane servant de temple, point d'idoles. Leurs instrumens de guerre sont simplement des frondes, des pierres, des bâtons pointus et des haches de coquilles. Ils ne suivent pas l'usage des Océaniens de prostituer leurs filles ou les esclaves enlevées à leurs familles; ils paraissent chatouilleux sur le point conjugal, et la polygamie semble être réservée exclusivement aux chefs. Quant à leur caractère, il est enjoué et bienveillant; leur abord est plein de douceur, mais ils exercent l'art de la dissimulation, sans manquer de foi dans leurs échanges commerciaux, ni de franchise dans leur langage. Ils aiment la musique, notamment le bruit du tamtam. A l'égard de leur idiome, il semble varier à l'infini presque dans chaque île. On dit que les

Carolins, par une singulière exception, n'avaient pas, comme les autres insulaires de la mer du Sud, le cochon ni le chien dans leurs îles avant l'arrivée des Européens, et que la même exception existait pour les Mariannes.

Au sud des Carolins et près de l'équateur, nous découvrons dans la Nouvelle-Guinée le sol natal des *Papouas* ou *Papous*, dont la couleur noire varie en intensité, dont la chevelure n'est ni lisse ni laineuse, et qui, négro-malais, ont emprunté à ces deux races les habitudes qui les distinguent, ce qui explique pourquoi les uns professent la religion musulmane, les autres le fétichisme. La masse offre des hommes d'une constitution grêle et peu vigoureuse; la teinte de leur peau est très-claire, mais souvent recouverte de cette lèpre surfuracée si abondamment répandue sur les peuples de race noire de la mer du Sud. Leurs traits ont une certaine délicatesse, leur taille est petite, leur caractère timide. Les habitans nègres des côtes se désignent par le nom d'*Arfakis*

ou montagnards, les riverains par celui de *Papouas*, et ceux de l'intérieur par le nom d'*Endamènes* ou *Alfourous*. Ces peuplades sont toujours en guerre les unes avec les autres, et vivent par tribus éparses et isolées, dans un état continuel de défiance et d'inquiétude. Les villages des Papouas, placés sur l'eau et sur des pieux, se composent d'un petit nombre de cabanes gouvernées par l'autorité de chefs âgés. La couleur de leur peau est d'un noir mêlé d'un huitième de jaune; leur chevelure noire est très-épaisse et médiocrement laineuse; ils ont l'habitude de la porter ébouriffée ou de la laisser retomber sur le cou en mèches longues et flexueuses; le menton est petit et bien fait, la barbe rare; les femmes sont laides. Les deux sexes vont nus, sans même cacher les organes sexuels, à l'exception de quelques Papous hébrides, comme ceux de Doréry. Un goût commun est de se couvrir les épaules et la poitrine d'incisions en tout genre; un autre usage est de se couvrir la tête de poussière d'ocre mêlée



à de la graisse, et de jaunir ainsi leur chevelure et leur visage, comme encore de porter des amulettes, des bracelets et autres colifichets analogues, de se percer les narines pour y pendre quelques ornemens, et de mâcher du bétel.

Nous venons de dire que l'autorité chez les Papous est dans les mains de chefs âgés, qui gouvernent les villages composés de cabanes : la construction de ces cabanes offre des différences tranchées. Les huttes des naturels de la Nouvelle-Irlande sont de forme arrondie, couvertes de paille, avec une porte étroite et basse; celles de la Nouvelle-Guinée et de Waigiou sont établies sur l'eau même des grèves, supportées par des pieux, et accessibles seulement au moyen de ponts grossiers qu'en cas d'alerte du côté des terres on peut enlever en un clin-d'œil, tandis que par mer la fuite est facile sur les pirogues placées sous le plancher à jour de ces ajoupas. Ceux qui habitent l'intérieur ont leur gîte sur des arbres et sur les lieux élevés dont l'approche est défendue par des palis-

sades ; ils y arrivent par une échelle qu'ils retirent chaque soir dans la cabane , et dorment sur des tas de flèches préparées pour repousser toute agression.

A la suite des Papous, première variété du rameau cafro-madécasse, viennent les *Tasmaniens* qui en sont la deuxième variété. Ces habitans de la terre de Van-Diemen sont d'un noir foncé ; ils ont le crâne déprimé, les cheveux courts, laineux et très-recoquillés, le nez écrasé, et l'angle facial médiocrement aigu. Ils se couvrent les cheveux d'argile ferrugineuse très-rouge, se font naître des mamelons ou des cicatrices en relief sur la peau, couchent sur la terre près de grands feux, façonnent des ornemens divers, placent des huttes coniques sur les tombeaux de leurs parens, et sont polygames. On ne retrouve point chez eux l'art de construire des cabanes, ils se bornent à élever des abris temporaires.

Nous avons déjà nommé les *Alfourous-endamènes* : ces peuples à peau noire, à cheveux rudes, mais lisses, que nous avons



trouvés à la Nouvelle-Guinée, vivent encore dans des lieux inaccessibles de toutes les terres polynésiennes, principalement aux Philippines et aux Moluques. Leur existence est très-sauvage et encore plus misérable; ils sont toujours en guerre avec leurs voisins; ils ont une physionomie repoussante, ils vont tout nus, ils se font des incisions sur les bras et sur la poitrine, et portent dans la cloison du nez un bâtonnet long de près de 6 pouces; leur caractère est silencieux, leurs mouvemens sont irrésolus et s'exécutent avec lenteur.

Enfin les *Australiens*, dernière variété indigène dont nous ayons à traiter, semblent encore plus stupides que les Alfourous. Ces nègres austraux montrent partout une profonde ignorance, une grande misère et une sorte d'abrutissement moral; ils sont réunis par tribus peu nombreuses qui n'ont point de communications entre elles; ceux de la Nouvelle-Hollande, et surtout de la partie de ce continent appelée Nouvelle-Galles du sud, n'ont jamais pu acquérir les premières

notions de notre civilisation; ils n'ont pris des Européens que leurs vices et un goût désordonné pour les liqueurs spiritueuses. Aucune idée de pudeur ne les a jamais portés à voiler les parties naturelles, et l'immodestie native de cette race, observe M. Lesson, fait un contraste d'autant plus grand, que chaque jour elle brave, au sein même d'une colonie européenne très-policée, les lois de l'honnêteté publique. La liberté est pour ces noirs un besoin de première nécessité; ils gardent leur indépendance au milieu des cantons rocailleux où ils habitent en plein air autour de grands feux, et ils se garantissent de la pluie ou du vent par quelques branches d'arbres dont l'écorce leur fournit un toit naturel pendant la nuit. Leur taille est d'ordinaire au-dessous de la moyenne; leur chevelure n'est point laineuse, elle est dure, très-noire et abondante; ils la portent flottante et sans ordre, le plus souvent courte; leur barbe est rude et touffue, leur face aplatie, le nez très-élargi, avec des narines presque transver-

sales ; leurs lèvres sont très-épaisses, la bouche est très-fendue ; les dents sont un peu proclives, mais du plus bel émail ; les yeux à demi voilés par la laxité des paupières supérieures donnent à leur physionomie sauvage un aspect repoussant. Les femmes sont laides et avec des formes presque toujours flétries.

Chez les Australiens indigènes les mariages ont lieu par le rapt ; il est également d'usage d'arracher une dent incisive aux hommes et de couper une phalange aux femmes. Ces naturels se couvrent la tête et la poitrine de matières colorantes rouges ; et leur unique ornement, dans leur nudité absolue, est de se charger parfois les épaules d'une peau de kangarou en guise de manteau, et en s'entourant aussi le front avec des filamens tissés en réseaux. Un grand nombre de familles se fichent des bâtonnets dans la cloison du nez. Les Australiens sont très-superstitieux ; aussi punissent-ils les sortiléges et ont-ils des jongleurs. Leurs différends se décident par des sortes de duels à nombre égal ou

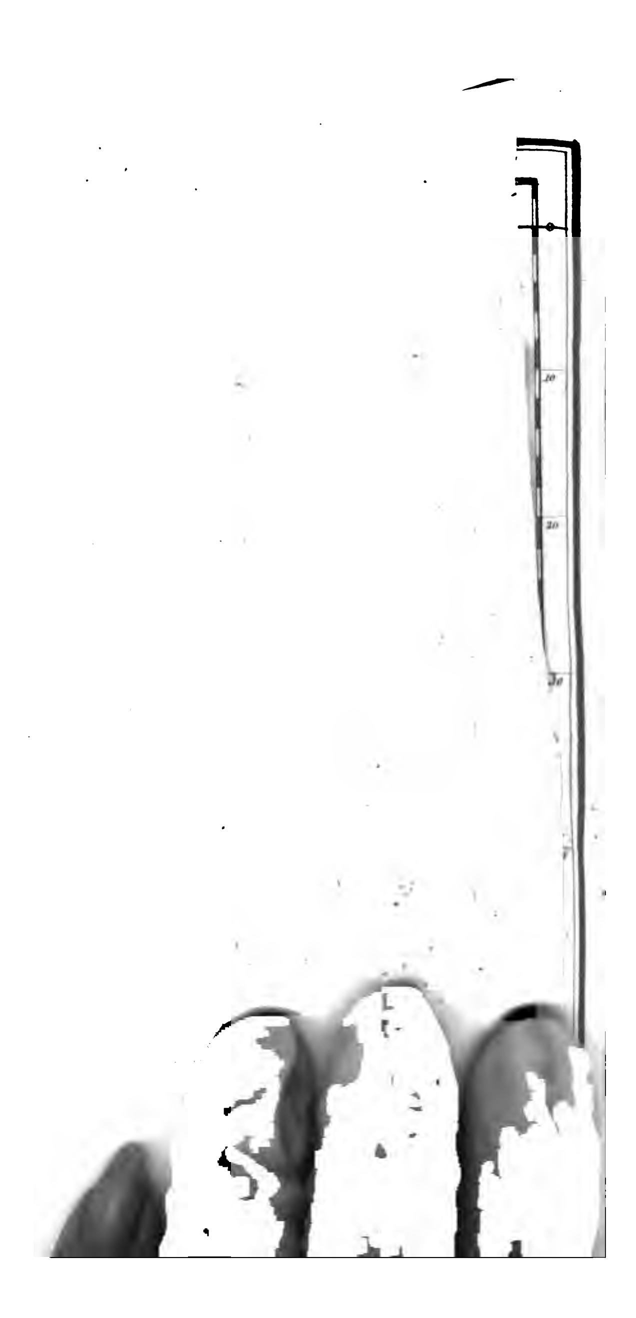
à armes égales. A la Nouvelle-Galles du sud on emploie la sagaie, sorte de javeline effilée; ou s'attaque le plus souvent avec une espèce de sabre de bois recourbé; on a aussi le casse-tête ou le woudah, avec lequel un naturel frappe sur le crâne de son ennemi. L'industrie de ces peuples se réduit à la fabrication de filets pour la chasse ou la pêche, dont on mange le produit sur le lieu même en le faisant rôtir sur des charbons, car ces sauvages portent toujours du feu avec eux, et ils dédaignent leurs femmes, auxquelles ils laissent tous les plus durs travaux. Ils ont l'idée d'une autre vie puisqu'ils honorent les morts, mais n'ont pas de culte extérieur; et quant à leur langue, elle diffère de tribu à tribu.

De ces considérations générales et rapides sur les races humaines de l'Océanie résulte cette vérité, que la civilisation y est encore dans l'enfance, que partout le plus fort écrase le faible, et que les idées de vertu, de probité, d'humanité, en général, n'y sont encore que de vains mots.

Partout les *mœurs* et les *usages* sont plus ou moins barbares; presque partout c'est la nature humaine au plus bas échelon de sa grossière férocité ou de sa dégradation, depuis les terres brûlantes de Sumatra, de Java, de Bornéo et de Célèbes, jusqu'aux froides régions de la Nouvelle-Zélande; en exceptant toutefois les archipels polynésiens où se remarque une moins grande cruauté dans les coutumes et dans le caractère des indigènes. Les formes du *gouvernement*, à quelques exceptions près, sont arbitraires ou despotiques, et le sacerdoce presque partout y joue un rôle plus ou moins notable, par l'effet de son insatiable ardeur de commandement et de domination, comme on l'a vu dans les diverses contrées des autres parties du monde. Les *langues* sont très-variées, et presque aussi nombreuses que les milliers de peuplades ou de tribus éparses de l'Océanie, mais avec la prépondérance de l'idiome du rameau malais. Enfin les *religions* dans cette cinquième partie du monde, excepté l'islamisme très-répandu dans l'ar-

chipel nommé Asiatique, et le christianisme introduit dans quelques îles, ne semblent toutes que des variations du fétichisme. Il est encore plusieurs contrées où de même qu'à Bornéo, à Sumatra et à la Nouvelle-Zélande, les sacrifices humains et l'anthropophagie sont regardés comme des pratiques religieuses agréables aux monstrueuses divinités reconnues par les naturels. Nous signalerons ces différences à mesure qu'elles s'offriront dans les pays que nous allons explorer; nous commencerons par le plus important, l'Australie.





LETTRE XLVI.

AUSTRALIE.

Généralités diverses. Divisions géographiques de l'Australie. Continent de la Nouvelle-Hollande et ses côtes. Nouvelle-Galles du sud.

Le cinquième continent a pour centre ou du moins pour noyau principal l'immense île connue sous le nom de *Nouvelle-Hollande*, à laquelle se rattachent d'autres grandes îles, ses appendices naturels, et qui forment avec elle ce que les derniers géographes sont convenus d'appeler *Australie* ou *terres Australes*, parce

qu'elles se trouvent en effet au sud de la ligne équinoxiale et se développent sur le grand Océan, de l'équateur au pôle austral ou antarctique. Le sens du mot ainsi fixé, nous pouvons le regarder comme universellement admis, et sans autre préambule aborder le territoire qu'il embrasse.

L'*Australie*, qui se distingue des deux autres grandes divisions de l'Océanie par sa situation méridionale et par l'extraordinaire étendue de la principale de ses îles, repose entre 0—50° lat. S. et 110°—180° long. E. Elle est *bornée* au *nord-ouest* par la Notasie ou l'archipel Asiatique, dont la séparent la mer de Lanchidol, commune aux îles Timoriennes et aux côtes septentrionales de la Nouvelle-Hollande, et par le détroit de Dampier, commun à l'archipel des Moluques et à la côte nord-ouest de la Nouvelle-Guinée; au *nord* par l'équateur; à l'*est* par le grand Océan oriental où s'étend la Polynésie; au *sud* par le grand Océan austral; et à l'*ouest* par la mer des Indes. Son extrémité septentrionale est la pointe nord-ouest de la Nou-

velle-Guinée ou terre des Papous, et son extrémité méridionale est la pointe sud de la Nouvelle-Zélande; ce qui donne à l'Australie une direction du nord-ouest au sud-est.

Sa *superficie* totale est d'environ 440,000 lieues carrées, dont les 7/8 sont fournis par la Nouvelle-Hollande. L'Europe ayant 502,000 lieues carrées, l'Asie 2,200,000, l'Afrique 1,600,000, l'Amérique 2,160,000, et la Nouvelle-Hollande seule 385,000, pour base du cinquième continent, ces cinq parties du monde sont à peu près dans les rapports de 3 : 4 : 17 : 12 : 17.

La *population* de l'Australie, loin de répondre à sa surface, n'est guère que de 1,300,000 habitans. Voici au reste les évaluations pour les divers groupes d'îles composant l'Australie; nous y joindrons leurs surfaces respectives.

Iles australiennes.	Surface en milles carrés de 15 au degré.	Population.
Nouvelle-Hollande, ou Australie propre	138,400	60,000 (1)
Terre de Diémen, ou Tasmanie.	1,236	16,000
Nouvelle-Guinée	13,000	500,000
Nouvelle-Zélande.	2,927	150,000
Nouvelle-Bretagne	680?	50,000
Nouvelle-Irlande.	440	15,000
Archipel Salomon.	400?	50,000
Nouvelle-Calédonie.	325	50,000
Nouvelles-Hébrides.	150	200,000
Archipel Santa-Cruz. . . .	80?	60,000
Archipel de la Louisiade. .	30?	15,000?
		1,146,000
Il faut ajouter pour les sauvages de la Nouvelle-Hollande, dont le nombre est incertain, environ		154,000
Total précité. . . .		1,300,000

C'est dans les terres Australes que se

(1) Ces 60,000 habitans sont des colons euro-

trouvent nos antipodes (1); les phénomènes relatifs aux *saisons* et aux *courans atmosphériques* s'y passent donc à rebours de chez nous. Aussi pour un Européen qui arrive en Australie tout se présente à ses regards comme un monde renversé : il trouve l'été pendant que nous avons l'hiver, et l'automne quand nous avons le printemps; il voit le baromètre descendre à l'approche du beau temps et s'élever pour annoncer l'orage; le vent du nord est le vent chaud, celui du sud le vent froid; les plus misérables chaumières sont construites en bois de cèdre, et le myrte sert de bois de chauffage. Dans le *règne animal* et le *règne végétal* une foule d'anomalies ou d'écarts aux règles ordinaires de la nature nous frappent de toutes parts : ici, dans le kangarou que nous décrirons, s'offre un animal qui tient à la fois de l'écureuil et du

---

péens; les indigènes ne sont pas compris dans ce nombre, je les ajoute plus bas.

(1) A l'est de la Nouvelle-Zélande.

daim; il a cinq griffes à ses pattes de devant, trois à celles de derrière, ainsi qu'un oiseau, et s'élance en s'appuyant sur sa queue; là un quadrupède, espèce de taupe (*ornithorynous paradoxus*), a le bec d'un canard et est ovipare; là un oiseau (*meliphaga*), au lieu de langue, a dans son bec une sorte de balai; là se voit un poisson dont la moitié du corps appartient au genre *raia* et l'autre moitié à celui des *squalus*; là brillent des cygnes noirs et des aigles blancs; ici croissent des poires formées d'une substance ligneuse (*xylomelum pyriforme*) et qui ont la queue placée à la partie la plus large; et là des cerises (*exocarpus cupressiformis*) grossissent avec leurs noyaux à l'extérieur; plus loin des fougères et des orties s'élèvent à la hauteur de nos chênes; plus loin encore, comme à la Nouvelle-Hollande où éclatent surtout ces divers phénomènes, des fleuves, tels que le Macquarie et le Lachlan, dont nous parlerons, au lieu de joindre l'Océan, coulent, dit-on, en sens inverse et vont se perdre dans des marais inté-

rieurs; enfin partout les arbres sont couverts d'une éternelle verdure en dépit des neiges, et des gelées dans les plaines, et et les mêmes espèces végétales et animales se retrouvent dans un rayon de trois lieues comme dans un rayon de cinquante lieues. Tout enfin est nouveau pour un Européen dans ces contrées lointaines, dont le ciel sans nuages lui montre encore des astres qu'il ignorait ou que du moins il n'avait pu encore apercevoir.

Le *climat* de l'Australie ne varie guère dans une année que de quelques degrés, du moins pour ce qui regarde la Nouvelle-Hollande et plus exactement la partie de ce continent nommée la Nouvelle-Galles du sud, comme on le verra plus tard. Les parties de territoire qui se rapprochent de l'équateur, comme le nord-est de la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Guinée, ont une température naturellement plus élevée que les parties centrales ou voisines du tropique du Capricorne, et celles-ci de même sont plus chaudes que les contrées plus australes, comme la terre de Diémen

et la Nouvelle-Zélande. Nous indiquerons leur climat propre, en traitant de chacune d'elles, après les généralités.

Nous venons de citer quelques-uns des végétaux et des animaux de l'Australie; les espèces communes aux divers groupes sont assez nombreuses. Et d'abord, en ce qui regarde le *règne végétal*, les plus grands arbres sont les eucalyptus; on remarque aussi beaucoup de mimosa, qui au lieu d'avoir le feuillage constamment penné délicatement, comme celui des espèces de l'ancien continent, offrent le singulier caractère d'avoir dans leur jeune âge des feuilles pennées et mélangées avec des feuilles simples; plusieurs mimosa donnent des gommes; les eucalyptus sont des arbres à feuilles simples, alternes, rarement opposées; les fleurs sont réunies en têtes ou en ombelles axillaires; elles produisent un effet très-agréable, lorsqu'après la chute de l'opercule leurs nombreuses étamines s'élancent hors du calice en forme d'aigrette. L'écorce de l'eucalyptus est employée par les sauvages dans la construc-

tion de leurs cases ou de leurs radeaux. L'eucalyptus résineux est d'une grande taille; son bois qui n'est bon qu'à brûler contient beaucoup de résine; l'eucalyptus robuste, aussi nommé l'acajou de l'Australie, est dur, pesant et peut remplacer à certains égards le mahogoni des Antilles; l'eucalyptus globulus a le bois dur, liant, très-bon pour les constructions navales, et son écorce, ses feuilles et ses fruits sont aromatiques; enfin l'eucalyptus cordata ou gigantesque, le plus grand et le plus vigoureux de l'espèce, est aussi l'arbre le plus commun de l'Australie, car il croît depuis les rives de l'Océan jusqu'au sommet des plus hautes montagnes de l'intérieur, et il y en a des espèces qui produisent de la manne, comme le frêne de Calabre et de Sicile. Les xanthoræa, plantes de la famille des asphodèles, ont une résine odorante dont les sauvages se servent pour boucher les sutures de leurs canots en écorce et pour souder la hampe de leurs sagaies avec le bois dur qui leur tient lieu de pointe, et fixer le manche à leurs ha-

ches de pierre. Les épis du xanthoræa arborescent laissent fluer une liqueur visqueuse, sucrée, dont ces mêmes indigènes sont très-friands. Il y a grand nombre de belles fleurs dont la plupart sont aromatiques, comme les metrosideros, les melaleuca et les laptospermum. Il y a des arbres sans feuilles, comme les casaruina; ils ne dépassent guère 24 pieds de haut; leurs rameaux grêles, verts, pendans, nombreux et touffus, composés de pièces articulées comme ceux des éphedra, leur donnent un aspect singulier et pittoresque; leur bois est dur, liant, très-compacte, d'une grande force; les sauvages en font des massues, des casse-têtes, des lances, des manches d'outils et divers autres ouvrages. Enfin les forêts de l'Australie, à peu d'exceptions près, se composent d'arbres toujours verts. Ils ont moins de branches, les étendent latéralement beaucoup moins que ceux de notre vieille Europe, s'élancent plus droit dans les airs et ont moins de feuilles. La plupart ont l'écorce tombante, et quelques-uns, comme nous

venons de le voir, distillent une gomme utile. La nouvelle écorce ressemble si exaçtement à un arbre mort et pelé, qu'en la comparant à l'ancienne qui est pendante, on s'imagine que les forêts australiennes ne sont formées que d'arbres morts; il faut, pour dissiper cette illusion, que vous regardiez le sommet des arbres, où des feuilles verdoyantes attestent la vie du tronc, ce qui est confirmé par la sève que vos incisions y découvrent. Les chênes australiens ont peu d'affinité avec ceux d'Europe; le cèdre ressemble à celui d'Honduras. Les acacias ont de bonne heure le tronc creusé par des fourmis.

Dans le *règne animal* de l'Australie ne figure aucun des grands quadrupèdes de l'ancien monde ni de l'archipel Asiatique. Le premier de ceux qu'on y remarque est le *kangarou*, la plus grande entre 50 à 60 espèces; il a la taille d'un daim ou d'un mouton. On dirait que chez cet animal toute la partie antérieure a été sacrifiée à la partie postérieure; les pieds de derrière sont d'une force et d'une longueur

étonnantes, et la queue par l'épaisseur et la vigueur de ses muscles rend autant de services qu'une troisième jambe; les extrémités antérieures au contraire sont très-petites et grêles, ainsi que la tête et les parties antérieures du corps; les pattes de devant ne servent que pour porter, comme les écureuils, la nourriture à la bouche. Cette conformation permet au kangarou de se tenir debout, la queue servant de ressort ou trépied. Les pieds de devant ont cinq doitgs et ceux de derrière n'en ont que quatre; les oreilles sont de grandeur médiocre et très-mobiles; la langue est douce et la lèvre supérieure très-fendue. Il y a sous le ventre des femelles une poche qui reçoit leurs petits. Ces animaux ne se nourrissent que de substances végétales; ils vivent en troupes composées d'une douzaine d'individus, conduits par les vieux mâles; ils se tiennent dans les lieux boisés. Leur chair est bonne à manger, on l'a comparée à celle du chevreuil. Ils courent très-vite et pendant des heures entières tout d'une haleine; ils bondissent en s'appuyant

sur les pieds de devant et en faisant un grand saut qui les transporte à plus de trente toises de distance; ils passent si lestement par dessus les broussailles et les buissons, qu'il est très-difficile aux chiens de les attraper; un chien seul n'oserait d'ailleurs jamais attaquer un gros kangarou, qui d'un coup de griffe lui fendrait le ventre. Les deux pieds de devant ne touchent pas la terre, excepté lorsque l'animal broute l'herbe ou quelque plante favorite.

On a vu des kangarous poursuivis par des chiens, en emporter trois, quatre, pendus après eux et qui ne voulaient point lâcher leur proie. Mais lorsque l'animal est près d'être atteint par la meute, il tient ferme comme le sanglier, s'appuie sur sa queue et ses pattes de derrière, et livre un rude combat avec celles de devant, se tournant adroitement pour faire face à l'ennemi. S'il parvient à le saisir, il agira comme l'ours et le serrera au point de l'étouffer, ou l'éventrera avec les griffes acérées dont ses pieds de derrière sont armés,

un seul coup suffisant pour faire sortir les intestins du ventre de l'assaillant. Il est très-dangereux pour l'homme de s'approcher d'un kangarou réduit à défendre sa vie. Aussi quand il y en a un d'abattu, les chasseurs se hâtent-ils de lui couper les jarrets; les noirs indigènes se contentent de lui donner sur les reins un grand coup de leur massue, qui paralyse les jambes de derrière.

La femelle du kangarou ne porte qu'un petit à la fois, qu'on peut voir attaché par la bouche au bout de la mamelle dans l'intérieur de la poche dont nous avons parlé, et qu'elle a sous le ventre. Il n'est d'abord pas plus grand ni mieux formé qu'une souris qui vient de naître, et sans poil, de la même manière que le placenta chez d'autres animaux est attaché à l'utérus. Sa bouche se contracte autour du bout de la mamelle, qui se gonfle comme une grosse cerise, et qui paraît le nourrir par absorption; il faudrait un grand effort pour l'en arracher. Quand le fœtus arrive à l'âge de téter, il se détache de lui-même, et

c'est alors seulement que l'on peut dire que l'animal est né. Il reste cependant encore dans sa poche, et reçoit en suçant le lait de sa mère une nourriture toute différente de celle qui l'avait fait subsister jusqu'alors. Il est amusant de voir le jeune kangarou tendre sa tête hors de son sac pendant que la mère pâture, et essayer lui-même de saisir quelque brin d'herbe qu'elle a laissé en passant. Lorsqu'il a atteint la grandeur d'un chien ordinaire, il s'aventure davantage, en gambadant près de la mère, mais de façon à pouvoir toujours regagner sa retraite au moindre bruit. S'il y a danger réel, la mère s'arrête soudain, présente ses pattes de devant, rejette le nourrisson pour être plus légère et s'apprête à combattre en se retirant; mais il est rare qu'elle l'abandonne ainsi, ou, si elle le fait, ce n'est point sans lui lancer de tendres et déchirans adieux.

Nous avons dit que l'on distinguait de 50 à 60 espèces de kangarous: les plus communes sont le *grand kangarou* des bois, de couleur grise, avec le poil long; le

wallarou, de couleur noirâtre, avec le poil court et rude, et vivant sur les montagnes; le *kangarou rouge*, avec le poil court, doux et serré, habitant les clairières ou les bois moins épais, et portant une fourrure semblable à celle de la loutre de mer; le *wallabie* et le *paddimala*, qui habitent les collines et les broussailles; le *kangarou de roche*, beaucoup plus petit et qui se plaît dans les contrées pierreuses et les fentes des rochers; le *kangarou rat* ou pour mieux dire *kangarou lapin*, qui est de la taille du lapin et vit dans les creux des arbres d'où il s'élance au moindre bruit; les naturels le nomment *potorou*. Il y a aussi le *phalanger* qui n'est pas plus gros qu'une souris, et qui habite les terriers sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, de la terre de Diémen et de la Nouvelle-Zélande. On trouve une petite espèce de kangarou qui s'aprivoise et qui aime beaucoup les gâteaux, les fruits crus ou confits; il est de la grosseur d'un jeune lapin; ce petit animal, créature innocente, se suspend par la queue aux

branches et se balance d'un arbre à l'autre, au gré de l'homme qui l'a privé.

Parmi les autres animaux sauvages de l'Australie figurent le chien, le chat, le renard volant, l'ours natif, l'aigle blanc, l'ému ou le casoar, le cygne noir, la poule, le faisan de montagne, le wombat, l'ornithorynque, le dasyure, et quelques autres.

Le *chien* de l'Australie est dépourvu de la poche ou du faux utérus qui caractérise nos autres quadrupèdes; il ressemble beaucoup au chacal ou au chien chinois, comme lui est d'une couleur sombre ou rougeâtre; il est très-velu, a la queue longue et touffue, la tête large, le nez et les oreilles pointues; il court avec une vitesse extrême, et mord dans l'attaque ou la défense; il n'aboie pas, mais il hurle d'une façon lamentable lorsqu'il rôde à la recherche de sa proie; il a une odeur particulière très-forte, qui empêche d'abord les chiens européens de l'attaquer; il porte souvent la terreur parmi les troupeaux de moutons; il n'est qu'un petit nombre de

chiens européens qui osent lui livrer combat; sa morsure est venimeuse, et il est rare qu'on en guérisse.

Le *chat* indigène est après le chien l'animal le plus carnivore de l'Australie; il est petit, a le corps long, une longue queue et des griffes comme le chat domestique; son nez ressemble à celui d'un cochon; il grimpe aux arbres et va surprendre les oiseaux dans leur nid.

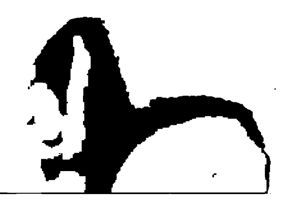
Le *renard volant* est une énorme *chauve-souris* d'un aspect horrible. Il y a aussi l'*opossum gris*, qui, en sautant de branche en branche entortille sa queue à l'une d'elles pour s'élancer avec plus de force; l'*opossum blanc*, qui a entre le pied de devant et celui de derrière une membrane semblable à l'aile d'une chauve-souris; l'*écureuil volant*, couleur d'ardoise, et avec une fourrure extrêmement recherchée; le *bandicout*, quatre fois gros comme un rat, sans queue et se blottissant dans la terre ou dans le creux des arbres. Tous ces animaux ne sortent guère que la nuit.

L'*ours natif* ou le *koula* est de la taille

d'un chien médiocre; il a le poil long, touffu et d'une couleur sale; il n'a point de queue, et ses griffes et ses pattes ressemblent à celles de l'ours européen; il grimpe lestement sur les arbres et se nourrit de feuilles; il devient très-gras, et sa chair est très-estimée des naturels; la femelle porte long-temps son petit sur son dos.

Le *wombat* ou *phascolome*, animal de la grosseur d'un chien-mâtin, creuse la terre pour s'y tapir, se nourrit d'herbes et de racines et devient très-gras; le poil qui le couvre semble avoir été artistement peigné en rayons réguliers qui partent du nez comme d'un même centre; tous ses mouvemens paraissent gênés; il est lourd et paresseux; un homme, pour peu qu'il coure, peut l'arrêter lorsqu'il est en plaine; il se gratte à la manière des singes; son naturel est doux et traitable, mais néanmoins susceptible de colère; il mord avec violence. Cet animal est très-commun dans la Nouvelle-Hollande, la terre de Diémen et l'île des Furneaux.

L'*ornithorynque* forme le passage entre le quadrupède et l'oiseau, entre les vertébrés vivipares et les vertébrés ovipares; il réunit des points d'organisation qui se rapprochent des mammifères, des oiseaux et des reptiles; il a le bec pareil à celui du canard, et des pattes comme celles de cet oiseau; mais ses jambes et son corps sont comme les jambes et le corps d'un quadrupède; il est couvert d'un poil rude et épais, et sa queue large lui sert de gouvernail; il abonde dans les rivières; on le voit de temps à autre montrant sa tête audessus de l'eau pour respirer, comme ferait un veau marin, puis plonger de nouveau pour aller chercher sa proie; on croit qu'il pond ses œufs; il a dans l'intérieur de sa patte une griffe contenant un tube par lequel il introduit un fluide venimeux dans la blessure qu'elle fait; lorsqu'il est attaqué il frappe ses pattes l'une contre l'autre et les attache sur son ennemi comme pourrait faire un crabe. La structure anatomique de l'ornithorynque paraît analogue à celle des requins et des reptiles. Cet ani-



mal, long d'un pied sept pouces, et couvert d'un poil court, sort bien rarement de l'eau; s'il vient à terre, il rampe plutôt qu'il ne marche, parce que ses quatre pattes sont très-courtes et que le ventre touche le sol.

Quant aux *oiseaux* de l'Australie, le *casoar* sans casque ou l'*émeu* ou *ému* n'a guère moins de 6 pieds de haut, il est plus grand que celui des Indes; il n'a ni langue ni plumes, ni ailes; il est couvert d'une fourrure qui tient le milieu entre le poil et les plumes, et il a quelque chose sur les côtes qui ressemble à deux petites ailes, mais dont il ne peut jamais se servir pour voler; cependant il court bien, et évite comme les kangarous, la poursuite des chiens, qui, au reste, se gardent de toucher à la chair de cet animal, dont l'odeur leur inspire une répugnance extrême et les rend même malades. Rien de plus délicat néanmoins que la chair des jeunes émus. La femelle pond six ou sept œufs à la fois et de la grosseur de ceux de l'autruche. L'ému est polygame, et a, comme

le casoar des Indes, le naturel très-farouche; il est commun dans la Nouvelle-Hollande, à la terre de Diémen et à la Nouvelle-Zélande, contrées où l'on voit aussi beaucoup d'aigles blancs et de cygnes noirs. Les *aigles blancs* dévorent les émus, les gros oiseaux et les petits kangarous; les *cygnes noirs* sont un peu plus gros que nos cygnes blancs, ont de belles formes, et un chant qui ressemble au cri d'une girouette rouillée. On a désigné par le nom de *faisan* ou *menure* un oiseau également très-commun dans les parties montagneuses des terres australes, où sont si répandus les *perroquets* de toute espèce, ainsi que des *corneilles*, des *outardes*, des *pigeons*, des *oies*, des *hirondelles*, des *pétrels* et des *poules* sauvages. Le *mamera superba* ou l'*oiseau de paradis* est plus particulier à la Nouvelle-Guinée.

Enfin dans l'Australie on ne rencontre point de bêtes féroces; mais il y a des *couleuvres* venimeuses et un petit animal qui est également chargé de venin, et qui a une foule de petits pieds sous le ventre;

on le nomme par cette raison le *centipède*. Toutes les couleuvres ont la vue très-perçante, mais n'entendent pas; l'ouïe leur manque. Elles prennent la fuite tout d'abord qu'elles vous aperçoivent; mais si elles se trouvent placées de manière à ne pouvoir fuir, elles se recourbent alors, dressent la tête et font entendre un sifflement, puis en alongeant leur cou qui se grossit considérablement elles s'élancent sur vous; et s'il arrive qu'elles vous atteignent d'un coup de langue, vous mourez de la morsure avant la fin de la journée. Le centipède, qui est l'autre espèce venimeuse, habite communément le bois sec, tel que celui des souches et racines d'arbres morts; elle est presque noire et a environ 6 pouces de longueur et un de circonférence; si on a le malheur de marcher sur quelque morceau de bois qui la recèle, ou de le toucher avec la main pour le ramasser, le dard de l'animal imperceptible, pour ainsi dire, vous pique; et si on ne traite pas bien la plaie, la gangrène s'y met.

Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer toutes les richesses du règne animal dans l'Australie; nous n'avons pu en indiquer que les principales; quelques-unes reviendront sous notre plume lors de la description spéciale des pays auxquels elles sont plus particulières, comme les espèces domestiques importées par les Européens. Nous ne dirons, par ce motif, que peu de mots non plus du *règne minéral*, encore très-peu étudié. On a découvert des mines de fer et de charbon de terre à la Nouvelle-Hollande et à l'île de Diémen, ainsi que des carrières de granit, d'ardoise et de plâtre; jusqu'à présent on n'a encore trouvé ni or ni argent natifs dans les montagnes de la Nouvelle-Hollande, contrée dont il est temps de nous occuper exclusivement; elle a servi de type aux généralités qui précèdent et qu'il est superflu d'étendre davantage sur l'Australie, parce qu'au delà de ces idées générales, chacune de ses grandes divisions territoriales nous offre un cachet propre,

autant du moins que permettent d'en juger le peu de notions que les voyages nous en ont procurées.

NOUVELLE-HOLLANDE,

OU

CINQUIÈME CONTINENT.

Située au sud des Moluques et de la Nouvelle-Guinée, entre la mer des Indes et le grand Océan austral, par 10° 38' 20"-39° 10' 15" lat. S. et 110° 40' 0"-151° 12' 55" long. E., la *Nouvelle-Hollande*, dont le nom est dû aux navigateurs hollandais qui, dans le 17e siècle, en explorèrent les côtes occidentales et septentrionales, présente 1,000 lieues de longueur de l'est à l'ouest, et de 400 à 750 lieues de largeur du nord au sud. Nous avons porté sa *superficie* à 385,000 lieues carrées; sa *population* actuelle, y compris les indigènes, peut être d'environ 2,000,000 d'âmes. Les *côtes* ont un circuit de 3,000 lieues.

Celles du nord-ouest, de l'ouest et du

sud-ouest sont basses et marécageuses, sans ouvrir aucune ouverture qui se prolonge au loin dans l'intérieur; celles de l'est, qui ont été soigneusement relevées, parce que c'est là que s'étendent les colonies anglaises désignées sous le nom de Nouvelle-Galles du sud, ont un assez grand nombre de ces sortes d'ouvertures ou embouchures de *fleuves* ou de *rivières*, comme le *shoal-haven*, par 35° 50' à 1 degré sud de Botany-Bay; le *Hawkesbury*, dans le Broken-Bay, au nord du port Jackson; le *Hunter-River* près Newcastle, plus au nord; le *Manning-River*, par 32° lat. S.; le *King's River*, au port Macquarie, par 32° 40'; la *rivière Brisbane*, qui débouche dans la baie de Moreton, par 28° lat. S. Toutes ces rivières descendent du versant oriental des *Montagnes Bleues* (1), qui du nord au midi traversent le continent de la Nouvelle-Hollande, en commençant au cap York,

(1) Voir les hauteurs de quelques-uns de leurs sommets, *p.* 8 et 9, *suprà*.

par 10° 40' lat. S., point le plus septentrional, et finissant par 39° au cap Wilson, point le plus méridional. Le versant occidental paraît envoyer dans d'immenses marais intérieurs la rivière de *Lachlan* et la rivière *Macquarie*, dont le voyageur anglais Oxley a en partie suivi le cours en 1817 et 1818. Un voyage plus récent, celui de M. Cunningham (1), nous donne des renseignemens curieux sur l'origine et le cours des rivières de la Nouvelle-Hollande. Nous allons en extraire le passage ci-après :

« En examinant la carte de l'Amérique méridionale, on verra les immenses rivières de l'Orénoque, des Amazones et de la Plata, se partager en diverses branches et se répandre jusqu'à une courte distance de la mer Pacifique; rencontrant alors la

(1) *Two years in New-South-Wales*, 2 volumes. Londres, 1827. Une traduction de cet important ouvrage par madame Alexandrine Aragon est au moment de paraître.

grande chaîne des Andes, il est évident que leur cours extérieur doit continuer dans une direction différente. Cette chaîne de montagnes, presque parallèle à l'Océan pacifique, termine les barres étroites de terres qui forment les républiques du Chili et du Pérou. D'après cette position géographique d'une nature particulière, il résulte évidemment que les rivières qui arrosent ces derniers pays ne sont autre chose que les torrens qui sortent des Andes, montagnes qui séparent les rivières orientales des rivières occidentales, et dont la pente est trop rapprochée de la mer Pacifique pour ne pas admettre que toute rivière qui prend sa source dans ces montagnes, parcourt toujours une assez longue distance pour recueillir d'autres eaux dans son cours, et devenir un fleuve important. Quelque chose d'à peu près semblable existe dans la formation du continent d'Australie. D'après les recherches faites jusqu'à présent, on n'a découvert sur les côtes orientales et septentrionales qu'un très-petit nombre de rivières, et leur peu

d'étendue démontre clairement que leur source ne peut être à une distance fort éloignée de la côte. On trouve, en effet, dans toute la partie orientale de la Nouvelle-Hollande une chaîne de montagnes qui, s'étendant presque parallèlement à la côte à une distance intérieure de cinquante milles, forme le sommet de l'élévation qui détermine le cours que les rivières doivent suivre chacune de son côté, soit à l'est, soit à l'ouest. Le pays situé entre cette chaîne de montagnes et la mer n'est conséquemment qu'une bande étroite semblable au territoire qui forme le Chili et le Pérou, et les rivières qui ont un cours direct vers la mer, ne sont autre chose que les torrens des montagnes. Tout porte également à supposer, d'après les renseignemens pris jusqu'à ce moment, que les côtes méridionales et septentrionales, ainsi qu'une partie considérable de la côte occidentale, sont formées de la même manière, et que l'on ne trouvera dans ces directions aucune rivière qui ait une distance de plus de soixante à cent milles de la côte. Il

arrive même souvent que celles des contrées orientales, au lieu de couler directement vers la mer, prennent une direction oblique et suivent même parfois, jusqu'à une certaine distance, un cours qui lui est parallèle. Pendant ce circuit, elles reçoivent les divers courans qui sortent des montagnes, et grossissent par ce moyen le volume de leurs eaux. C'est ainsi que la rivière d'*Hawkesbury*, qui prend sa source dans le comté d'Argyle, au sud de Sydney, à environ soixante milles de la mer, au lieu de prendre à l'est, qui est le chemin direct pour s'y rendre, roule ses eaux vers le nord, et longeant la côte de la mer presque parallèlement, pendant une distance de cent quarante milles, traverse les anciennes colonies de Cambden et de Cumberland, vient border intérieurement les montagnes Bleues, à environ trente six milles ouest de Sydney, et se réunit enfin à l'Océan, en se dirigeant vers le nord. Dans la province d'Argyle, cette rivière reçoit le nom de *Wollondilly*, dans celle de Cambden, celui de *Warragamba*, et

dans le Cumberland celui de *Nepean ;* enfin elle prend le nom d'*Hawkesbury.* Cette diversité de noms provient de ce qu'elle fut découverte, en différens lieux, et par différentes peuplades, qui la nommèrent chacune de leur côté, sans se douter que tous ces noms s'appliquaient à une seule et même rivière. Elle se grossit dans son cours de plusieurs petits courans qui viennent de l'est et de l'ouest, et qui se joignent à elle au comté d'Argyle. Dans le Cumberland, elle reçoit les rivières de *Cox* et de *Grose ;* deux autres branches qui tirent leurs sources de la montagne nord-ouest ; la rivière de *Cow-Pasture ;* les eaux des anses est et sud, et la rivière *George*, qui, recueillant principalement toutes les eaux de l'est, entre l'Haswkesbury et la mer, les décharge à Botany-Bay.

« Le court trajet qu'aurait parcouru l'Hawkesbury en suivant un cours direct vers la mer, l'aurait empêché d'acquérir aucune importance, au lieu qu'en faisant un circuit autour de l'ancienne partie de

la colonie habitée, elle s'augmente dans sa route de tous les courans qui descendent à angles droits de la montagne pour se réunir à elle; et par ce moyen elle devient navigable pour le cabotage jusques à Windsor, et, en courant de là, pour les bateaux d'un chargement moins considérable. Du reste, il est évidemment impossible qu'aucune rivière d'une grande étendue puisse exister du côté où cette chaîne de montagnes se tourne vers la haute mer, sans suivre un cours circuiteux.

« Mais la question relative à l'embouchure de toutes les rivières qui tirent leur source de l'intérieur de cette chaîne de montagnes qui, semblable à une bande énorme, entoure presque toute la Nouvelle-Galles du sud, est une question encore à résoudre et qui mérite une attention sérieuse de la part du gouvernement anglais. Il est évident qu'elles ont une issue quelconque d'après le débordement subit de la *Macquarie*, qui, selon les observations de M. Oxley, inondait tous les marais intérieurs, et d'après la rapidité de son courant, même

après être sortie de son lit. On peut conclure aussi d'après le manque total de pluie dans ce pays, qu'il ne peut y avoir de mers intérieures d'une grande étendue; il est plus que probable que ces marais communiquent avec les rivières *Alligator* découvertes par le capitaine King et qui se jettent dans le golfe de Van-Diémen, vis-à-vis Melville et les îles Bathurst sur la côte nord-ouest, direction vers laquelle tend le courant des marais. La distance de la Macquarie depuis sa jonction avec ces marais jusques à ce point est d'environ dix-huit cent milles, tandis que d'après le calcul de M. Oxley la hauteur de la rivière à cette jonction, serait de deux cents pieds au-dessus du niveau de la mer, ce qui donnerait une pente de quatre pouces par lieue jusqu'à la mer, et ce qui rendrait le cours de cette rivière égal à celui du Nil, depuis le Caire jusques à Rosette. Cependant ce calcul de deux cents pieds n'est qu'un résultat de conjectures et non le calcul fait d'après un baromètre; mais une chose certaine, c'est que les rivières qui tirent leur

source de montagnes très-élevées, sont poussées vers la mer avec plus de rapidité, dans les endroits même où leur pente est le moins considérable; que celles qui suivent également une pente adoucie tirent leur origine d'une source moins élevée; et cela, en ce que le choc que les unes reçoivent à leur sortie étant plus impétueux, il devra s'ensuivre naturellement une rapidité de courant constamment plus forte que dans les autres : ainsi la source de la Macquarie étant à deux mille six cents pieds au-dessus du niveau de la mer, il est clair qu'elle reçoit à cette extrême élévation une impulsion violente qui doit se faire sentir jusque dans les endroits les plus aplanis de son cours à son embouchure.

« Les trois rivières *Alligator* ou *rivières des Crocōdiles*, dont il vient d'être question, déchargent leurs eaux dans le golfe de Van-Diémen, à une si courte distance les unes des autres, qu'il est présumable que l'on découvrira que ces trois embouchures n'appartiennent qu'à une seule et même rivière. Le capitaine King remonta

le courant de deux d'entre elles ; l'une ayant à son entrée une barre de vase de douze pieds, mais qui au-delà laisse six à huit brasses d'eau au-dessus d'elle. L'autre ayant, dans une direction de neuf milles en remontant, huit brasses de profondeur, diminuait graduellement jusqu'à n'avoir plus que quinze pieds à marée haute, à environ trente-six milles de son embouchure, dont la largeur était de cent cinquante verges ; le fond et les bords étaient formés d'une vase molle mise à découvert, et le pays dans la direction de la source, ainsi que presque tout ce qui l'entoure, était si plat qu'on n'apercevait dans l'éloignement aucune terre élevée.

» Nulle autre partie de la côte n'offre comme celle-ci autant d'espoir de découvrir l'issue des rivières intérieures, et presque partout ailleurs les montagnes sont si rapprochées de la côte, qu'il est impossible de présumer que les rivières puissent se forcer un passage au travers, tandis qu'ici le terrain est continuellement uni dans toute l'étendue que l'œil peut embras-

ser On a découvert que la *rivière* même du *Régent*, qui n'est pas à une distance très-éloignée de là, suit un cours presque parallèle à la côte, de même que la rivière d'Hawkesbury, par sa situation resserrée entre la mer et la chaîne de montagnes qui en est si rapprochée : la profondeur de la Macquarie à l'endroit où M. Oxley en perdit la trace dans les marais, n'était que de cinq pieds seulement; là, il avait perdu le cours réel de cette rivière, puisque immédiatement avant il avait en sondant trouvé trente pieds de profondeur; à plus de cent milles en remontant son cours, on en trouve au moins dix et souvent trente, terme moyen, vingt; et elle est navigable beaucoup au-delà de cent milles de distance. Si l'on acquiert la certitude que les marais de la Macquarie soient l'issue des rivières Alligator, et que l'on puisse établir une communication entre elles et la Macquarie, ce sera un grand avantage d'obtenu pour la colonie, et un vaste champ de plus ouvert au commerce. Les récits faits souvent au sujet d'animaux semblables à

des crocodiles que l'on a vus dans la Macquarie, seraient une des raisons qui viendraient à l'appui de cette opinion, et qui prouveraient qu'elle a son embouchure dans la mer. »

Ce long passage, qu nous a paru digne d'être mis sous les yeux du lecteur, contient à peu près tout ce qu'on a pu recueillir de plus positif sur les rivières de la Nouvelle-Hollande, dont la partie orientale est seule un peu connue généralement, c'est-à-dire jusqu'à la limite des *montagnes Bleues*, qui, nous le répétons, courent du nord au sud, et qui n'ont été franchies que très-récemment, lorsque le manque de pâturages ou les sécheresses ont forcé les colons à chercher pour leurs troupeaux de nouvelles contrées où ils pussent trouver leur aliment. Il s'est offert avec abondance au pied du versant occidental dans les vastes *plaines de Bathurst* où passe la rivière Macquarie, qui prend de là une direction nord-ouest, en se grossissant de plusieurs affluens, tels que la *rivière Campbell* et la *rivière du Poisson* ou *Fish-River*, par 33°

30' lat. S. et 149° 40' long. E. du méridien de Greenwich, à 90 milles en ligne directe à l'ouest-nord-ouest de Sydney; tandis que le Lachlan, qui arrive du même point, se dirige au sud-ouest.

Le voyageur Oxley établit entre le *Lachlan* et le ou la *Macquarie* un parallèle dont il est nécessaire de rappeler quelques traits. Il paraît que le Lachlan, qui se grossit de quelques affluens du nord, tels que le *Lewis-Creek* et le *Bynès-Creek*, peu loin de sa naissance, n'en reçoit aucun du sud; après ces torrens, il offre même le phénomène peu commun de n'en plus prendre aucun, soit à droite, soit à gauche, sur une longueur de 250 milles, pendant lesquels on ne voit ni pierre ni caillou, jusqu'à sa perte dans un lac ou marais considérable. Quel contraste, s'écrie M. Oxley, entre le Lachlan et le Macquarie! Celui-ci, augmenté par les eaux de ses affluens, répand la fertilité dans les pays qu'il traverse; l'autre au contraire depuis sa source jusqu'à son extrémité dissipe continuellement ses eaux dans des déserts bas et stéri-

les, ne créant que des plaines et des marécages inhabitables, et dans la longue durée de son cours sinueux n'est enrichi d'aucun affluent. Une autre observation du même voyageur tend à expliquer pourquoi il n'y a pas de rivière d'un cours continu à l'ouest des montagnes Bleues : il ne pleut jamais simultanément à l'ouest de ces montagnes et sur la côte, 1° parce que le Lachlan et le Macquarie, étant les seuls canaux par lesquels les eaux qui tombent dans cette chaîne soient portées à l'ouest vers des terrains plus bas, sont toujours gonflés à l'époque des grandes pluies sur la côte et dans ces montagnes ; 2° parce que l'hiver, c'est-à-dire l'espace de temps compris entre les mois de mars et d'août, est celui pendant lequel on peut s'attendre à voir tomber la plus grande quantité de pluie ; c'est en effet celui pendant lequel il en tombe davantage sur la côte : s'il était également pluvieux à l'ouest de la chaîne, les deux fleuves en éprouveraient l'effet ; 3° parce que c'est en été, ou depuis septembre jusqu'en février, période la plus sèche de l'an-

née à la Nouvelle-Hollande, qu'il pleut à l'ouest des montagnes Bleues; mais la pluie tombant sur un pays uni et sablonneux, où il n'y a pas de courant d'eau, n'ajoute pas au volume du Lachlan et du Macquarie, qui alors sont par conséquent à peu près ou entièrement stagnans. C'est pour cela que les naturels visitent les fleuves dans cette saison, ayant alors la facilité de se procurer les coquillages et les poissons dont ils abondent.

Le mot saison qui vient d'être prononcé nous amène à parler du *climat* propre de la Nouvelle-Hollande. La température de l'air, très-chaude au mois de décembre, surtout à l'est des montagnes Bleues, fait monter le thermomètre de Fahrenheit à 112 degrés; on a vu les forêts et les arbres prendre feu; le vent du nord-ouest brûler la terre et la réduire en poudre; souvent une pluie violente enfle subitement les rivières; quelquefois des grêlons d'une dimension énorme, et qui ressemblent à de grosses pierres plutôt qu'à de la grêle, dévastent les cultures; mais en général le cli-

mat est très-salubre, particulièrement à l'est des montagnes Bleues où s'étend la Nouvelle-Galles du sud. Les fièvres intermittentes, le typhus, la fièvre scarlatine, la petite vérole, la rougeole, la coqueluche y sont des maladies inconnues; la dysenterie y est commune, mais il est rare que les gens sobres en meurent, et même les gens d'une vie déréglée en guérissent facilement. Le vent du nord[1], en octobre et novembre, mois qui répondent à ceux d'avril et de mai des climats européens, occasionent souvent des ophthalmies. La syphilis est ignorée ici, mais la gonorrhée très-commune. Les vents sud-est sont parfois âpres et perçans, et l'on est exposé au passage subit d'un vent glacial du nord-ouest au vent brûlant du midi. Le tableau suivant présente la hauteur moyenne du thermomètre dans l'ombre à l'heure de midi à Sydney, pendant la totalité de chaque mois, de mai 1821 à avril 1822, ainsi que le nombre des jours où il a plu.

MOIS.	Degrés du thermomètre de Fahrenheit.	Jours pluvieux.
Mai.	61	»
Juin	58 ½	9
Juillet	54	8
Août.	56	10
Septembre.	62	9
Octobre	64 ½	6
Novembre	67	8
Décembre	74	7
Janvier.	72	7
Février.	75 ½	14
Mars.	71 ½	9
Avril.	68 ⅓	12

Ce tableau indique une température presque uniforme pour toute l'année : on voit néanmoins qu'elle est plus élevée en novembre, décembre et janvier, qui sont les mois d'été de la Nouvelle-Hollande ; un peu moindre en février, mars et avril, qui sont les mois d'automne ; plus basse en mai, juin et juillet, qui sont les mois d'hiver ; et qu'elle se relève en août, septembre et octobre, qui sont les mois de printemps. Il est inutile de dire qu'ici les jours

et les nuits sont plus longs qu'en Europe, et que quand nous avons midi à Paris, il est dix heures du soir à Sydney, capitale de la Nouvelle-Galles du sud, où les constellations boréales sont invisibles.

Dans toute l'année il n'y a pas 100 jours de pluie. La chaleur qu'on indique ici en un terme moyen est moins accablante qu'en Angleterre à degrés égaux; et même lors des vents secs et lorsque le thermomètre de Fahrenheit marque 100° à Sydney, on y souffre moins que lorsqu'en Angleterre il est à 20 ou 30° plus bas. Le général Brisbane a noté 30 pouces d'eau de pluie tombée dans l'espace de huit mois à Paramatta; il en tombe 30 à 40 par année en Angleterre, mais plus régulièrement qu'à la Nouvelle-Galles méridionale, où les vallées sont plus froides en hiver et plus chaudes en été que les collines médiocrement élevées, même quand le thermomètre n'indique, pour leur température relative, qu'une légère différence; d'où il résulte que les chaleurs d'été brûlent le gazon, et que les gelées d'hiver le saisissent dans ces vallées,

pendant que sur les coteaux l'herbe se conserve presque entièrement, et, durant l'hiver, nourrit le bétail ainsi que les kangarous. Les rosées dans la Nouvelle-Hollande sont très-abondantes vu la constante sérénité du ciel; elles sont très-favorables aux guérets et à l'herbe dans les chaleurs estivales, où, durant le calme du soir, elles tombent comme une pluie fine.

Le territoire de la Nouvelle-Galles du sud qui borde la mer est peu exposé à la gelée, assez aiguë la nuit et le matin dans l'intérieur des terres et près des montagnes Bleues. Les sécheresses sont ici d'ordinaire plus longues qu'en Europe, et les pluies également abondantes; celles-ci ont ordinairement lieu à l'est desdites montagnes pendant l'hiver, et à l'ouest pendant l'été. M. Oxley en a donné une explication satisfaisante en disant que les vents d'ouest qui règnent pendant l'hiver chassent les vapeurs de la mer, qui, étant attirées ensuite par la base des montagnes Bleues, redescendent en forme de pluie sur la côte orientale, tandis qu'au contraire les vents

d'est qui règnent pendant l'été chassent ces vapeurs sur les montagnes Bleues d'où elles redescendent de même en pluie. La partie orientale des montagnes Bleues a un climat presque analogue à celui des provinces méridionales de l'Italie; la neige se montre en hiver sur les sommets, sur les plateaux, et sur les cimes les plus élevées, mais elle est presque un phénomène dans les lieux bas de la Nouvelle-Galles méridionale.

Ce que nous avons dit *règne végétal* de l'Australie en général nous dispense de revenir sur celui de la Nouvelle-Hollande. Ajoutons seulement qu'on y rencontre une espèce d'arbre incombustible, qualité qui paraît provenir de l'énorme quantité de matière alumineuse qu'il contient; si du charbon tombe sur un plancher fait de cette sorte de bois, au lieu de l'enflammer il s'éteindra. La Nouvelle-Hollande possède plus de cent espèces d'acacias dont elle tire une gomme arabique de la plus grande pureté; sur les deux versans des montagnes Bleues est une espèce d'eucalyptus qui produit une très-belle manne et en grande abondance;

elle se trouve en gros flocons sur la terre, ou attachée aux branches ou au tronc de l'arbre; c'est un bon purgatif. La sécheresse du climat fait contracter ici plusieurs espèces d'arbres, comme ceux de charpente. La Nouvelle-Galles du sud a surtout l'ortie, le chanvre sauvage, l'avoine sauvage, le tabac sauvage, l'ivraie sauvage, l'indigo sauvage, la chicorée, le trèfle et la pimprenelle, toutes plantes qui viennent naturellement et ressemblent beaucoup à celles des autres pays. Néanmoins la pimprenelle se confond presque avec la feuille du thé. Parmi les herbes naturelles on remarque le faux seigle, l'herbe des kangarous, le fourrage d'avoine et autres. En général les pâturages sont peu touffus, parce que le sol est plus souvent sec qu'humide; d'un autre côté ils sont fréquemment ravagés par de grosses chenilles qui laissent après elles une fiente dont la nature est venimeuse; il n'y a que l'ivraie qui leur échappe, et qui heureusement est recherchée des troupeaux, ainsi que le chiendent. La framboise égale en parfum et en saveur celle d'Angle-

terre; la groseille rouge est très-acide, mais fait de bonnes confitures ; les cerises sont dépourvues de goût ; les poires ne sont qu'une gousse renfermant la semence de l'arbre, et leur enveloppe extérieure est si dure que le couteau le plus effilé a de la peine à y pénétrer. Les patates, qui forment la principale nourriture des naturels, ont l'apparence aqueuse et le goût de l'yam. Dans la Nouvelle-Galles du sud on a acclimaté beaucoup de fruits d'Europe. Le raisin pousse avec abondance, mais est sujet à se gâter avant d'être mûr.

Dans le *règne animal*, il y a peu de chose à ajouter ici aux généralités sur l'Australie. La Nouvelle-Hollande est la patrie des *kangarous*, c'est du moins là qu'on en voit davantage; elle possède les autres animaux que nous avons décrits. Elle a en outre une espèce d'*alouette* qui fait ouïr en s'élevant dans les airs quelques sons rappelant l'alouette de France ou d'Angleterre, mais qui, en retombant tout à coup, reste muette et se cache dans l'herbe touffue, comme si elle avait honte de sa pauvre tentative; elle

a *warbler* ou chanteur, qui est très-familier et très-beau; le *whee-whee* dont le cri est aussi régulier que le balancier d'une pendule, et le *jackass* dit l'*horloge du colon*, oiseaux qui tous deux avertissent de l'approche du soleil; tandis que le soir le *courlis* aux accens plaintifs, et l'écureuil volant, au cri sinistre et perçant, préviennent de son coucher. Un sujet encore plus spécial regarde les habitans.

Les *habitans* de la Nouvelle-Hollande doivent être classés en deux séries : celle des indigènes et celle des colons ou exotiques. Les *colons* ou Européens n'occupent encore que les côtes orientales du cinquième continent, bientôt nous en traiterons au chapitre de la Nouvelle-Galles du sud; quant aux *indigènes*, ils sont si dégradés, si misérables, qu'il est à peine permis de leur donner le nom d'hommes; ils semblent n'appartenir à l'espèce humaine que par leurs formes extérieures; leurs facultés intellectuelles paraissent même au-dessous de celles de certains animaux. Les deux sexes vont nus et ignorent la pudeur;

ils vivent de poisson, de gibier, de chenilles, de fourmis, de vers, de larves, de racines de fougères, d'araignées, et de tout ce qu'on peut se figurer de plus dégoûtant; jamais on n'a pu parvenir à leur inculquer les moindres notions d'intelligence et de civilisation. Il y en a cependant qui sont d'assez bons mimes, en contrefaisant les individus qu'ils veulent rappeler à votre souvenir, comme on le voit chez les tribus voisines des côtes. Celles des montagnes sont plus sauvages, et pour elles la vie d'un homme n'est pas plus estimée que celle d'une chenille. Ils se bornent à reconnaître quelques chefs dont l'autorité ne s'étend que sur un petit nombre de familles. Ceux qui vivent dans les bois grimpent sur les arbres comme des orang-outangs. Tous ont une hache de pierre et une sagaie; ils se font des cicatrices sur la poitrine, les bras et le derrière, se passent un bâtonnet dans le cartilage du nez, se frottent la peau avec de l'huile de poisson ou de la graisse; on coupe aux femmes, comme nous l'avons dit, les deux premières phalanges du

petit doigt de la main gauche, et on arrache aux adultes une dent à la partie supérieure de la mâchoire. Ils vivent en plein air, comme nous l'avons déjà remarqué dans les premières généralités, ou se bornent à élever de misérables huttes formées de l'écorce d'un seul arbre, et où ils couchent pêle-mêle. Les hommes ont plusieurs femmes qu'ils enlèvent en les meurtrissant de coups; étrangères à toute pudeur, elles paraissent ignorer également les lois de la chasteté et de la fidélité conjugale. Une des superstitions de ces sauvages est de répandre du sang pour la mort de l'un d'eux, soit qu'elle arrive naturellement ou accidentellement; ils versent le sang d'une personne assassinée sur toutes les personnes de la famille du meurtrier, sans distinction de sexe ni d'âge; quand quelqu'un meurt naturellement ils se lancent des sagaies les uns aux autres. Ils tuent les nouveau-nés lorsque les subsistances sont rares et qu'ils ont à craindre une famine. Ceux du voisinage de la Nouvelle-Galles du sud sont un peu moins barbares;



mais ils n'ont pas été plus accessibles que les autres à des changemens pour leur bien-être; la vie sauvage est leur bonheur suprême, et ils paraissent y attacher encore plus de prix, après avoir été un moment les témoins de nos nuages et de notre genre de vie.

Les différentes tribus indigènes de la Nouvelle-Hollande, qui se groupent autour du rameau australien décrit dans les généralités placées en tête de ce volume, sont encore trop incomplétement connues pour qu'il nous soit possible de les examiner isolément. Cette impossibilité résulte surtout de l'ignorance où nous sommes relativement aux contrées intérieures du cinquième continent proprement dit; tâchons d'en caractériser les *côtes*, qui seules ont été entièrement explorées. Indiquons rapidement celles du nord, de l'ouest et du sud, afin de nous arrêter davantage sur celles de l'est qui sont plus importantes.

La *côte septentrionale*, qui commence au cap York et finit à l'extrémité de la pres-

qu'île Coburg, offre en ligne droite un espace de 200 lieues dont la moitié est occupée par l'entrée du golfe de Carpentarie, qui a une ouverture de 110 lieues et un enfoncement de 120 lieues. La *terre* dite *de Carpentarie*, à cause du navigateur Carpenter qui l'entrevit le premier, borne cet enfoncement. Elle a à l'ouest la *terre d'Arnheim*, qui a elle-même aussi à l'ouest la *terre de Van-Diemen*, toute différente de l'île du même nom, au sud de la Nouvelle-Hollande. Dans le golfe de Van-Diémen, par 11° lat. S. et 129° long. E., se trouve l'*île Melleville*, où les Anglais ont depuis peu formé une colonie, qui dépendra probablement du gouvernement de la Nouvelle-Galles méridionale.

La *côte occidentale* s'étend du cap Van-Diémen, par 11° 5' lat. S. et 127° 50' long. E., au cap de Leuwin, par 34° 14' lat. S. et 112° 40' long., dans une longueur de 840 lieues, partagée en cinq parties, sávoir : 1° *terre de Witt*, de la baie d'Anson au cap Nord-Ouest ou Vlaming, espace de 450 lieues; 2° *terre de Dampier*, enclavée

dans la terre de Witt, entre 17° et 19° lat. S.; 3° *terre d'Endracht*, depuis le cap Nord-Ouest jusqu'à la baie des Chiens-Marins, espace d'environ 130 lieues; 4° *terre d'Édel*, depuis la baie des Chiens-Marins jusqu'à l'embouchure de la rivière des Cygnes ou Swan-River; 5° *terre de Leuwin* ou *Leeuwin*, de la rivière des Cygnes, par 36° 20 lat. S., au cap de Nuyts situé au sud-ouest du cap de Leuwin, espace de 90 lieues. Cette côte occidentale a deux inclinaisons : l'une, depuis le cap Leuwin jusqu'au cap Nord-Ouest, dans une longueur de 340 lieues, est presque directement au nord; l'autre, depuis le cap Nord-Ouest jusqu'au cap Coburg, dans un espace de 500 lieues, est au nord-ouest. Entre les cap Leuwin et Nord-Ouest on voit le cap du Naturaliste, la baie du Géographe, la presqu'île Peron, lè havre Freycinet, le havre Hamelin, les caps Cuvier, Bossut, Lévêque, Voltaire, Bougainville et Londonderry.

La *côte méridionale* s'étend du cap Leuwin au cap Wilson, dans une longueur de

750 lieues; sa direction générale est à l'ouest-nord-ouest; elle forme un arc dont la courbure regarde le nord; elle est généralement bordée de collines ou de montagnes qui circonscrivent l'horizon. Elle se partage en *terre du roi Georges*, à l'est du cap de Nuyts; *terre de Nuyts*, dans un espace de 300 lieues, jusqu'au cap Bauer; *terre de Flinders*, qui fut appelée *terre Napoléon*, du cap Bauer au golfe St-Vincent; *terre de Freycinet et de Grant*, du golfe St-Vincent au cap Wilson. Les golfes de St-Vincent et de Spencer forment deux larges œstuaires, où l'on n'a aperçu aucune embouchure de rivière.

Enfin la *côte orientale* est proprement la Nouvelle-Galles méridionale, dont nous avons promis de traiter à part.

NOUVELLE-GALLES MÉRIDIONALE.

La colonie fondée par les Anglais dans la Nouvelle-Hollande sous le nom de *New-South-Vales* ou *Nouvelle-Galles méridionale*, s'étend du cap de Wilson au cap

York, sur toute la partie orientale du cinquième continent, espace d'environ 800 lieues, et généralement entre la mer et les montagnes Bleues, au-delà desquelles s'étendent quelques districts, comme les plaines de Bathurst et de Londonderry. Les limites intérieures n'étant point fixées, on ne saurait évaluer la *surface* (1) territoriale de cette colonie, dont la *population* exotique ou civilisée dépasse 40,000 âmes, résultat d'autant plus remarquable qu'il n'y existait pas, il y a quarante ans, un seul Européen.

En effet, lorsque l'Angleterre eut perdu ses colonies de l'Amérique septentrionale, émancipées sous le titre d'États-Unis, et qu'elle eut tourné ses yeux vers la Nouvelle-Hollandè pour y déporter ses criminels, le premier débarquement s'y effectua le 26 janvier 1783. L'année suivante, on moissonna pour la première fois à Pa-

(1) La *quarterly Review* de 1828 évalue cette surface à 200 milles carrés.

ramatta, embryon de ville dont on venait de jeter les fondemens; en 1790, le premier colon prit possession de son terrain; en 1791, douze prisonniers furent placés sur les bords de la rivière Hawkesbury; et en 1793, ils fournirent 1200 boisseaux de blé; en 1796, la première comédie fut jouée; en 1803, on imprima la première gazette; en 1805, le premier navire construit dans la colonie fut lancé à la mer; en 1810, premier cadastre et dénombrement de la population; les rues de Sydney eurent des noms, et des marchés furent établis; en 1813, on tint la première foire à Paramatta; en 1817, la première banque fut établie; en 1818, le tribunal jugea le premier déporté coupable d'un nouveau crime; en 1820, on mit en vente le premier tabac cultivé et fabriqué dans la colonie; en 1825, un ouvrage littéraire fut analysé dans une première revue; la même année fut jugé le premier adultère; et en 1826, eut lieu le premier concert. Ainsi en moins de 40 années une population européenne de 40,000 habitans s'est établie

dans une contrée où l'homme, presque aussi sauvage que les animaux, n'avait pu asseoir son empire. Une administration régulière, des tribunaux, une bonne police s'y trouvent réunis. Les animaux domestiques y étaient inconnus, et l'on y compte aujourd'hui plus de 20,000 moutons, plus de 100,000 têtes de gros bétail et plusieurs milliers de chevaux. Cette terre, qui 38 années auparavant n'avait jamais produit un seul épi de blé, en fournit annuellement 50,000 boisseaux à une seule distillerie; 34 moulins, dont 4 sont mus par la vapeur, 10 par des chutes d'eau, 18 par le vent et 2 par des manéges, convertissent les blés du pays en excellente farine; deux grandes distilleries fabriquent annuellement avec l'orge et le maïs de la colonie, 400,000 pintes d'eau-de-vie très-pure; 13 brasseries sont alimentées par les grains du pays. En 38 ans une capitale a été bâtie dans un désert, loin du monde civilisé; des chars parcourent ses rues; des droits légers y produisent un revenu de 50,000 francs, une chambre de commerce, des

compagnies d'assurances, deux banques, des journaux y sont en pleine prospérité. D'autres villes se sont élevées successivement; le commerce occupe 24 vaisseaux, dont les transports en exportation dépassent 100,000 livres sterling, provenant de produits en laines, peaux, cuirs, huiles, bois, nacre, etc.; tandis que les importations excèdent 200,000 livres sterling, en thé, sucre, vin, tabac, toutes choses qu'au reste la colonie pourra un jour tirer de son propre sol.

Vue de la mer, son rivage présente un aspect hardi et pittoresque, et le pays situé au-delà, se dessinant en amphithéâtre et découvrant jusques à l'horizon le plus éloigné une chaîne de montagnes peu élevées, est couvert d'une forêt composée d'arbres toujours verts, qui offrent à l'œil l'aspect d'une verdure éternelle, quoique dépourvue de cette fraîcheur et de ces teintes variées que déploie en été le riche et élégant feuillage de l'Angleterre. Des rochers grisâtres et luisans, entassés confusément, se montrent çà et là au milieu de ces forêts

sans fin, tandis que quelques arbres antiques et gigantesques, brûlés par le feu du ciel et frappés de mort, élèvent de distance en distance leurs branches dépouillées au-dessus des arbres jeunes et verts qui les entourent, et jettent sur ce tableau brillant de vie, une sorte de tristesse et de deuil par l'image de la dissolution que représentent leurs restes mutilés, noircis et desséchés. Il faut avoir foulé le sol pour se faire une idée de la beauté du paysage, car en général les côtes sont d'un aspect aride, comme au nord, à l'ouest ét au sud de ce grand continent; à mesure qu'on avance dans les terres la scène s'embellit. C'est l'impression que reçoit l'Européen débarquant à Botany-Bay ou bien à Port Jackson pour arriver à Sydney, siége du gouvernement colonial. Pénétrons dans cette ville et donnons-en la description;

La ville de *Sydney*, capitale de la Nouvelle-Galles du sud et de toute l'Australie, repose sur le bord méridional du *Port-Jackson*, à quatre lieues nord de *Botany-Bay*, ou *Baie Botanique*. Elle compte au-

jourd'hui près de 1500 maisons et plus de 10,000 habitans. Rien de plus ravissant que sa position près de la mer. Un phare bâti en pierres de taille, et dont le fanal est construit de manière à tourner sur lui-même, s'élève à l'entrée méridionale du port-Jackson, près d'un mât de signaux et d'un télégraphe destiné à communiquer à Sydney tout ce qui est relatif aux vaisseaux sortant du port ou y entrant. Les environs sont couverts de menus bois toujours verts qui délassent l'œil fatigué de l'immense étendue des mers. Des prairies, des jardins, contribuent à orner l'entrée majestueuse de Sydney, bâtie sur deux hauteurs escarpées dans le renfoncement desquelles coule un ruisseau qui va joindre la baie, où se trouve un nombre infini de petites chaumières s'élevant graduellement les unes au-dessus des autres. Les meilleures maisons en général sont construites dans le style des cottages ou chaumières anglaises, et toutes en pierres de taille ou en briques blanchies; elles ont seulement un ou deux étages, avec un jardin sur le derrière; les rues sont

larges, tirées au cordeau, mais non pavées, ce qui ne diminue en rien leur propreté, vu la dureté du sol et la sécheresse du climat. Des réverbères dont la lumière se combine avec la blancheur des maisons et la pureté du ciel, donnent pendant la nuit une clarté égale à celle des rues les mieux éclairées de Londres. Sans les énormes perroquets, les kangarous et autres animaux exposés en vente devant la plupart des maisons, et sans l'aspect des déportés, marchant sur une file, comme des militaires, dans les rues, ou rôdant à l'écart et portant aux jambes des chaînes dont le bruit frappe vos oreilles, vous vous croiriez dans une ville d'Angleterre, à part toutefois encore les indigènes, qui vont nus dans tous les quartiers.

Sydney occupe une assez grande étendue de terrain; elle a un mille et demi de longueur et environ le cinquième de cette distance en largeur: les rues portent communément les noms des divers gouverneurs et autres fonctionnaires qui y ont exercé l'autorité. On y trouve des hôtels

aussi bien tenus qu'en Angleterre; on rencontre partout un nombre infini de tavernes d'un ordre inférieur, et d'autant plus nécessaires que la chaleur du climat oblige les habitans à prendre souvent des boissons fortifiantes. L'eau est fournie par des réservoirs formés dans le lit du ruisseau qui traverse Sydney, et par des puits creusés dans le roc de grès sur lequel la ville est bâtie. La ville possède plusieurs églises, deux chapelles de méthodistes et une chapelle catholique. Un excellent marché toujours bien fourni de grains, de légumes, de volaille, de beurre et de fruits, se tient trois fois par semaine, sur une grande place qui a la forme d'un carré long; elle est entourée de magasins publics dans lesquels se déposent les denrées qui n'ont pas eu de débit. Le prix du bœuf, du mouton et du porc, chez le boucher, y est de 6 à 8 deniers anglais la livre; et le denier anglais valant deux sous de France, la livre revient à 60 ou 80 centimes de notre monnaie. Le boisseau de blé coûte, année commune, 7 schellings 7 deniers;

celui d'avoine 2 sch. 9 d.; celui d'orge 3 sch.; les pommes de terre 8 sch.; la paire de poulets 2 sch. 9 d.; la douzaine d'œufs 1 sch. 9 d.; la livre de beurre 2 sch. 3 d.; celle de fromage 1 sch. 3 d.; un pain de 2 livres 3 d. ½.

Parmi les édifices publics de Sydney on remarque le palais du gouverneur, l'Hôtel-de-Ville, la Banque et le Théâtre. Cette capitale possède quatre journaux périodiques; le plus ancien est la *Sydney gazette*, feuille officielle du gouvernement, la seule qui paraisse tous les jours. Viennent ensuite l'*Australien* et le *Moniteur*, journaux d'opposition, et puis le *Glaneur* fondé en 1827. On vient de créer une revue trimestrielle pour la littérature, les sciences et les arts; elle est intitulée : *The Australian magazine*; son premier numéro a dû paraître en novembre 1827.

La mode joue un grand rôle à Sydney; l'amour de la toilette et le désir de briller y absorbent le beau sexe; il recherche à l'envi le moindre objet de parure venant de Londres ou des rives de la Seine; les

produits de l'Orient sont ici trop communs ; on préfère ceux qui viennent de loin et qui coûtent davantage. Sydney a deux marchandes de modes célèbres, l'une de Londres et l'autre de Paris, et il y a souvent des débats sérieux en faveur de l'artiste française, malgré tout l'ascendant de la nationalité. On rencontre également dans les rues de Sydney des étrangers de toutes les nations, que la fertilité du sol et la beauté du climat y ont attirés ; et au milieu de Français, d'Espagnols, d'Italiens et d'Allemands, on aperçoit des groupes de naturels, venant des îles nombreuses de la mer du Sud pour échanger les produits de leur commerce : ce sont principalement des Otaïtiens et des Nouveaux-Zélandais. Ce mélange de nations ne trouble en rien la tranquillité publique, et même la police de Sydney est tellement bonne, qu'on en parcourt les rues à toutes les heures de la nuit sans avoir à éprouver la moindre inquiétude. Il y a beaucoup d'occasions où les voleurs pourraient facilement tomber sur vous et vous dévaliser ; mais dans cette

ville, où l'on est, tantôt coudoyé par un filou, tantôt poussé par un ancien brigand de grand chemin, c'est presque un phénomène que le fait d'un vol, d'un crime ou d'un délit ; ce qui prouve que les déportés, à une si grande distance de la mère patrie, se sont pour ainsi dire régénérés.

Telle est la physionomie de ce chef-lieu des établissemens anglais dans les terres australes, situé par 34° 50' lat. S. et 151° 30' long. E. ; on l'a surnommé le *Montpellier de l'Orient*, à cause de son beau climat et de la fécondité de ses environs. Il se trouve à 16,000 milles ou 5,333 lieues de la Grande-Bretagne, d'où l'on met d'ordinaire environ 4 mois et demi pour y arriver lorsque le vent est bon. Son port, c'est-à-dire le *Port-Jackson*, est un des plus beaux qui existent. Il a environ 7 milles d'étendue ; il est complétement cerné par la terre, et garanti de cette manière contre tous les vents. Le pays qui le borde est de la plus grande beauté. Des collines qui s'élèvent graduellement du rivage et qui sont

revêtues de bois de haute futaie ou d'arbustes divers, entrecoupées par des terres cultivées et des pâturages, lui donnent un aspect singulièrement pittoresque.

Une autre ville également importante et que nous avons eu déjà l'occasion de nommer, est *Paramatta*, où l'on peut se rendre par terre ou par eau, de Sydney, dont elle n'est qu'à la distance de cinq milles ou une lieue et demie, dans une espèce de vallon sur les bords de la rivière qui joint la mer à l'extrémité du Port-Jackson. Elle renferme environ 3,000 âmes. Chaque maison est séparée comme une maison de campagne et entourée de jardins. Un grand nombre d'entre elles ont deux étages. La plupart sont couvertes, comme à Sydney, avec l'écorce de l'arbre de fer, qui à la longue prend si bien la teinte plombée de l'ardoise, qu'on a de la peine à les distinguer. Les bâtimens destinés aux militaires et aux déportés, l'église, l'hôtel-de-ville, l'hôpital et les chapelles ont une belle apparence. Les rues sont tracées régulièrement et non pa-

vées. C'est dans cette ville que le gouverneur Macquarie a fondé une école pour l'éducation et la civilisation des indigènes; le général Brisbane y a aussi élevé un observatoire. L'eau est tirée de divers puits et d'un ruisseau sur lequel on a construit une écluse, pour empêcher l'Océan d'y pénétrer lors des marées. Il existe une manufacture de drap dans laquelle travaillent les femmes déportées.

Après ces deux villes indiquons la *circonscription* de la Nouvelle-Galles du sud. On divise en quatre parties ou *comtés* tout le pays habité et cultivé par les colons, savoir : 1° le *comté de Cumberland*, où sont situés Sydney et Paramatta, et le *comté de Cambden* au sud; 2° les *comtés d'Argyle et de Wetsmoreland*, et le pays qui s'étend au-delà sur la gauche de Sydney, et qui n'a point encore reçu de nom; 3° les *comtés de Northumberland et de Durham*, sur la droite et au nord de Sydney, pays situés sur la rivière de Hunter; 4° les *comtés de Roxburgh et de Londonderry*, plus connus sous le nom de *Bathurst*, sur la rivière

Macquarie, et s'étendant à l'ouest de Sydney, au-delà des montagnes Bleues. Les trois premières divisions sont situées entre la chaîne de montagnes qui suit une direction parallèle à la côte et la mer, où les eaux coulant orientalement viennent se jeter; la quatrième division, nommée Bathurst, étant au-delà des montagnes Bleues, ses eaux coulent occidentalement et vont se perdre, dit-on, dans des marais. De grandes routes construites pour les voitures conduisent de Sydney à chacun de ces comtés, qui ont déjà des chefs-lieux bien peuplés. Le comté de Cumberland, outre Sydney et Paramatta, renferme les villes de Windsor et de Liverpool, dont la population et l'importance s'augmentent chaque jour. *Windsor* est située sur l'Hawkesbury, à 40 milles en ligne droite de l'embouchure de ce fleuve dans la mer, et à plus de dix milles en en suivant les sinuosités. *Liverpool* est à l'ouest de Sydney et de Botany-Bay. Le comté le plus septentrional est celui de Durham, qui, avec le district d'Ayr, se prolonge jusqu'au *Port*

Macquarie, par 31° 40' lat. S.; car le pays plus au nord jusqu'au cap York, bien que visité, n'a pas encore d'établissemens. Le comté plus méridional va jusqu'aux sources de la rivière de Shoal-Haven ou bien à Bateman-Bay, par 35° 50' lat. S. On vient cependant de fonder un établissement à *Port Western*, près le cap Wilson, sur le détroit de Bass, en face de la terre de Diémen, où se voit le port Dalrymple, à 200 milles S.-S.-E. Il n'y a pas un seul mouillage depuis le cap Howe, par 38° lat. S., jusqu'au cap Wilson, ce qui fait une distance de 260 milles. Western-Port est à 90 milles du bas détroit en venant d'Angleterre, et au-delà du cap Leuwin on atteint les vents alisés. N'oublions pas de citer encore, mais vers le nord, la ville de *Newcastle*, près l'embouchure de la rivière de Hunter; c'est le grand marché du charbon de la Nouvelle-Galles du sud, dont il est temps de caractériser les *colons* d'une manière plus spéciale.

Ils sont partagés en deux grandes classes, celle des *émigrans* volontaires et de

leurs descendans, et celle des *déportés* rendus à la liberté. Les premiers sont connus sous la singulière dénomination d'*illégitimés;* les autres, au contraire, sont *légitimés*, parce que c'est par l'autorité des lois qu'ils y sont arrivés, sans examiner comment cette autorité fut exercée sur eux. Comme dans tous les partis et les sectes religieuses, la même bannière réunit des troupes, peu d'accord entre elles, et qui en viennent quelquefois aux mains, les émigrans ont leurs *exclusifs* (exclusionistes), qui repoussent avec horreur toute proposition de rapprochement entre ceux qui sont venus au nom de la loi, et les spéculateurs qui ont choisi librement cette colonie de la Grande-Bretagne, comme un lieu convenable au développement de leur industrie. Une autre opinion tout aussi exclusive domine parmi les déportés devenus libres; ils regardent la colonie comme un établissement fait pour eux, comme le patrimoine commun de tous ceux qui y seront amenés ainsi qu'ils le furent eux-mêmes, et supportent avec peine l'usurpation

de ce qu'ils croient leur appartenir légitimement. Cependant une secte de *confusionistes* s'est élevée parmi les colons; elle provoque la réunion générale et des alliances entre les partis; elle voudrait que des liens de famille pussent mettre un terme aux querelles et aux violences dont on n'a que trop souvent l'affligeant spectacle. Ces hommes raisonnables sont l'objet de l'animadversion de tous les exaltés. Les diverses nuances de ces opinions principales forment autant de subdivisions dont chacune prend ou reçoit un nom qu'il faut ajouter à la liste des partis. Dans cette classification, établie par les passions haineuses, chacun garde soigneusement son rang et les opinions qui le fixent. C'est ainsi que, dans les colonies du nord de l'Amérique, le descendant de l'un de ces chevaliers qui exploitent les grandes routes ne daignerait pas s'asseoir à la table où il reconnaîtrait un homme d'une naissance moins illustre, issu d'un fantassin de la même bande; et celui-ci traiterait avec aussi peu d'égards la postérité d'un simple coupeur de bourse.

Ces préjugés sont tellement enracinés, qu'ils ne cèdent pas même à l'imposante majesté des richesses, si humblement vénérée des peuples qui ne sont plus barbares. A Sydney, un *émancipé pur*, c'est-à-dire qui n'a reçu aucune réprimande des magistrats depuis qu'il est rentré dans la vie civile, n'est pas moins jaloux de sa dignité qu'un colon de la Jamaïque ne peut l'être de la blancheur de sa peau. Celui-ci reconnnaît, jusqu'à la cinquième génération, les faibles nuances de jaune introduites par une très-petite portion de sang africain; et, lorsque ces traces ont disparu, il cherche autour des ongles et sur des parties du corps qu'on ne nomme point, les marques de la bête, taches presque imperceptibles qu'un œil exercé peut seul découvrir. Le sévère émancipé pur, plus raisonnable que le créole des Antilles, quoiqu'il ne le soit pas encore assez, fuit toute alliance et toute relation avec un condamné relaps, émancipé impur; M. Cunningham rapporte à ce sujet une anecdote plaisante.

Des émancipés purs étaient réunis dans un festin public ; tout à coup un bruit épouvantable ébranle la salle : on avait découvert un homme qui déshonorait l'assemblée ; l'indignation se propage comme la commotion électrique ; des cris, *à la porte!* se font entendre de toutes parts. L'homme qui était la cause de tout ce vacarme, voyant approcher l'orage, prend sur-le-champ son parti : il gagne lestement un bout de la table, entortille un coin de la nappe autour de son bras, met son potage sous ce retranchement improvisé avec adresse, et le mange, bien résolu, en cas d'attaque, d'entraîner dans sa retraite et la nappe et tout ce qu'elle portait. Il paraît que les purs ne furent pas d'avis de se passer de dîner.

Les déportés libérés de la Nouvelle-Galles du sud en paraissent être la classe la plus industrieuse et la plus active. Ils possèdent toutes les distilleries, presque toutes les brasseries et une grande partie des moulins ; la presqu'universalité des affaires commerciales est dans leurs mains.

Une autre distinction a pris racine dans cette colonie : les *currencys*, mot dérivé de la livre sterling d'échange ordinairement en baisse, désignent les Anglais créoles; tandis que les *sterlings* sont les Anglais purs ou nés dans la mère-patrie. Les currencys paraissent très-attachés à leur terre natale, au point que ceux qui viennent en Europe ne soupirent qu'après le moment d'en repartir ; la promptitude de leur croissance les a fait aussi nommer *corn-stalks* ou blé de Turquie. Les *mérinos purs* appartiennent à la classe des *illégitimés* ou qui ne sont point stigmatisés ; les *titled caractères* sont ceux qui se trouvent marqués; les *untitled* n'ont ni marque ni caractères sur l'homme extérieur. Les *convicts* ou condamnés nouvellement importés sont encore appelés *canaris* ou serins , à cause des jaquettes jaunes dont on les couvre à leur débarquement. Le sort de tous ces déportés des deux sexes est tellement doux, est tellement supportable , qu'il excite l'envie de certains Anglais de la métropole, et chaque année beaucoup d'indivi-

dus commettent des vols afin de pouvoir être déportés à la Nouvelle-Hollande.

Les jeunes coloniaux, désignés, comme nous venons de le voir, par le nom de *currency*, en opposition à celui de *sterling*, forment une belle et intéressante race, et font honneur au pays qui les a vus naître. Cette jeunesse se distingue en général par un caractère franc et ouvert; l'ivrognerie et autres vices analogues lui sont inconnus; la croissance, nous le répétons, est rapide, la taille haute et svelte, les cheveux blonds, les yeux bleus, le teint d'un rouge pâle; les jeunes femmes perdent leurs dents de bonne heure, c'est-à-dire vers l'âge de puberté, comme les créoles américaines; ce qui ferait croire que la race européenne n'est pas encore parfaitement acclimatée dans les contrées australes. Les créoles australiens des dernières classes préfèrent le commerce et la navigation aux travaux agricoles, laissés aux condamnés. Les jeunes filles sont en général d'un caractère doux, aimable et modeste; elles sont d'une grande simplicité,

crédules à l'excès et faciles à séduire. Elles aiment à déployer leur belle chevelure blonde et bouclée, relevée par des peignes d'écaille de tortue; elles courent gaîment les pieds nus. La chasteté n'est pas une de leurs vertus, ce qui n'empêche cependant point les mariages. La raison de ce relâchement de mœurs vient peut être de ce que dans la Nouvelle-Galles du sud on compte une femme sur dix hommes. D'un autre côté, on a remarqué que les prostituées des grandes villes, où elles étaient presque généralement stériles, retrouvent ici leur fécondité après leur longue traversée et quelque séjour dans la colonie, ce qui prouve l'influence du climat sur la constitution physique des individus qu'on y transporte, influence qui s'étend de la même manière sur les animaux dont l'homme se fait accompagner dans toutes ses migrations; car ils deviennent ici plus féconds et plus grands.

Encore un mot sur les *indigènes* propres de la Nouvelle-Galles du sud. Ils sont tout-à-fait noirs, très-fainéans, bornés, sans

adresse et dans le costume d'Eve. Près des villes on les voit peu ensemble, mais dans l'intérieur du pays on les rencontre par troupes de 30 à 40 et quelquefois davantage. Les femmes portent toujours le bagage. Chaque homme en a au moins deux. Les massues dont ils se servent ressemblent à un bâton, c'est leur instrument de guerre, avec la lance ou le javelot. Dans leurs luttes ils ne cherchent point à parer les coups qu'ils se portent mutuellement; au contraire, celui qui est menacé d'un coup tend la tête et le reçoit; mais il lève sa massue et frappe l'autre également à la tête, lequel à son tour se baisse et reçoit le coup. Ils se font ainsi les uns aux autres des contusions énormes, pendant que leurs femmes et leurs enfans poussent des cris de fureur à quelque distance des combattans.

Lorsqu'un de ces gens veut se marier, ou plutôt s'approprier une femme, il la cherche toujours dans une autre tribu que la sienne. A sa première rencontre avec une tribu étrangère, il se jette au milieu

d'elle, examine les femmes qui s'y trouvent, et s'il en aperçoit une qui lui convienne, il la saisit par le bras ou par la jambe et l'entraîne à environ 400 pas du lieu où il l'a trouvée; alors il la roule par terre, la bat sans miséricorde, la viole et la ramène baignée dans son sang au milieu de la tribu qui l'accueille avec joie, cette manière de courtiser une belle lui paraissant toute naturelle. Cela fait, l'homme à son tour est mis à l'épreuve, on lui lance des javelots qu'il doit parer, et lorsqu'il a prouvé son adresse, on lui livre la compagne de son choix. Ces sauvages des côtes passent pour très-hospitaliers.

Terminons ce chapitre sur la Nouvelle-Galles du sud, par quelques mots touchant les résultats de l'*industrie*. Chaque année il s'y consomme pour plus de 400,000 livres sterling de marchandises manufacturées en Angleterre, et il s'en exporte pour 120,000 environ de productions indigènes. Les revenus présentent toujours un bénéfice net de plus de 50,000 sterling. La source des richesses de ce pays est sur-

tout dans les troupeaux et les moutons, dont la laine doit sa parfaite qualité au sol et au climat. Une des plus importantes découvertes pour la colonie est celle d'un passage à travers les montagnes Bleues ; la population, déjà trop pressée à l'est de cette chaîne, s'est écoulée comme un torrent dès que la digue qui la retenait a été rompue ; elle s'est répandue sur les belles plaines de Bathurst dont nous avons parlé, et l'on peut augurer qu'elle s'étendra de plus en plus vers le nord-ouest en suivant le cours du Macquarie. Ces plaines si riches en pâturages furent découvertes en 1813, époque depuis laquelle la quantité du bétail s'y est tellement répandue, qu'elle est maintenant immense. Bathurst a également acquis pour ses fromages délicieux la même célébrité que Chester dans la Grande-Bretagne ; on les expédie en deçà des montagnes Bleues, à la ville de Sydney, où ils sont achetés à un assez haut prix pour les tables des La Reynière de l'Australie. La petite cité de Bathurst s'est élevée comme par enchantement au milieu des contrées

fertiles et riantes qu'elle décore, et sa population s'est accrue d'une manière si rapide, que bientôt l'on a pu établir, non seulement de fréquentes relations commerciales, mais encore une infinité d'écoles élémentaires, et même une société littéraire, qui au mois de mai 1826 comptait déjà trente membres résidans.

La longueur de cette lettre nous force de renvoyer à la suivante ce qui concerne la terre de Diémen, la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Guinée et les autres îles qui avoisinent le cinquième continent et font partie des terres Australes ou de l'Australie.

LETTRE XLVII.

SUITE DE L'AUSTRALIE.

Terre de Diémen, Nouvelle-Zélande, Nouvelle-Calédonie, Nouvelles-Hébrides, îles Sainte-Croix, archipel Salomon, archipel de la Louisiade, Nouvelle-Irlande, Nouvelle-Bretagne, Nouvelle-Guinée et île Waigiou.

Nous venons de parcourir le territoire australien ; nous allons maintenant visiter les îles groupées autour de lui, en commençant par la terre de Diémen, qui en est séparée au nord par le détroit de Bass ; de là nous passerons au sud-est à la Nouvelle-Zélande, pour remonter vers la Nou-

velle-Calédonie, puis à l'archipel du Saint Esprit, autrement dit Nouvelles-Hébrides, puis à l'archipel de Santa-Cruz, à celui de Salomon, à celui de la Nouvelle-Bretagne, et à la Nouvelle-Irlande, pour revenir à celui de la Louisiade et terminer par la Nouvelle-Guinée ou terre des Papous.

TERRE DE DIÉMEN.

La *terre de Diémen* ou de *Van-Diémen*, appelée encore *Tasmanie* à cause du navigateur Abel Tasman qui, en 1636, fut chargé de la reconnaître par le gouverneur Van-Diémen, pour les possessions hollandaises des Grandes-Indes, comme déjà plusieurs marins hollandais avaient donné leurs noms à des étendues de côtes de la Nouvelle-Hollande, tels que Van-Édel en 1619, Nuyts en 1627, et Witt en 1628; la terre de Diémen, disons-nous, s'étend de 40° 35' 40" à 43° 38' 34" lat. S. et de 142° 23' à 146° 17' long. E. Elle est *bornée* au nord par le détroit de Bass et celui de

Banks, à l'est, à l'ouest et au sud par le grand Océan austral. Sa forme est irrégulièrement triangulaire. Son plus grand diamètre, dirigé du N. O. au S. E., depuis le cap Berthoud jusqu'au cap Pillar, est de 70 lieues. Sa *surface* est de 3437 lieues carrées. Nous avons donné sa *population* dans la lettre précédente.

La *côte* méridionale est assez élevée; elle est écore et privée entièrement de plages sablonneuses; on la voit de la mer sous l'aspect d'un amas d'îles, circonstance due aux coupures multipliées qui s'y rencontrent. Deux ports très-beaux et très-commodes se trouvent au fond de la baie de la Recherche. Le *sol*, qui est très-fertile, produit de beau blé et d'excellentes pommes de terre; la *végétation* est partout abondante et vigoureuse; elle est surtout bonne pour les moutons, les bêtes à cornes et les chevaux. Les forêts sont riches et touffues; les arbres les plus communs sont les casuarina, les mimosa, les banksia et les eucalyptus. Parmi les herbacées convenables aux usages domestiques, on dis-

tingue le cresson, le persil sauvage, le cerfeuil, une espèce d'oseille et de perce-pierre. Si les végétaux présentent de faibles ressources à l'homme, le *règne animal* est plus riche. Le grand et le petit kangarou ou kanguroo ou kangourou, le cygne noir, le canard, la sarcelle, la perdrix, la caille, le merle, le pigeon doré, une grande variété de perroquets abondent. Il y a des chiens de mer, des requins et des huîtres.

Le *climat* de cette île est meilleur encore que celui de la Nouvelle-Galles du sud; les chaleurs de l'été y sont par rapport à celle-ci dans la proportion de 70 à 90, tandis que l'hiver ne s'y fait jamais sentir d'une manière trop rigoureuse. Ce climat se rapproche de celui de la France à Bordeaux. L'atmosphère est en général sèche et peu sujette aux brouillards; la latitude étant sous les vents variables, le temps y est changeant, mais non d'une manière assez soudaine pour nuire à la santé. Il n'y a pas de pluies périodiques; il tombe rarement de la neige dans les plaines, et le peu qui en tombe est bientôt fondu, quoi-

qu'il y en ait de visible pendant long-temps au sommet des *montagnes*, qui sont un prolongement de celles de la Nouvelle-Hollande. La grêle n'est pas fréquente, le tonnerre et les éclairs sont rares et peu dangereux. Les deux principaux *fleuves* qui descendent de ces montagnes de Diémen sont la *Derwent* et la *Tamar*, qui vont aboutir à des baies. Ces deux rivières sont navigables, la première pendant 35 milles, la seconde pendant 18 milles.

A leurs embouchures, qui forment les meilleurs ports de l'île, existent déjà deux *villes*, l'une au nord sur la Derwent vers la Nouvelle-Hollande, l'autre au midi sur la Tamar et le grand Océan austral : ces deux villes sont Hobart-town et Launceston ; une troisième un peu dans les terres a nom George-town. *Hobart-town*, capitale de la terre de Diémen, sur le détroit de Bass, compte déjà 600 maisons construites en pierre et en briques, et couvertes de tuiles ou de bois ; elles réunissent 4,000 habitans. Cette ville est percée de rues larges et droites ; elle a une belle église ; elle exporte

beaucoup de grains pour la Nouvelle-Galles du sud. Derrière cette ville est une montagne assez haute et d'où les rafales sont d'une violence extraordinaire. *Launceston*, à l'autre extrémité de l'île, renferme 300 maisons et 1,500 âmes. *George-town*, sur les bords de la Tamar, dans l'intérieur, a déjà une église, des chapelles, des écoles, un marché et 700 habitans. Sa distance à Hobart-town est de 150 milles, que l'on parcourt par une belle route. Hobart-town possède trois journaux, le *Colonial Times*, créé en 1816; la *Hobart-Town's gazette*, fondée en 1825; et le *Tasmanien*, créé en 1827.

On a mis en balance l'avantage des deux colonies de la Nouvelle-Galles du sud et de la terre de Van-Diémen : il serait difficile de dire laquelle présente le plus de ressources et d'agrémens. Sous le rapport du climat la différence est en faveur de la dernière ; mais elle est peu sensible, et il serait impossible d'en trouver un plus propice, car il n'y a point de chaleurs brûlantes qui empêchent les Européens de

travailler, point de ces neiges et de ces longues gelées qui, pendant la moitié de l'année, arrêtent les travaux agricoles, point de marais ou terrains bourbeux dans les parties cultivées, qui occasionnent des fièvres et autres maladies, point de petite vérole, de rougeole ni de coqueluche qui déciment l'enfance. Sous le rapport des produits, l'une et l'autre sont d'une richesse prodigieuse; et quant à la civilisation, tout est calqué dans l'une et dans l'autre sur la métropole; opinions et costumes, institutions, plaisirs, assemblées, etc. Chacune de ces colonies a son gouvernement séparé et sa juridiction particulière. Dans l'une et l'autre il y a une grande disproportion entre les sexes, c'est-à-dire à peine une femme sur dix hommes, par suite de la répugnance du gouvernement anglais à déporter les femmes condamnées. La population de l'île de Van-Diémen était en 1825 estimée à 12,000 âmes, dont la moitié se compose de planteurs libres ou émancipés, et l'autre moitié de déportés. Cette population, qui augmente chaque jour,

et qui est peut-être maintenant de près de 15,000 âmes, possède au moins 450,000 acres de terre, 4,000 chevaux, 72,000 bêtes à cornes, 265,000 moutons. La Nouvelle-Galles du sud a une population de plus de 45,000 habitans, qui possèdent 700,000 acres de terre, au-delà de 5,500 chevaux, 125,000 bêtes à cornes, et 355,000 moutons. Cette dernière colonie consomme chaque année pour 350,000 livres sterling de marchandises manufacturées en Angleterre; elle exporte pour 100,000 liv. st. de produits indigènes, et son revenu colonial dépasse 50,000 liv. sterl. Les colons de la terre de Van-Diémen emploient dans le commerce intérieur et extérieur un capital de 250,000 livres sterling. Dans l'une et l'autre colonie, qui ont de beaux fleuves et des ruisseaux en abondance, la terre est douée d'une telle fécondité, surtout à la Nouvelle-Galles du sud, qu'elle peut, en quelques endroits, rendre pendant trente ans de suite, et en d'autres pendant quinze ou vingt ans, sans recevoir d'engrais et sans se reposer. Voyons quelles pourront

être les ressources de la Nouvelle-Zélande au sud-est.

NOUVELLE-ZÉLANDE.

La *Nouvelle-Zélande* se compose de deux grandes îles que découvrit le hollandais Tasman, dans l'année 1642. Elles sont séparées l'une de l'autre par le détroit de Cook, ainsi nommé par Cook lui-même qui le découvrit en 1770. Elles sont comprises entre 34°-47° lat. S., et 164°-179° long. E. Le détroit de Cook, à peu près situé à la même hauteur que celui de Bass, en est éloigné de 500 lieues à l'est.

Une chaîne de *montagnes*, dont quelques pics sont couverts de neiges perpétuelles, traverse les deux îles dans le sens de leur longueur. Du flanc de ces montagnes descendent nombre de rivières. Le *climat* de ces deux îles est à peu près celui de Paris dont elles sont les antipodes. Les *productions* consistent en beaux arbres propres à tous les usages de la marine, en phormium ou lin soyeux, et en phoques

dont la fourrure est exportée à la Nouvelle-Galles du sud. On n'a guère trouvé sur les côtes en fait de quadrupèdes, que des chiens et des rats. Quant au phormium, cette plante, qui pousse en général dans les marais et près de la mer, dont on connaît plusieurs variétés, et dont la tige atteint 14 pieds de haut, fournit les habillemens, les couvertures des cabanes, les cordages, les filets les plus grands, et le fil pour attacher les pièces dont se composent les pirogues.

Les deux grandes îles de la Nouvelle-Zélande se nomment, la septentrionale, *Eaheinomauwe* ou *Eikanamauwi* (1), et la méridionale, *Tawaï-Poénammou* (2). La première offre à l'ouest un grand nombre de rivages sablonneux; on y remarque toutefois une rivière importante, la *Sho-*

(1) Ce qui veut dire *poisson de mauwi.*

(2) C'est-à-dire *poisson produisant la pierre de jade vert.*, pierre aussi précieuse dans ces contrées que l'est pour nous le fer.

oukianga, que les navires anglais fréquentent depuis peu d'années; une barre en rend l'entrée fort dangereuse; il n'y reste de basse mer que 9 pieds d'eau, mais la marée y monte de 7 à 10 pieds; sa position est par 35° 32' lat. S. Le havre de *Kaïpara*, situé par 36° 38', est formé par 4 rivières dont les eaux s'y réunissent. Le port de *Manoukao* est à 50 où 60 milles au sud de *Kaïpara*, par 37° 20' lat. S. Le lac *Kotodoua* a 10 lieues de long et 6 de large; ses eaux douces sont alimentées par une dizaine de rivières ou ruisseaux.

L'île de Tawaï-Poénammou est encore peu connue à cause de l'humidité constante du sol et de la férocité des naturels. Le havre *Milford*, sur la côte occidentale, se trouve par 46° 55' lat. S.; la baie *Chalky*, par 44°; la baie *Préservation* par 46° 30'. Sur la côte sud le *port Macquarie* est le seul connu. Entre cette île et celle de *Stewart* vient le détroit de *Foveaux*, qui a beaucoup de ressemblance avec celui de Bass. Toutefois, les courans sont plus violens dans le premier que dans

le second, et les marées sont aussi différentes. A la place de ces belles rivières de l'île du nord qui portent dans des ports nombreux le tribut de leurs eaux, ou qui forment elles-mêmes à leurs embouchures des baies aussi spacieuses que sûres, on ne rencontre dans l'île du sud que de vastes golfes dont les bras ramifiés conduisent la mer dans l'intérieur des terres; et à l'extrémité de ces profondes découpures on ne voit que de misérables ruisseaux.

Les *Nouveaux-Zélandais* sont peut-être de tous les peuples de la mer du sud le plus remarquable par son intelligence, sa hardiesse et sa férocité. Ils sont supérieurs en civilisation aux naturels de la Nouvelle-Hollande, mais très-inférieurs à ceux de la Polynésie. Leur cannibalisme invétéré, leur passion pour la guerre et leur manière de la faire, leur inhumanité à l'égard des femmes, leur saleté dégoûtante, augmentée encore par l'odeur de phoque dont ils s'imprègnent le corps; leur antipathie pour les vêtemens; la violence, l'habitude du vol, celle de se nourrir de chair hu-



maine aussi bien que de toute autre viande, caractérisent ces insulaires. Toutes leurs pensées sont tournées vers les combats, c'est le plaisir de toute leur vie, depuis l'enfance jusqu'au déclin de l'âge. Les mariages se font par achat et par des présens à la famille de la fiancée. L'adultère est puni sévèrement si le mari ne l'a point permis; mais les filles sont maîtresses de leur personne et libres de faire autant d'heureux qu'il leur plaît. Comme elles ignorent l'usage des corsets, les orbes de leur poitrine, dit M. Lesson, le disputent au marbre en dureté, et elles les conservent long-temps dans cet heureux état, vu que d'ailleurs le sein n'exerce aucune influence sur les sens des Nouveaux-Zélandais; ce ne sont à leurs yeux que des réservoirs où l'enfant puise la vie. Cependant les travaux, les enfantemens, les jouissances nombreuses et précoces vieillissent promptement une Zélandaise, surtout les jeunes filles esclaves, vouées de droit à la prostitution par les propriétaires, qui les envoient à bord des navires

européens solliciter le prix de leurs faveurs. Le prêtre consacre les mariages par une certaine cérémonie.

Nul peuple ne conserve plus long-temps que les Nouveaux-Zélandais le désir de la vengeance, et il leur faut toujours du sang pour effacer la moindre offense (1); ce principe, étendu aux diverses tribus, qui forment autant de républiques, entretient des guerres éternelles. La perte des parens ou des chefs distingués est vivement sentie par une tribu : les habitans en deuil sacrifient des esclaves; les femmes et les filles se déchirent le sein, les bras et la figure, en se sillonnant la peau avec une dent tranchante de chien de mer; plus le sang ruisselle, plus l'offrande est censée plaire au mort, car on professe pour les morts le respect le plus religieux; on les embaume avec un art supérieur à celui qui

(1) Les plus grands bienfaits et l'amitié la plus longue n'obtiennent pas grâce, même pour l'offense irréfléchie d'un moment.

était employé pour les momies d'Égypte.

Cannibales dans toute la force du mot, également adonnés au vol et au mensonge, les Nouveaux-Zélandais vivent dans une défiance continuelle; chacun d'eux a dans les bois une retraite particulière où il cache tout ce qu'il possède. Le crime n'est pour eux qu'un mot vide de sens. Il n'y a que la vieillesse qui soit un objet de vénération, et les centenaires ne sont pas rares, ce qui n'empêche point qu'après leur mort on ne mange leur corps, excepté la tête qu'on embaume et conserve. Les os des ennemis vaincus servent à faire des hameçons, des flûtes et d'autres objets qu'on porte comme des trophées.

Les Nouveaux-Zélandais bâtissent leurs villages sur des lieux élevés, près de la mer, afin de voir arriver les pirogues et les navires. Leurs cabanes sont propres et solides; il y a près d'elles des jardins où l'on cultive des pommes de terre, des choux et d'autres plantes potagères introduites par les Européens. Les pirogues sont bien construites et décorées de sculp-

tures. Les districts sont régis par des chefs, et néanmoins dans un village ils n'ont aucun pouvoir particulier; seulement ils ne font rien, et reçoivent en nature une dîme sur les provisions des autres familles. Ordinairement on nomme chef celui qui possède la réputation la plus étendue de bravoure, d'intrépidité et d'indépendance; à la guerre ses avis prévalent. Le plus léger prétexte l'allume, et souvent les querelles durent une longue suite d'années; la génération présente fait souvent une invasion pour venger une défaite arrivée il y a un demi-siècle. Le combat ne commence qu'après le sacrifice de quelques esclaves. Lorsque ces formalités sont remplies, les combattans entonnent le chant de guerre, tirent la langue en signe de défi et de mépris, poussent de grands cris et se chargent avec fureur. Le parti victorieux découpe, rôtit et dévore les prisonniers et les morts, dont les os sont distribués pour des instrumens. Les têtes sont préparées et vendues aux Européens pour de la poudre. Les tribus séjournent sur le champ de car-

nage tant qu'elles ont de la chair humaine à manger; elles envoient même à leurs familles des pièces de ces horribles banquets. S'il y a quelquefois des prisonniers gardés vivans, on ne les conserve que pour les réduire à la plus dure servitude, et leur vie n'est jamais assurée, car on les tue au premier signe du maître.

Les Nouveaux-Zélandais chassent, pêchent, bâtissent les maisons, contruisent les pirogues et travaillent au jardin; mais ils aimeraient mieux mourir que de porter leurs provisions; les femmes sont chargées de tous les fardeaux. Pendant la belle saison, ils tuent des albatros, des poules sauvages, des phoques, des rats et autres animaux; ils les fument et les conservent entiers, enfermés dans des sacs pendant plusieurs mois; ces provisions sont mises à l'abri des rats sur une plate-forme. Ces insulaires se procurent du feu en frottant vivement un bâton pointu dans une rainure du même bois, dont la poussière s'enflamme en un instant. Ils rôtissent la viande ou le poisson sur le feu ou entre des pier-

res rougies. Ils n'ont que des idées confuses de *religion;* ils croient qu'un être suprême a tout créé, à l'exception de ce qui est l'ouvrage de leurs mains; ils croient à un esprit nocturne, cause de la mort, des maladies et des accidens; ils ont Dieu le père, Dieu le fils et Dieu l'oiseau ou l'esprit. Dieu le père est le plus puissant et se nomme *Nui-atua*, le maître du monde; toutes les divinités lui sont subordonnées, mais chaque naturel a son Atua ou sa divinité secondaire. Les prêtres se nomment *arikis*, et leurs femmes remplissent les fonctions de prêtresses.

Une des nombreuses superstitions des Nouveaux-Zélandais, sur laquelle nous reviendrons ailleurs, a du moins quelquefois des résultats utiles : c'est celle qui consacre un individu ou un objet quelconque, et rend criminels ceux qui en approcheraient; cela s'appelle *tabouer*. Ainsi un terrain en culture et les cultivateurs sont taboués à l'époque des semailles. On pense bien que les chefs ne manquent pas de tabouer avec soin ce qu'ils veulent s'approprier. La manière

la plus commune de tabouer est d'entourer l'objet d'une corde en annonçant qu'il a reçu le tabou. Une autre habitude est celle-ci : au départ ou au retour de l'un d'entre eux, son plus proche parent approche son nez du sien; ses autres parens et ses amis s'attachent à ses bras, à ses épaules, à ses jambes, conservant tous la même position pendant une demi-heure au moins, et poussant continuellement des sanglots et des hurlemens; après quoi ils reprennent leur gaîté habituelle, et s'entretiennent avec le nouvel arrivé de tout ce qui s'est passé pendant leur séparation.

L'âpreté du climat fait qu'on n'use jamais de bains; hommes et femmes sont toutefois d'excellens nageurs. Les cabanes sont des gîtes petits et si bas, qu'on ne saurait y pénétrer qu'en se traînant sur les genoux et sur les mains, et les familles y dorment pêle-mêle sur de la paille. C'est avec les fibres du phormium que les femmes tissent leurs nattes élégantes, ornées de dessins, et qui en se drapant forment un habillement presque analogue

à l'ancien costume civil des Romains. Les patates douces, les pommes de terre et les radis importés, et la racine ligneuse d'une fougère qui couvre toutes les plaines, sont aujourd'hui les végétaux alimentaires des Nouveaux-Zélandais. Les mets accessoires consistent en coquillages, langoustes, cochons et chiens. Quant à la chair humaine, c'est, dit-on, un mets religieux plutôt que journalier. Les Nouveaux-Zélandais mangent avec sensualité les poissons demi pourris. L'eau pure est leur unique boisson; si quelques-uns boivent de l'eau-de-vie ce n'est que par suite de leurs relations avec les navires européens. Enfin le chant des Nouveaux-Zélandais est grave, monotone, guttural; nos plus jolies romances, nos airs les plus martiaux sont sans pouvoir sur leurs fibres épaisses; et pourtant leur chant de guerre les entraîne aux plus violens accès de fureur : tant il est vrai, observe M. Lesson, que dans l'effet produit par la musique se mêlent des souvenirs et des idées locales.

Quittons ces peuples inhospitaliers, et,

retournant vers le nord, venons chercher en deçà du Capricorne la Nouvelle-Calédonie, en passant par l'île *Norfolk*, située presqu'à moitié chemin de ces deux archipels.

NOUVELLE-CALÉDONIE.

La *Nouvelle-Calédonie* est une île de 90 lieues de long sur 15 de large; elle est située par 10°-23° lat. S. et 162°-165° long. E. Elle fut découverte par le capitaine Cook en 1774. Une chaîne de montagnes assez élevées la traverse dans toute sa longueur; ces montagnes paraissent renfermer de riches mines métalliques. Le sol, quoique peu fertile, nourrit le cocotier, qui couvre les flancs de plusieurs vallées; la canne à sucre et l'arum; le bananier, qui forme de belles allées; l'hibiscus tiliacus, dont les habitans mâchent les jeunes pousses; le dolichos tuberosus, dont ils mangent les racines après les avoir fait griller sur des charbons; et l'antholoma, un des plus beaux arbustes du pays. Les oiseaux les plus communs sont une espèce

de pie, de gros pigeons et des corbeaux. Les filets de l'araignée calédonienne sont assez forts pour qu'en les déchirant on éprouve une sorte de résistance. Elle sert à la nourriture des naturels, qui ressemblent à ceux de la Nouvelle-Hollande. Cook vante leur douceur, mais d'Entrecasteaux et Labillardière les peignent comme cruels, perfides et voleurs. Les femmes s'y vendent pour un clou, et la grandeur du clou varie selon la beauté de la personne. Les Nouveaux-Calédoniens manient la sagaie, la massue et la fronde; ils vivent principalement de coquillages, de poissons et de racines; ils passent aussi pour anthropophages. Les deux sexes vont nus, à part une légère ceinture que portent les femmes, pour cacher ce que la pudeur ne permet pas de montrer. Les cabanes ont la forme d'une ruche, avec des battans sculptés.

Au nord-est de la Nouvelle-Calédonie se présente l'archipel du Saint-Esprit ou de l'Espiritu-Santo.

ARCHIPEL DE L'ESPIRITU-SANTO.

Cet amas d'îles que le capitaine Cook appela *Nouvelles-Hébrides*, bien que le navigateur espagnol Fernandez de Quiros, qui les découvrit en 1606, c'est-à-dire 168 ans avant le passage du navigateur anglais, leur eût déjà donné le nom d'*archipel de l'Espiritu-Santo*, est situé entre 14°-20° lat. S. et 165°-168° long. E. Le groupe le plus méridional, détaché du reste de la chaîne, comprend cinq îles, dont l'une, celle de *Tanna*, recèle un volcan très-actif, dont les cendres contribuent à développer la végétation, car plusieurs plantes y prennent deux fois la hauteur qu'elles acquièrent dans les autres contrées; leurs feuilles sont plus larges et leur parfum plus fort. Quelques terrains exhalent des vapeurs sulfuriques. Des sources chaudes s'y élancent. Les sites ont quelque chose de plus doux et de plus élégant que ceux de Taïti, parce que les montagnes s'élèvent moins brusquement. L'archipel du Saint-

Esprit nourrit des bananiers, des muscadiers, des cannes à sucre, des patates et plusieurs sortes d'arbres fruitiers. Les naturels ressemblent à ceux de la Nouvelle-Hollande; ils ont le teint noir tirant sur le brun, sont d'une taille moyenne, ont la barbe forte, les cheveux noirs, épais, et arrangés à la porc-épic, les traits du visage prononcés et ouverts; un bâtonnet leur traverse le nez, une pagne recouvre les parties honteuses, mais de manière à les faire remarquer davantage. Ils ont des arcs, des flèches, des frondes, des massues; les femmes sont esclaves, faibles, petites, ont les formes sveltes, le bras beau, le sein rond et plein, et ne sont couvertes que jusqu'au-dessus des genoux.

Les deux îles du *Saint-Esprit* et de *Mallicolo* sont les plus étendues de l'archipel de l'Espiritu-Santo. Des rapports récens feraient présumer que La Pérouse a péri près de l'île Mallicolo ou de celle de Tucopia, sa voisine. Les Mallicoliens passent pour très-hideux; nous reviendrons à leur chapitre. Ceux de l'île propre du Saint-

Esprit sont de couleur plus noire. Au nord de ces îles est l'archipel de Santa-Cruz.

ARCHIPEL DE SANTA-CRUZ.

L'*archipel de Santa-Cruz*, nommé par les Anglais archipel de la *reine Charlotte*, est compris entre 7°-13° lat. S. et 164°-167° long. E. Les naturels sont d'un teint noir peu foncé, ont la chevelure laineuse, mais les traits réguliers. Ils s'épilent par tout le corps, et se poudrent les cheveux en rouge avec de la chaux, ce qui mêlé au noir de leur peau forme un singulier contraste, rendu encore plus bizarre par le tatouage. L'île propre de Santa-Cruz, nommée aussi par le capitaine Carteret *île lord Egmont*, et par les naturels *Indenny*, est fertile, bien boisée et bordée de gros villages composés de cabanes. La baie Trevanion est le port le plus remarquable de cette île, qui a au nord-ouest l'archipel Salomon.

ARCHIPEL SALOMON.

L'archipel Salomon forme une chaîne d'îles comprises entre 5°-12° lat. S. et 152°-160° long. E. Les plus remarquables en partant du nord sont Bouka, Bougainville, la Nouvelle-Géorgie, Isabelle, Guadalcanal et Buenavista, San-Christoval et Rennel. *San-Christoval* a près d'elle *Santa-Anna* et *Santa-Catalina*, de Mandena, et l'île des *Contrariétés*, de Surville; *Guadalcanal* est séparée par un détroit, d'*Isabelle* ou *Santa-Isabella*, la plus grande de tout l'archipel; devant ces deux îles sont celles de *Carteret* et de *Simpson*, qui doivent correspondre à celles de *Buenavista* et de *Florida*, de Mandana, lequel place au sud celles de *San-Dimas*, *San-German*, *Guadelupe* et *Sesarga*; l'île *Simbou* a au nord une île sans nom où est la baie Choiseul. Après le détroit de Bougainville viennent les îles de la *Trésorerie*, celle de *Bougainville* et celle de *Bouka*. Cette dernière est très-peuplée; ses habitans sont d'un noir

peu foncé; ils vont entièrement nus; leurs muscles très-prononcés annoncent une grande force; leur figure est laide, mais expressive; ils ont la tête fort grosse, le front large, la face aplatie, le nez épaté, la bouche très-grande et les lèvres assez minces; ils épilent toutes les parties de leur corps. Les îles Salomon, que Surville appela *terres Arsacides*, à cause du naturel sanguinaire des indigènes qu'à tort il comparait aux fameux assassins de la Syrie, sont du reste prodigieusement fertiles; elles donnent des clous de girofle, du café, du gingembre, des citrons et de la gomme odorante; l'arbre à pain et le palmier-éventail y abondent. On y a vu beaucoup de volailles; le chien et le cochon y prospèrent; les forêts sont peuplées de magnifiques perroquets, mais nourrissent des serpens, des crapauds, des araignées et de grosses fourmis. Ces îles sont au nord-est de la Louisiade.

ARCHIPEL DE LA LOUISIADE.

L'*archipel de la Louisiade*, situé par 9°-12° lat. S. et 145°-152° long. E., occupe une longueur de 130 lieues dans une direction S.-E. et jusqu'à la pointe méridionale de la Nouvelle-Guinée. Il a été découvert par Bougainville, qui visita particulièrement la baie appelée cul-de-sac de l'Orangerie et environnée d'un amphithéâtre de collines charmantes. D'Entrecasteaux, qui visita aussi cet archipel, nomma île de *Trobriand* celle qui est au nord, et *Saint-Aignan*, *Rossel* et des *Renards*, celles qui sont au S.-E. Toute la Louisiade est une chaîne d'îles entourées d'écueils et de rescifs; les côtes sont couvertes de cocotiers, de bananiers et de bétel. Les habitans appartiennent à la race des Papous et vont entièrement nus; ils sont en général d'un noir peu foncé; leurs cheveux laineux sont entourés de plumes; la lèvre supérieure surpasse de beaucoup l'inférieure; leurs cabanes sont construites comme celles des

Papous; ils portent un bouclier au bras gauche, comme les naturels de la Nouvelle-Hollande, pour parer les traits qu'ils se lancent; ils fabriquent des filets pour pêcher; ils aiment beaucoup les odeurs, et parfument la plupart des objets dont ils se servent. Une partie S.-E. du détroit de Dampier, qui n'est pas le même que celui qui porte également ce nom entre la Nouvelle-Guinée et l'île Waigiou, les sépare de la Nouvelle-Bretagne.

ARCHIPEL DE LA NOUVELLE-BRETAGNE.

L'*archipel de la Nouvelle-Bretagne*, situé par 3°-6° lat. S. et 144°-149° long. E., s'étend du sud-ouest au nord-est; sa longueur est de 90 lieues, sa largeur varie de 6 à 45. Ses habitans noirs, aux cheveux crépus et d'un abord difficile, ressemblent aux Papous dont nous traiterons bientôt. La Nouvelle-Bretagne, du reste encore très-peu connue, est séparée à l'ouest, de

la Nouvelle-Guinée, par le canal Saint-Georges, tandis qu'à l'est le détroit de Dampier la sépare de la Nouvelle Irlande.

NOUVELLE-IRLANDE.

Cette île, inclinée du nord-ouest au sud-est, a 75 lieues de long et 4 à 5 de large. Sa principale production est le cocotier, comme à la Nouvelle-Bretagne; on y trouve aussi du gingembre, plusieurs espèces d'aloès, des ratans et des bambous. Il y a une foule d'oiseaux et d'insectes; la mer et les rivières fourmillent de poisson, avantage également commun à la Nouvelle-Bretagne. Les cabanes des indigènes sont groupées en villages dont le principal est *Likiliki*, placé sur le penchant d'une colline, près d'une baie vaste et fermée qui offre un bon abri; ce village renferme 200 habitans, qui vivent de racines de taro, de poisson et de fruits. A l'occident, la côte est formée par des terres basses et boisées, que M. de Blosseville, qui les a

visitées en 1825, lors du passage de la Corvette *la Coquille*, croit séparées par des marais et des montagnes. Au-dessus de leur partie nord, il existe un autre village nommé Fané. Celui de Likiliki renferme une espèce de pagode de 36 pieds de long sur 18 de haut et 11 de large, avec un grand nombre d'idoles figurant des hommes, des poissons et des chiens.

M. de Blosseville signale les Nouveaux-Irlandais comme généreux, hospitaliers, propres, tempérans, mais peu disposés à se lier avec les Européens et à profiter des bienfaits de la civilisation. Ils vont entièrement nus; ils sont très-jaloux de leurs femmes; leur signe de bienveillance ou d'amitié est de mettre leurs mains sur leurs têtes, de faire claquer leurs doigts et résonner la langue. Ils sont en général noirs, et quelques-uns teignent leur chevelure longue et laineuse. Le poli de leurs armes prouve une certaine industrie; leurs bracelets de coquilles méritent d'être admirés pour la forme et la blancheur; leurs colliers, leurs hameçons et leurs plumets sont

artistement faits. Leur tête, leur cou, leurs oreilles portent des ornemens, et leur nez même est décoré de petites plumes ou de petites dents placées dans le cartilage. Ils ont des instrumens de musique, comme le tamtam, la flûte, et une espèce d'épinette formée du bois d'un arbre à moelle; du reste ces naturels ne connaissent qu'une harmonie barbare, et leurs danses peu variées ressemblent à celles des esclaves africains. Tout ce que M. de Blosseville put apprendre de leur culte, c'est qu'ils ne font pas de sacrifices humains. Tous leurs dieux indistinctement portent le nom de Bakoui. Quant à la forme de leurs cabanes, les toits en sont faits de feuilles de vacoua, arrondies aux extrémités, tombant jusqu'à terre, et composant ainsi la case entière, dont la longueur est ordinairement de 23 pieds, la largeur de 9 et la hauteur de 10.

A l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Irlande se voit la *Nouvelle-Hanovre*, île longue de 15 lieues, large de 10, et qui en est séparée par le détroit de Byron. A 35 lieues N.-O. on trouve le groupe de *l'A-*

mirauté, et 30 lieues plus loin, dans la même direction, celui des *Ermites* ou *Ermitanos*. L'île *Rooke* est dans le détroit de Dampier, entre la Nouvelle-Bretagne et le cap du roi Guillaume. A l'est, et assez près de la Nouvelle-Irlande, s'étend une chaîne parallèle d'îles, dont celle de *Vicher* est la principale.

Une terre plus importante et qui s'offre comme l'anneau rattachant les Moluques à la Nouvelle-Hollande d'un côté et aux archipels polynésiens de l'autre, appelle dans cette lettre, en dernier lieu, notre attention : c'est la Nouvelle-Guinée.

NOUVELLE-GUINÉE.

Comprise entre 0°-10' lat. S., et 128-146° long. E., la *Nouvelle-Guinée* s'étend du nord-ouest au sud-est, dans une longueur d'environ 500 lieues ; sa plus grande largeur est de 106 lieues. Cette île, la seconde de l'Australie en surface, excède au moins d'un tiers la superficie de la France ; mais l'inté-

rieur nous est aussi complétement inconnu que celui de la Nouvelle-Hollande. Le tracé même des côtes, sur les cartes, offre encore des lacunes considérables. La côte nord a été la mieux explorée. On y remarque le cap du *roi Guillaume* vers l'extrémité sud, et le cap de *Bonne-Espérance* à l'extrémité nord-ouest. Les baies *Lammende*, *Geelvinks* et *Doréy*, occupent à l'est du cap de Bonne-Espérance une étendue de côtes de 30 lieues. Plus à l'est de ce dernier s'ouvre le large golfe dit la *Grande-Baie*, à l'entrée duquel sont les îles *Shouten* ou *Mysori*, l'île *Jobie* et quelques autres. Les deux accidens naturels les plus notables de la côte occidentale sont le golfe *Mac-Cluer*, qui s'enfonce de 40 lieues dans l'intérieur vers l'extrémité N.-O.; et le cap *Walsh*, qui termine une péninsule au nord de la Carpentarie.

M. Lesson, ayant eu l'extrême obligeance de nous confier le journal manuscrit de son voyage fait à bord de *la Coquille* en 1822, 1823, 1824 et 1825, et nous ayant permis d'en extraire ce qui

pourrait convenir à notre sujet, nous aurons ici l'avantage de présenter à nos lecteurs des détails inédits, premièrement sur la partie physique de la côte où se trouve le havre de Doréy, et secondement sur les usages des indigènes.

Le havre de *Doréy* ou *Dory*, situé par 0°-21'0" lat. S. et 128°-40° long. E., sur la côte orientale de la grande terre des Papous, et au nord du petit *golfe de Geelvinks* ou *Geelving*, a concouru avec une baie opposée, à transformer la Nouvelle-Guinée en deux presqu'îles réunies par un isthme étroit. Ce port se dirige au N.-O. Les plages qui le bordent sont vaseuses, garnies de mangliers et coupées par des rivières dans lesquelles la mer remonte assez loin. Les autres points de la côte sont garnis de rescifs de corail. Des arbres d'une taille gigantesque y forment des forêts épaisses qui n'ont de terme que la mer. L'épaisseur de cette lisière, par les morcellemens nombreux qu'elle a éprouvés et qui forment des creeks et de petites baies non abritées, s'étend assez au large pour

donner lieu au *promontoire de Doréy*. Sur la terre ferme ce terrain s'élève, et n'est borné à l'ouest que par la haute chaîne des *montagnes d'Arfak*, dont le piton dominant est de 2,901 mètres au-dessus du niveau de la mer. Cette chaîne court du sud au nord, en s'abaissant vers l'isthme du golfe de Geelving et se terminant insensiblement au cap de Bonne-Espérance au nord. La même chaîne paraît composer un haut plateau, offrant lui-même un autre plan de montagnes placé derrière la première rangée; car, dit M. Lesson, on découvre un haut piton qui s'élève de beaucoup au-dessus du pic d'Arfak. C'est aussi la remarque faite par Malte-Brun, qui dit que dans l'intérieur les montagnes semblent entassées sur des montagnes. Il y a des cataractes dont on aperçoit à plusieurs lieues de distance les flots écumeux. Toutes les montagnes de la côte sont richement garnies de bois, notamment de cocotiers. Les cochons fourmillent sur les côtes et le sanglier dans les forêts.

L'île de *Manasouary*, à l'entrée de la

baie, à 3 milles S.-E. du havre de Doréy, présente une surface uniforme, couverte de grands arbres et de plantations. La végétation la plus active couvre ce point du globe; il n'y existe pas le plus petit espace vide, c'est une forêt continuelle. La plupart des plantes des Moluques croissent sur ce sol privilégié, avec celles qui y sont particulières; mais presque toutes, observe M. Lesson, se composent de grands arbres, dont les trois quarts ont parfois jusqu'à 150 pieds de hauteur et une circonférence en proportion. On y voit à peine quelques plantes herbacées, elles prennent presque toutes une organisation robuste et ligneuse. La fécondité de cette terre qu'humectent d'abondantes rosées et les pluies de six mois, en même temps que le soleil équatorial la vivifie, tient presque du prodige.

C'est dans la baie de Doréy que se montre partout le magnifique oiseau de paradis, le précieux manucode et tant d'autres qui sont peu connus. Le thermomètre à l'ombre et à midi s'y élève jusqu'à 32° cen-

tigrades. Le sagoutier est l'arbre le plus important de la Nouvelle-Guinée, parce que les naturels en retirent la farine qu'ils convertissent en pains aplatis et carrés, formant leur nourriture principale. Ils ont aussi le bananier, le chou-caraïbe, la canne à sucre, la courge, les patates douces, le maïs, le riz rouge, l'arbre à pain, le tabac le haricot, le teck, divers bois de fer et cet ébène qui a un tronc énorme et s'élève jusqu'à 200 pieds. Le muscadier est de même un bel arbre, dont le fruit est très-aromatique. Les forêts sont, comme nous l'avons dit, remplies de sangliers et de cochons sauvages.

L'ornithologie de la Nouvelle-Guinée, dit M. Lesson, est très-riche en espèces, dont la dominante est l'oiseau de paradis. Il y a aussi de nombreux passereaux, que les environs de Doréy semblaient multiplier à l'envi. Les pigeons couronnés, vivant par troupes dans les ruisseaux taris ou sur la terre, où ils cherchent leur nourriture, sont très-communs. Il en est de même du casoar; nous voudrions en décrire les es-

pèces, mais il est temps d'arriver aux habitans de la Nouvelle-Guinée.

Les *habitans* de la Nouvelle-Guinée, connus sous le nom de *Papous*, se distinguent généralement par l'habitude qu'ils ont de laisser croître leur chevelure laineuse et de la peigner de manière à lui laisser prendre la forme ébouriffée particulière à ces peuples. Les sauvages des côtes ont dans le nez un bâtonnet qui en traverse la cloison, et qui est un diminutif de celui que portent les *Alfourous* ou peuples de l'intérieur, célèbres parmi les peuples riverains pour leur férocité, et nommés *Endamènes* par la tribu de Rony. Les *Alfakis* ne sont que des Papous cultivateurs, qui vivent près des montagnes. Nos considérations préliminaires ont déjà établi ces distinctions.

Les Papous de Doréy et des côtes environnantes ont généralement une taille petite, grêle, peu fournie. On remarque cependant parmi eux quelques beaux hommes. La peau est d'un teint noir qui varie d'intensité; la lèpre, qui en recouvre une

bonne partie, lui donne une apparence de blancheur. La chevelure est noire, laineuse, épaisse, à sommité rousse, et par mèches sinueuses, lorsqu'elle n'est point ébouriffée par le peigne. Le nez est légèrement épaté, la bouche grande, le menton petit, la barbe rare, le front haut, la denture blanche, mais souvent gâtée par l'usage du bétel. La peau est lisse chez les jeunes gens, et leurs formes sont dessinées avec force. Les vieillards sont débiles et couverts de cicatrices. Les femmes sont ici encore plus laides que les hommes; leurs mamelles sont pendantes et leurs traits repoussans, ce qui n'empêche point les hommes de professer pour elles une jalousie toute musulmane.

Les Papous qui habitent les parties méridionales et occidentales de la Nouvelle-Guinée, passent pour avoir un naturel féroce; mais ceux du havre de Doréy et des environs, et en général de toutes les parties septentrionales jusqu'au cap de Bonne-Espérance, paraissent au contraire d'une grande douceur et plus disposés à fuir à la

vue des Européens qu'à leur nuire. Ils laissent tout voir chez eux, excepté leurs femmes. Ils se peignent le corps avec de la poussière rouge ou blanche. Ils se disent soumis au radja d'Emberbakène auquel ils paient tribu, mais dont ils sont protégés et aidés lorsqu'ils ont quelque guerre à soutenir; c'est un sultan qui habite l'extrémité nord de la Nouvelle-Guinée, et porte le titre de Korano.

Plus on remonte vers le midi, plus les villages se multiplient; mais la construction en est bien négligée et l'apparence misérable. Du reste les Papous se composent d'hommes libres et d'esclaves. Ceux-ci, enlevés par trahison ou par surprise aux tribus voisines, servent dans les maisons et exécutent les travaux les plus fatigans; à chaque instant néanmoins ils peuvent changer de propriétaire, et cet état leur semble naturel. La plupart des Papous ont le corps chargé de cicatrices provenant des flèches qu'ils se lancent avec une merveilleuse adresse. Aussi un Papou est tellement habitué à se défendre, qu'il ne ferait pas un

pas sans avoir avec lui une provision considérable de flèches ; le pêcheur qui, seul dans sa frêle pirogue, darde le poisson, n'oublie jamais ce moyen de défense. Les armes à feu lui font peur, il est peu de Papous qui osent tirer un fusil. Ces insulaires vont entièrement nus ; ils voilent seulement les parties naturelles par un étroit maro d'étoffe de bananier. Quelques Papous mahométans ornent leur tête avec des mouchoirs qu'ils obtiennent en échange de leurs marchandises et qu'ils disposent en forme de turban. L'argent et le fer blanc sont les deux métaux qu'ils estiment le plus ; ils s'en font des bracelets. L'ornement de prédilection d'un Papou est un long peigne en bambou qui contient son énorme chevelure. Il porte également sur le cou des morceaux de bois enveloppés de guenilles et qu'il regarde comme sacrés ; il les considère comme pouvant le garantir des blessures de ses ennemis, pourvu qu'il ait marmotté quelques paroles et fait quelques signes, qui ressemblent à celui de la croix. Ces

amulettes sont l'objet d'un vœu, et le Papou qui les porte ne les abandonne jamais.

Les Papous emploient aussi le tatouage, et les femmes sont beaucoup plus tatouées que les hommes. Les deux sexes ont des incisions sur la poitrine et sur les bras, de manière à obtenir des cicatrices en relief. Les petits garçons et les jeunes filles qui n'ont pas atteint l'âge de puberté sont dans un état parfait de nudité. Ces peuples sont indolens, paresseux, mélancoliques, sans industrie perfectionnée, et vivent dans une profonde apathie. Le seul art qu'ils cultivent est celui de fabriquer de la poterie; c'est uniquement l'occupation des femmes, qui, du reste, sont chargées des plus rudes travaux; elles accompagnent leurs maris à la pêche et nagent nues à côté des pirogues. Le seul instrument musical des Papous est le tamtam. La polygamie est générale parmi eux. Leur religion est un mélange de fétichisme et d'idolâtrie, accompagné de rites superstitieux et aveugles, unis à des idées assez

nettes sur la résurrection des âmes, sur une vie éternelle et heureuse. Ils ont un grand respect pour les morts.

L'abondance des vivres rend la vie des Papous de Doréy facile. Leurs alimens principaux sont le sagou et le poisson, qu'ils cuisent par la chaleur d'un foyer au-dessus duquel il placent ces alimens; ils font rôtir sous la cendre les patates, les ignames et les taros. Ils allument promptement le feu par le frottement d'un morceau de bois sur du bambou. Ils ont de longues torches de résine pour s'éclairer; et lorsqu'ils naviguent dans leurs pirogues ils ont constamment un tison ardent qui sert pour allumer leurs cigarettes roulées dans une feuille de vaquois dont ils font une grande consommation, car ils fument tout le jour. Ils ne boivent que de l'eau pure à leurs repas, après lesquels ils se lavent toujours la bouche et les mains.

En résumé, les Papous ont une adresse très-grande, des sens très-perfectionnés, un instinct animal très-étendu, tandis

que la civilisation a fait perdre ces qualités à l'homme social, en lui procurant un développement plus considérable de l'entendement et du génie. Nous aurons la même remarque à faire pour l'archipel Asiatique, dont il sera question dans la lettre suivante. Achevons celle-ci par un mot sur l'île *Waigiou*. Elle est située au nord-ouest de la Nouvelle-Guinée, dont elle est séparée par le détroit de Dampier, à 30 lieues E. de Gilolo, entre la ligne et le 2e degré sud; elle est peuplée, dit-on, de plus de 100,000 âmes; les terres sont élevées, il s'y trouve des montagnes très-hautes; au nord sont les deux ports de Piapis et d'Offak; l'île entière est couverte de grands arbres; ses habitans vont nus, leur peau n'est pas très-noire; ils ont les cheveux crépus et très-épais; ils manient l'arc avec adresse; ils se nourrissent de cochons, de poules, de tortues, d'oranges, de papayes, de courges, de pourpier, de cannes à sucre, de patates, de piment et de maïs. L'île *Salvatty* ou *Salaouatty*

est voisine de celle de Waigiou, et ces deux îles terminent l'Australie au nord.

Toutefois, avant de passer à l'archipel Asiatique, revenons un moment sur les habitans des deux îles de *Mallicolo* et *Tucopia*, dans l'archipel du Saint-Esprit, près desquelles il paraît que La Pérouse a terminé sa vie (1). Des renseignemens nouveaux, fournis par le capitaine Dillon, qui a visité ces parages en 1826, nous permettent de caractériser ces insulaires.

Le capitaine Dillon désirait vivement recueillir toutes les particularités possibles sur les *Mallicoliens* ou *Malicoliens*, et il questionna les *Tucopiens* avec beaucoup de soin. Ces derniers assurent que leurs voisins ne sont pas cannibales. Quand un en-

(1) Nous avions cité, page 12, l'archipel des Fidgi, qui est plus à l'est; mais les canons français qui viennent d'être découverts à basse marée à l'île de Mallicolo, indépendamment des croix de Saint-Louis trouvées chez les indigènes, ne laissent plus aucun doute sur le lieu du naufrage.

nemi tombe entre leurs mains, il est tué immédiatement, et son corps est déposé dans de l'eau de mer et y est conservé jusqu'à ce que les os soient complétement dépouillés. Le squelette est alors retiré : on gratte les os que l'on coupe de diverses manières pour former les extrémités aiguës des flèches et des lances.

Les armes des Mallicoliens consistent dans de lourdes massues, des lances, des arcs et des flèches : ces dernières sont empoisonnées avec une gomme rougeâtre extraite d'une espèce d'arbre particulière aux îles Mallicolo. Dès qu'un homme est blessé à un membre avec une flèche empoisonnée, on se hâte de couper ce membre et quelquefois on parvient à sauver l'individu ; mais lorsque la blessure attaque une partie du corps que l'on ne peut retrancher avec facilité, le blessé se résigne tranquillement à la mort sans se plaindre, quoique souvent il languisse quatre ou cinq jours dons les souffrances les plus horribles. Les Mallicoliens diffèrent de presque tous les insulaires de la mer du

sud, ils ont la couleur noire des nègres, avec leurs cheveux courts et laineux, et ils leur ressemblent par les traits du visage; leur religion est également différente. Les habitans de Tucopia dirent au capitaine Dillon que dans tous les villages des Mallicoliens il y avait une maison dédiée à la divinité. Les crânes de toutes les personnes tuées et appartenant au bâtiment échoué à Whanou, sont encore conservés dans la pièce principale; les Tucopiens qui ne sont pas accoutumés à la vue des os humains, évitaient le plus possible de s'approcher de cette maison sacrée.

Les Tucopiens sont extrêmement doux, inoffensifs, hospitaliers et généreux. Ils n'avaient jamais eu aucune communication avec d'autre bâtiment que *le Hunter* en 1813; mais ils dirent que, long-temps avant son apparition, un bâtiment s'étant présenté en vue de l'île, ils s'imaginèrent qu'il contenait de mauvais génies venus pour les détruire. Ce bâtiment mit son canot à la mer et s'approcha de terre; mais les habitans assemblèrent toutes leurs

forces pour s'opposer au débarquement; les hommes du canot firent plusieurs tentatives pour débarquer, mais sans effet, et ils retournèrent à bord de leur bâtiment, qui appareilla aussitôt et qui fut bientôt hors de vue, à la grande joie des Tucopiens. Le capitaine Dillon dit que ce bâtiment doit être *le Barnwell* de 1798.

Quelques années après, une pirogue, avec quatre hommes, fut poussée par les courans, de Rotouma (îles Grenville de la Pandore) à Tucopia, qui en est éloignée de 465 milles. On leur donna connaissance de l'apparition du bâtiment qui portait les mauvais génies, mais les Rotoumaïens les détrompèrent et leur dirent qu'ils avaient fréquemment de semblables visiteurs à Rotouma, et qu'ils y étaient toujours bien venus, car au lieu d'être de mauvais génies, les hommes des bâtimens étaient bons, qu'ils venaient d'un pays éloigné pour leur donner des objets de coutellerie et de verroterie. *Le Hunter* était le premier bâtiment qui se présentait à Tucopia depuis cette époque, et les habitans

furent très-heureux quand ils l'aperçurent.

Plusieurs usages des Tucopiens sont extraordinaires. Le capitaine Dillon fut surpris du grand nombre de femmes que l'on voit à Tucopia; il est au moins trois fois aussi considérable que celui des hommes; il apprit que tous les enfans mâles, à l'exception des deux aînés, sont étranglés dès leur naissance. Ils donnent pour raison que la population de leur petite île est si grande, que sans cette mesure ses produits seraient insuffisans pour nourrir les habitans. Tucopia n'a que 7 milles de circonférence, mais le sol en est fertile; néanmoins il y a rareté de provisions. Ils vivent principalement de végétaux, n'ayant ni porcs, ni volailles, qui sont si abondans sur les autres îles. Ils en avaient autrefois, mais ils furent considérés comme des animaux nuisibles, et comme tels, exterminés d'un consentement général. Les porcs détruisaient leurs plantations d'ignames, de patates, de taro et de bananes, qui, avec les fruits de l'arbre à

pain, les noix de coco et le poisson, forment leur nourriture. La grande profondeur d'eau autour de l'île rend le poisson rare.

L'île est gouvernée par un chef ayant sous ses ordres plusieurs petits chefs qui font l'office de magistrats; ils vivent paisiblement; ils n'ont jamais de guerre entre eux ni avec leurs voisins, ce qui peut être attribué à leur diète pythagoricienne; mais cela ne les empêche pas d'avoir une propension au vol, et quoique la punition soit très-sévère pour celui qui est pris en flagrant délit, les gens de la basse classe s'entre-volent les fruits de leurs jardins et de leurs plantations; si le voleur est arrêté, il est conduit devant un chef, et sur la conviction du fait, son terrain et sa propriété sont saisis au profit de celui qui a été volé.

La pluralité des femmes est permise. La cérémonie du mariage est curieuse: quand un homme veut se marier, il consulte d'abord poliment l'objet de ses affections; si l'on agrée ses offres et que les

parens y donnent leur consentement, il envoie trois ou quatre hommes pour l'enlever comme si c'était de force. Il adresse ensuite, en présent, aux parens de la fiancée, des nattes et des provisions, et les invite chez lui à une fête qui dure ordinairement deux jours. Les Tucopiens sont très-susceptibles sur la fidélité des femmes mariées; une femme surprise en adultère est mise à mort avec son amant par le mari ou par ses amis. Les femmes non mariées sont libres dans leur conduite; les veuves ne peuvent se remarier.

A la naissance d'un enfant, les amis du père et de la mère s'assemblent et apportent des présens à la nouvelle accouchée. On laisse la vie à tous les enfans du sexe féminin. A la mort d'un naturel, ses amis viennent chez lui, l'enveloppent soigneusement et avec beaucoup de cérémonie dans une natte neuve, et le placent dans un trou préparé près de sa demeure. Un fait curieux, dont se rendent compte difficilement ceux qui ne croient pas à l'apparition des revenans, c'est que cette croyance

est universelle parmi les insulaires de la mer du Sud; et il n'est pas présumable que ces idées leur soient venues de l'ancien monde.

A Tucopia il existe un grand bâtiment appelé, dans le langage des habitans, la maison des esprits. On suppose qu'ils y résident, et à l'approche d'un coup de vent ou d'un orage, circonstances qui alarment extrêmement les insulaires, ils accourent à cette maison et y demeurent aussi long-temps que dure l'orage, faisant des offrandes de racines de kava, de noix de coco et autres mets. Ils s'imaginent que l'orage est causé par le président des esprits, qui, lorsque quelque chose lui déplaît, monte sur la partie la plus élevée de l'île, et manifeste sa colère en faisant naître une tempête; et ils croient que quand il est apaisé par les offrandes il retourne à la salle des esprits.

Les Tucopiens sont d'une couleur cuivré-clair; ils font usage de noix de bétel et de churan. Ils sont très-propres sur leurs personnes, et se baignent plusieurs

fois par jour dans de petits ruisseaux d'eau fraîche, qui sont nombreux. Il y a un lac très-profond dans la partie méridionale de l'île. Ces insulaires n'ont que de petites pirogues, ils bornent leurs voyages à l'île d'Unuto, située à environ 60 milles au vent, et aux îles Mallicolo, à la même distance sous le vent.

POST-SCRIPTUM.

En achevant cette lettre il nous tombe sous la main l'excellent article que M. Lesson vient de faire insérer dans le *Dictionnaire géographique* de Kilian, tome v, sur la *Nouvelle-Hollande*. Nous en extrairons quelques traits pour compléter la description de cette vaste portion du globe.

La *côte* offre un coup d'œil très-varié, ayant en quelques endroits, à la distance de plusieurs milles, des chaînes d'îles petites et stériles; en d'autres endroits le rivage est escarpé et inaccessible, tandis-qu'au nord surtout, et dans le golfe de Carpentarie, il est très-plat et d'apparence sablonneuse et nue. Il y a sur la côte orientale une singulière chaîne d'écueils de corail qui suivent cette côte dans une di-

rection du S.-E. au N.-O, du 23° lat. S. au détroit de Torrès, sous les noms de *rescifs* de la *Barrière*, du *Labyrinthe* et de la *Grande Barrière*. Cette chaîne immense de rochers et d'îles est à des distances diverses de la terre; au S. elle est à 25 ou 30 lieues du rivage dont elle s'approche en avançant au N. et finit par le joindre. On a trouvé dans ces écueils des passages praticables, notamment par 18° 52' et 22° lat. S. Le périmètre de la Nouvelle-Hollande est de 3250 lieues.

Peu de contrées offrent un plus grand nombre de havres spacieux, de ports commodes et sûrs. Les *côtes nord*, basses et déclives, sont bordées d'innombrables îlots; les *côtes méridionales* sont morcelées par de vastes et larges baies; la *côte occidentale* présente l'immense baie des *Chiens-marins*, mais sans bon port, parce qu'elle est encombrée de bancs à fleur d'eau; la presqu'île *Péron*, qui la divise, est sablonneuse et nue, et l'on n'y trouve aucune source d'eau, parce que celle des ruisseaux qui y coulent, serpentant au milieu de terres basses et noyées, devient saumâtre; la mer remonte assez avant d'ailleurs dans la plupart des rivières de cette partie de la côte, et notamment dans la rivière des *Cygnes*. La *côte sud* a d'excellens ports : en commençant par l'O., on trouve la baie du *roi Georges* où coule la rivière des *Français*; cette baie offrirait un mouillage sûr aux flottes de toute l'Europe. Si la France songe à former un établissement de forçats déportés, il est bien à désirer, dit M. Lesson,

qu'elle jette les yeux sur ce havre dont l'expédition d'Entrecasteaux a levé tous les plans, et qui lui procurerait d'immenses avantages. Le manque d'eau douce dans la baie ne serait point un obstacle, et la ville principale de colonisation pourrait fort bien être portée sur la rivière, à 12 ou 15 lieues dans l'intérieur, tandis que sur la baie on se bornerait à établir un poste de débarquement. Vers le S.-E., les Anglais ont fondé en 1826, au superbe port *Western*, une colonisation réglée du port Jackson, vis-à-vis du port Dalrymphe et de George-Town, de la terre de Diémen et au milieu du détroit de Bass. Ce port Western est destiné à devenir le point de communication, par terre, de la Nouvelle-Galles du sud avec la terre de Diémen, et la navigation de ces deux points se réduit à une très-courte traversée. La côte N. a reçu de même, en 1826, une colonie anglaise à l'île *Melleville*. Quant à la *côte de l'est*, elle est découpée en baies sans nombre, telles que la baie *Jervis*, *Botany-Bay*, le *port Jackson*, *Broken-Bay*, le *port Macquarie*, et la *Baie Moreton*, parcourue par de belles rivières, garnie de terres productives, et jouit de tous les avantages qui sont refusés à la plupart des autres points de la Nouvelle-Hollande.

Les *vents* y varient suivant les parallèles sous lesquels sont situées les diverses régions. Les moussons se font sentir dans la partie N., où règne le plus ordinairement la mousson d'E., et s'étendent jusque par 25° lat. S., sur les deux côtes E. et O. La por-

tion extra-tropicale, au contraire, est soumise à des vents soufflant presque constamment de la partie de l'O., qui semblent régner de 30° à 45° lat. S. La partie S. de la Nouvelle-Galles méridionale est tellement salubre, que les Anglais l'ont nommée le *Languedoc austral;* mais la partie N. de la même contrée étant basse, est soumise à l'influence d'une haute température, et des marécages y occasionnent des dysenteries et des fièvres.

Sous le rapport des *productions*, le luxe des plantes est renommé dans la partie orientale de la Nouvelle-Hollande, ce qui donna même lieu au nom de *Baie-Botanique* de la part des naturalistes qui les premiers en touchèrent les rivages; à l'ouest, les terres d'Endracht et d'Edel sont beaucoup moins riches en espèces, bien que celles-ci ressemblent généralement aux plantes de l'autre côté. Ces végétaux ont un caractère unique, celui de posséder un feuillage sec, rude, grêle, aromatique, à feuilles presque toujours simples; cette coupe similaire donnée à toutes les feuilles semble être accommodée à la sécheresse du sol et destinée à multiplier les surfaces par où s'opère la nutrition du végétal. En outre les forêts australiennes ont quelque chose de triste et de brumeux; la teinte du feuillage, dit M. Lesson, est d'un vert glauque, monotone; les rameaux sont à demi dépouillés de leurs écorces fongueuses, ou celles-ci se détachent par lanières qui flottent au gré des vents. Toute la moitié intertropicale de la Nouvelle-Hollande produit des plan-

tes des climats chauds, et les Anglais y ont établi des cultures d'indigo, de café et de cannes à sucre; tandis que la partie méridionale ayant sa Flore spéciale, et étant aussi la seule qui convienne aux arbres à fruits d'Europe, en a reçu quelques pêchers et même la vigne.

Les *animaux* de la Nouvelle-Hollande se ressemblent tous par un seul caractère, qui est une double poche ou la marsupialité. Il n'y a d'exception que pour trois mammifères : une roussette, le phoque et le chien. Les *dasyures* sont des carnassiers qui, dans cet hémisphère, remplacent les fouines de nos climats. Le *thylacine* est de la taille et de la forme du loup qu'il représente. L'*ornithorynque*, à corps couvert de poil, à bec de canard, à pieds garnis d'ergots vénéneux, pondant des œufs, semble être, dit M. Lesson, une créature fantastique jetée sur le globe pour renverser par sa présence tous les systèmes admis sur l'histoire naturelle, car il appartient tout à la fois aux quadrupèdes, aux oiseaux et aux reptiles. Les baies et les havres des côtes méridionales de la Nouvelle-Hollande servent de retraite à plusieurs espèces de *phoques*, dont les individus se comptent par milliers. En ce qui regarde les *oiseaux*, la plupart d'entre eux, ne pouvant tirer leur subsistance des fruits dont les forêts sont privées, n'ont que des genres restreints de nourriture : ceux qui vivent d'insectes ont la langue organisée comme les oiseaux des autres climats; mais les *perroquets*, les *merles* et beaucoup

d'autres *passereaux*, obligés de pomper les sucs mielleux qui exsudent des corolles des fleurs, ont reçu à l'extrémité de la langue des faisceaux de papilles qui ressemblent à un pinceau et qui leur permettent de ne rien perdre de cette matière toujours peu abondante. Un oiseau fort curieux est le superbe *menure*, dont la queue, dans les solitudes australes, est l'image fidèle de la lyre harmonieuse des Grecs. Un autre oiseau non moins remarquable est le *moucherolle* crépitant, dont le cri imite à s'y méprendre le claquement d'un fouet. Dans les *reptiles*, le serpent fil, à peine long de 8 ou 10 pouces, occasionne la mort en quelques minutes; le serpent noir est encore plus redoutable, et son affreux venin l'a fait nommer *acanthophis bourreau*. Enfin, nulle contrée ne renferme un plus grand nombre d'espèces de *fourmis*, ni de plus grosses.

Terminons cet extrait par un renseignement que fournit Cunningham sur le défilé par lequel il pénétra, en 1825, au delà des montagnes Bleues. Il est situé sous le 150e degré de longitude orientale, par 31° 43' 30" de latitude méridionale. L'accès de ce défilé du côté de Bathurst est par une vallée de huit milles d'étendue, qui se termine au nord-est par les montagnes. Depuis le bas de cette vallée, qui porte le nom d'Hawkesbury, jusqu'au point culminant du passage, la montée est de deux milles, et fort rapide, eu égard à l'élévation des masses qui la bornent de chaque côté. La montée du nord, un peu plus escarpée, n'a qu'un mille de longueur.

Les plaines de Liverpool, que M. Oxley découvrit en 1818, sont comprises entre 150°-150' 50" long. E. et 30° 45'-31° 30' lat. S. Elles sont disposées en lizières, qui ont de 5 à 10 milles de largeur, et où l'on ne trouve aucun arbre de haute futaie, si ce n'est de loin à loin l'acacia pendula et l'eucalyptus mannifera. Une étendue non interrompue de 50 milles va du nord au sud, et une autre de 50 à 60 se dirige de l'O. N. O. à l'E. S. E., et se prolonge jusqu'aux montagnes.

LETTRE XLVIII.

NOTASIE

OU

ARCHIPEL ASIATIQUE.

Quelques généralités sur l'archipel Asiatique. Sa division : îles de la Sonde, comprenant Sumatra, Java, Bali, Lombok, Sumbava, Florès et les îles Timoriennes; Bornéo; Philippines; Célèbes, Moluques.

De la Nouvelle-Guinée et de l'île de Waigiou qui l'avoisine, nous passons au nord-ouest dans ce vaste amas d'îles rapprochées des côtes sud-est du continent asiatique, et que pour cette raison les géographes sont généralement convenus

d'appeler *grand archipel d'Asie* ou *archipel Asiatique*, ou simplement *Notasie*, mot formé du grec *notis*, austral ou *notos*, midi, et du nom même de la plus grande partie du monde.

La *Notasie* ou l'*archipel Asiatique* repose entre le 11ᵉ degré lat. S. et le 19ᵉ lat. N., et depuis le 93ᵉ jusqu'au 131ᵉ long. E. Sa forme triangulaire est analogue à la chaîne des îles Formoses et du Japon. La base, composée par les grandes *îles de la Sonde*, est baignée au sud par l'Océan indien; elle s'étend de l'ouest à l'est, dans une longueur de 1150 lieues, depuis le cap d'Achem, extrémité nord-ouest de *Sumatra*, île elle-même au nord-ouest de *Java*, jusqu'au petit archipel des Key, situé au nord-est de Timor-Laot. Le côté occidental, figuré principalement par l'île de *Bornéo*, que la mer de Chine sépare de la côte d'Asie, se prolonge du sud-ouest au nord-est sur un espace de 950 lieues; les *Philippines* et les *Moluques* forment le côté oriental, que baigne le grand Océan proprement dit, dans une direction nord-sud,

légèrement inclinée vers l'est, et sur une longueur de 750 lieues. Au centre se trouve *Célèbes*, que regardent en divers sens les îles de la Sonde, Bornéo, les Philippines et les Moluques.

Le circuit de l'archipel entier est ainsi de 2,850 lieues. La *surface* qu'il occupe est de 350,000 lieues carrées, dont près des ¾ sont couverts par les eaux, ce qui ne laisse pour les terres qu'environ 99,240 lieues carrées, sur lesquelles est disséminée une *population* approximative de 27,000,000 d'habitans; surface et population réparties comme il suit :

ÎLES.	SUPERFICIE.	HABITANS.
Iles de la Sonde. . . . (Sumatra, Java, Bali, Sumbava, Florès, Timor et autres.)	29,240 l. c.	14,000,000
Bornéo.	40,000	3,000,000
Philippines.	19,000	6,000,000
Célèbes.	6,000?	3,000,002
Moluques.	5,000?	1,000,000
	99,248	27,000,000

Tout l'archipel Asiatique est traversé

presque dans son centre par la ligne équinoxiale, ce qui en rend le *climat* nécessairement très-chaud, excepté sur les lieux élevés. D'ailleurs, près des rivages les brises de mer et celles de terre modèrent aussi la température équatoriale. L'ordre des *saisons* est ici déterminé par celui des *vents;* ceux d'ouest amènent la saison sèche ou l'été, soit au nord, soit au midi de l'équateur; ceux d'est précèdent l'hiver ou la saison pluvieuse. Les *vents alisés* se font sentir des deux côtés de la ligne et soufflent toute l'année, d'une manière constante, soit du nord-est, soit du sud-est, selon que le soleil est au nord ou au midi de l'équateur. Les *moussons*, qui dans l'archipel Asiatique sont un peu combattues par les vents alisés, sont au contraire seulement périodiques; pendant six mois elles soufflent de l'ouest, et pendant les six autres mois de l'est, mais dans un sens inverse des deux côtés de la ligne, où également se remarquent les *courans* généraux, et un autre mouvement qui porte les eaux du pôle à l'équateur, phénomènes

sur lesquels nous essaierons de revenir plus tard, dans un coup d'œil général sur l'Océan.

Un des grands caractères de l'archipel Asiatique est d'être découpé par le grand Océan, qui y forme de véritables *mers intérieures*, lesquelles ne diffèrent des mers de cette espèce en Europe que parce qu'elles ont plusieurs issues, communiquant toutes entre elles par un nombre infini de *détroits*, embarrassés pour la plupart d'îlots, d'écueils et de bas-fonds. Les *mers* sont celles de *Java*, entre Java et Bornéo; de la *Sonde*, entre Sumbava, Bornéo et Célèbes; de *Florès*, entre cette île et Célèbes; des *Moluques* ou *Banda*, entre l'extrémité orientale des îles Sumatriennes et les Moluques; de *Célèbes* ou de *Bornéo*, entre Célèbes, Bornéo et les Philippines; de *Mindoro* ou *Mindanao* ou des *Philippines*, entre Palawan, les îles Bissayas, Mindanao et Bornéo. Les *détroits* les plus remarquables sont ceux de la *Sonde*, proprement de *Sunda*, qui communique de la mer des Indes à celle de

Java, entre Sumatra et Java; de *Banca*, entre l'île de ce nom et celle de Sumatra; de *Gaspar* et de *Clément*, séparés entre eux par la petite île Pulo-Lit, entre Banca et Billiton; de *Carémata*, entre Billiton et Bornéo. Ces détroits conduisent de la mer de Java à celle de la Chine; celui de Gaspar est le plus fréquenté. Il y a encore le large détroit de *Macassar*, qui, entre Bornéo et Célèbes, communique de la mer de la Sonde à celle de Célèbes; le passage des *Moluques* et celui de *Gilolo*, le premier à l'ouest, le second à l'est de Gilolo, et conduisant l'un et l'autre de la mer des Moluques au grand Océan.

Un autre caractère de la Notasie est dans ses *productions*. Le muscadier et le giroflier lui sont propres, ainsi que l'arbre à pain, lequel atteint jusqu'aux rivages méridionaux de Sumatra, mais sans passer le détroit de Malacca, qui semble avoir marqué la limite extrême de sa végétation. Le poivre, le camphre, le coton, l'indigo, le sucre, le tabac, le gingembre, le riz, les bois de fer et d'ébène sont aussi

des produits de l'archipel Asiatique, dont le règne animal se distingue également par de grands quadrupèdes qu'on ne retrouve point dans l'Australie ni dans la Polynésie et qui, peut-être, sont venus de l'Asie en franchissant le détroit de Malacca, si même postérieurement la mer ne s'y est point creusé ce passage. Parmi ces quadrupèdes se distinguent en effet les grandes espèces du continent asiatique, telles que le rhinocéros, le tigre, l'éléphant que l'on rencontre à Sumatra, Java et Bornéo, dont les principales rivières nourrissent l'hippopotame et le crocodile, et dont les forêts sont peuplées de singes et de gros serpens.

Pour ce qui est des *habitans*, la race malaie ou malaise a son berceau et son foyer dans l'archipel Asiatique, où l'islamisme est dominant et où les gouvernemens sont presque tous un féroce despotisme, comme nous allons le voir en parcourant les divers groupes de cet archipel, dans l'ordre où nous venons de les indiquer.

ILES DE LA SONDE.

Ce groupe, nommé *îles de la Sonde* ou mieux encore *îles Sumatriennes*, à cause de Sumatra, l'une d'elles, qui en est la principale, forme une longue chaîne légèrement courbée du nord-ouest à l'est, qui s'étend depuis le 93e jusqu'au 131e degré de longitude orientale, entre le 11e lat. S. et le 6e lat. N.; ce qui présente un développement de 1150 lieues, comprenant les îles de Sumatra, Java, Bali, Lombok, Sumbava, Florès, Timor, Timor-Laot et quelques autres.

SUMATRA.

La plus occidentale et la plus grande des îles de la Sonde, *Sumatra*, que les Indous nomment *Indala* ou *Sumadra*, s'étend du nord-ouest au sud-est, a 400 lieues de long, 50 à 80 de large, et 7,000,000 d'habitans. Située au sud-ouest de la presqu'île de Malaya ou Malacca, dont elle est séparée par le détroit de Malacca, elle a

au sud-ouest la mer des Indes, au sud-est Java qui en est séparée par le détroit de la Sonde, et à l'est Bornéo qui en est séparée par le pas de Camérata.

L'équateur coupe obliquement Sumatra en deux parties à peu près égales, et pourtant cette île jouit d'une *température* assez modérée, le thermomètre y dépassant rarement 24° de Réaumur, tandis que dans le Bengale il atteint souvent 31°. Cet avantage est dû à l'élévation des *montagnes* qui traversent l'île dans toute sa longueur, et dont les habitans font du feu durant les fraîches matinées. Le tonnerre et les éclairs sont fréquens, surtout pendant la mousson de nord-ouest, temps de la saison pluvieuse, qui commence en décembre et finit en mars; l'autre, qui est sèche, commence en mai et finit en septembre. Les gelées, la neige et la grêle sont inconnues à Sumatra.

Nous venons de dire que cette île est traversée dans sa longueur par des montagnes : elles se tiennent, néanmoins, plus éloignées du rivage oriental que du rivage

occidental, et offrent des chaînes secondaires. Les *côtes* sont généralement basses, marécageuses, souvent inondées et fort insalubres. Au centre de l'île est le mont *Ophir*, placé immédiatement sous l'équateur et élevé de 2,026 toises au-dessus du niveau de la mer. Entre les montagnes se trouvent des *plaines* très-étendues, couvertes de bois et parsemées de *lacs*, qui émettent leurs eaux par des torrens rapides ou par des cascades imposantes. Il y a aussi beaucoup de *volcans* en activité; celui d'*Ayer-Raya* est élevé de 1377 pieds au-dessus de l'Océan.

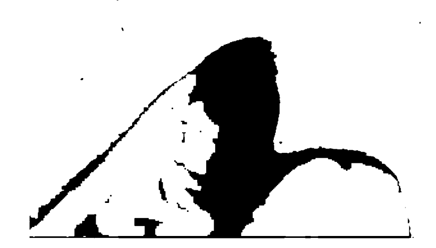
Sur le versant occidental des montagnes, qui de ce côté ne s'écartent jamais de plus de 8 à 10 lieues de la mer, il n'y a que des torrens ou de petites *rivières*, excepté la *Sinkel*, qui sépare les terres du roi d'Achem de celles des Hollandais; mais, sur le versant opposé, des plaines de près de 60 lieues de large sont arrosées par de grands cours d'eau, tels que le *Siak* et l'*Indragerie*, dans le royaume de Siak; la *Jambie*, entre le royaume de ce

nom et celui de *Palembang*; et la *Toulang*, grossie de la *Mousi*, dans ce dernier royaume.

Le *sol* de Sumatra n'est pas d'une grande fertilité, mais il est riche en *substances minérales*, telles que fer, cuivre, étain, or, soufre, nitre, charbon, ocre, etc. Les Malais de Padang et de Menang-Kabou vendent annuellement de 10 à 12,000 onces d'or obtenu principalement par le lavage. L'étain, qui est un objet d'exportation, se trouve surtout près de Palembang. Les *productions végétales* consistent en riz, huile de sésame, sucre noir extrait du palmier anou, qui fournit également du sagou et une liqueur spiritueuse; en noix muscade, clou de girofle, gingembre, tabac, mangoustan, et surtout en poivre, dont la graine pend à une plante qui ressemble à la vigne : sa fécondité, qui commence à la troisième année, s'étend quelquefois jusqu'à la vingtième. Le camphrier, qui croît spontanément dans la partie chaude de Sumatra, égale en hauteur les plus grands arbres de

construction et a souvent jusqu'à 15 pieds de circonférence; le benjoin est la gomme ou résine d'une espèce de sapin; le cassia, sorte de cannelle grossière, est encore indigène; les rotins sont expédiés en Europe pour servir de cannes; le coton de soie abonde, ainsi que l'ébénier, le teak, et le bois de fer dont on exporte à Palembang des mâts de 66 pieds de long sur 7 de large.

Dans le *règne animal* il faut citer le buffle employé aux travaux domestiques, l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, le tigre royal, l'ours noir, la loutre, le porc-épic, les orang-outangs, les daims, les sangliers, les civettes, et beaucoup de singes, particulièrement une espèce à menton barbu, que l'on croit inhérente à cette île, dont le faisan est d'une rare beauté. Les poules d'Inde, les insectes et surtout les termites y fourmillent; le lézard des maisons court sur le plafond des chambres; l'hirondelle ou la salangane, dont on mange les nids, est également très-commune.



Les Hollandais possèdent sur la côte occidentale de Sumatra une étendue de 250 lieues, et sur la côte orientale, dans la partie sud, environ 90 lieues d'étendue. Ce sont les seuls Européens qui aient des possessions dans l'île; leurs principaux *comptoirs* sont *Padang* et *Bencoulen*, sur la côte occidentale, et *Palembang*, dans la partie de l'est. Cette dernière ville, bâtie sur les deux bords de la rivière Mousi, qui dans cet endroit est large de plus de 200 pieds, a un bon nombre de maisons construites sur de grands radeaux de bois ancrés près du rivage, et qui s'élèvent et s'abaissent avec la marée; derrière ces maisons il y en a d'autres bâties sur pilotis. Le palais du sultan est d'une structure magnifique; il est bâti en briques et entouré de murailles. La population de la ville de Palembang est de 25,000 âmes.

Les indigènes comptent plusieurs *royaumes*, notamment : 1° celui d'*Achem*, autrefois si puissant, dans la partie septentrionale de Sumatra, ayant pour capitale la ville d'Achem, située à la pointe même de

l'île, avec 40,000 habitans, qui tous les jours peuvent se donner la récréation de contempler les 900 éléphans de leur monarque; 2° le pays des *Battas*, à l'est du pays d'Achem et dans l'intérieur; 3° celui de *Menang-Kabou*, dont dépend *Indragerie*, au centre; 4° celui de *Siak* sur la côte orientale, avec Siak, sa capitale, à 15 lieues dans les terres, sur une rivière qui se perd dans le détroit de Malacca; 5° celui de *Palembang*, à l'est des montagnes qui longent la partie occidentale de l'île. Les *Redjangs* sont dans l'intérieur; et les *Lampongs* occupent l'extrémité méridionale de l'île, tandis que l'état de *Jambie* est au midi de celui de Siak. Un journal anglais de 1827, le *Sincapore-Chronicle*, fournit sur ces contrées quelques détails nouveaux qui trouvent ici leur place.

Depuis l'extrémité d'Achem jusqu'à l'ouverture orientale du détroit de Banca, la *côte nord-ouest* de Sumatra s'étend au moins sur une étendue de 900 milles. Cette longue ligne est divisée par la nature en trois parties. Celle qui se prolonge du dé-

troit de Banca à la rivière de Racan est basse et unie, elle est privée de montagnes; elle possède de grandes rivières, et la mer qui la borde est couverte d'îles et de bancs de sable; c'est le pays qui fournit le sagou, les rotins, le sang de dragon et le benjoin; elle a une longueur de 500 milles. La seconde partie, comprenant environ 240 milles, commence à la rivière de Racan et finit à la pointe du Diamant; la côte y est encore basse, mais moins marécageuse que dans la première partie; elle n'a ni rivières considérables, ni grandes îles; elle fournit le poivre noir. La troisième partie, qui a 150 milles, court de la pointe du Diamant à celle d'Achem : ici la côte unie aux flots de la baie du Bengale, est hérissée de rochers et montagneuse; c'est peut être le pays du monde qui produit le plus de palmiers; il fournit à l'Inde occidentale et à la Chine une énorme quantité de noix de bétel.

Toute cette côte immense est censée appartenir à cinq souverains, savoir : ceux de Palembang, de Jambie, d'Indragerie, de

Siak et d'Achem; mais il s'y trouve un grand nombre d'autres petits chefs qui sont réellement indépendans. De tous ces états, le plus fertile et le plus populeux est celui de *Palembang*. Il y a environ 400 ans qu'une colonie de Javanais en fit la conquête, s'y établit, et, se mêlant aux Malais, les initia aux arts et à l'industrie de Java. Le dialecte de cette île vint se mêler aussi à celui du pays, et aujourd'hui l'idiome de la cour est presque le pur javanais. La population de Palembang doit à cette fusion avec une race plus éclairée, les connaissances agricoles et l'attachement au sol qui la distinguent des autres tribus de Sumatra. Une insurrection récente paraît avoir affranchi le pays de toute domination européenne. *Jambie* n'est qu'une pauvre contrée de peu d'importance; les principaux habitans sont Malais, mais il y a dans l'intérieur une caste appelée Kubu, dont l'active industrie s'attache à la récolte du benjoin et du sang de dragon; la rivière de Jambie a quatre embouchures dont deux sont navigables pour les petits

bâtimens; la capitale *Tanah-Pileh* (terre choisie), qui renferme 4,000 ames, est à une journée au-dessus du vieux Jambie, qui est éloignée de 60 milles de la mer. *Indragerie*, mot qui signifie montagne d'Indra, est une province plus petite encore et moins importante que Jambie; le sol y est fertile en riz, dont on fait de grandes exportations à Sincapore; les habitans, en général, appartiennent à la race malaise. L'état de *Siak* est la principauté la plus étendue de la côte septentrionale, mais ses diverses parties ne sont pas bien liées entre elles; elle s'étend inclusivement de Campar à Dili, et est bornée au sud par le territoire d'Indragerie, à l'ouest par Menang-Kabou, et au nord par les Battas et Achem. A partir du sud, le premier endroit considérable est *Campar*, sur la rivière de ce ce nom, grande, mais dangereuse par une subite intumescence de la marée à son embouchure. La ville appelée *Pulo-Lawan* est située à quatre journées de la mer, et fournit à l'exportation du café, du sucre et de la cire; c'est en ce moment un des éta-

blissemens malais les plus florissans du détroit de Malacca. L'île *Rankao*, sur ce détroit, produit le meilleur sagou perlé. Enfin, la ville de *Siak*, sur la rive droite de la plus grande rivière de Sumatra, à 65 milles de la mer, est petite, n'a que 300 maisons, et gémit sous un gouvernement despotique, vicieux et oppressif.

Nous avons plus haut cité les *Battas* comme habitant l'intérieur de Sumatra, vers l'est du royaume d'Achem : il est bien avéré que ces sauvages sont cannibales; mais, comme le rapporte un autre journal anglais, les occasions et la manière de satisfaire ce penchant pour la chair humaine sont peut être sans exemple dans l'histoire. Non seulement ils mangent les prisonniers de guerre, comme font les autres peuples sauvages et anthropophages, mais la punition de certains crimes consiste à être dévoré par ses compatriotes. Il est cinq cas où cette peine est infligée ; le principal est l'adultère. Le jugement est prononcé solennellement dans l'assemblée de chefs, et exécuté trois jours après en présence de

tout le voisinage. La victime est liée, les mains étendues : on demande à l'offensé quel morceau il désire ; s'il demande l'oreille, elle est coupée à l'instant, et il la mange crue avec du jus de citron et du poivre, ou bien il l'a fait griller ; ensuite chacun des assistans découpe ce qui lui fait plaisir et s'en régale. Ainsi le malheureux est réellement dévoré tout vif et avec un sang-froid et une tranquillité inconcevables. Quand tout le monde est rassasié, le principal ennemi du patient lui coupe la tête, l'emporte en triomphe et la place sur le faîte de sa maison. L'offensé a aussi le choix de recevoir une compensation en argent, et, par bonheur pour le coupable, souvent l'avarice l'emporte sur la gourmandise.

Autrefois les Battas mangeaient leurs parens devenus trop vieux pour qu'ils fussent utiles ; cette coutume est abolie depuis quelque temps. Quoique si barbares, ces peuples en fait de véracité et d'honneur sont aussi supérieurs aux Bengaliens que les Européens le sont à ceux-

ci. Leur attitude et leur démarche sont mâles et fermes. Quelquefois ils poussent leurs scrupules jusqu'à la folie. Un homme ne peut pas épouser une femme de sa tribu, il faut qu'il la choisisse dans une autre. Quiconque enfreint cettre règle est dévoré. Lorsque deux hommes ont ensemble une difficulté qui ne peut pas s'arranger, ils se battent; avant d'en venir là, il faut qu'ils se déclarent la guerre sur la place publique, afin que tout le monde en soit instruit : si un Battas en tue un autre avant cette notification, il est condamné à être dévoré; cette formalité remplie, il peut le faire périr. Comme il ne s'agit que d'une querelle particulière, le vainqueur n'a pas le droit de manger son ennemi ; ce n'est que dans les grandes occasions, lorsque toute la nation se met en campagne, qu'il est permis de se repaître de la chair des vaincus.

Jamais sur la place publique il ne se commet de violences ni de perfidies, l'honneur le défend. Si quelqu'un y vient avec un fusil, il met un rameau vert dans le

canon, en signe manifeste de ses intentions pacifiques.

Les Battas ont une écriture et des livres sur divers sujets. Les habitans de l'intérieur ont de l'aversion pour la vue de la mer, ils la regardent comme la demeure des mauvais esprits, et considèrent les hommes qui vivent sur ses bords comme étant d'une espèce dégradée.

Les femmes ne prennent, dit-on, aucune part aux repas de chair humaine. Les hommes disent que l'intérieur des mains et la plante des pieds passent pour les morceaux les plus friands; ils ajoutent que la chair des jeunes gens est douce et succulente, mais que celle d'un homme qui commence à avoir des cheveux gris est meilleure.

Le rajah de Tana-Java sur la côte orientale de Sumatra, est si accoutumé à la chair humaine, que s'il n'en mange pas tous les jours, il éprouve de violentes douleurs d'estomac. Quand il n'a pas de prisonniers à sa disposition, il envoie ses esclaves par-ci par-là dans des contrées un

peu plus éloignées pour lui tuer un homme; la chair est découpée en morceaux et gardée parmi des bâtons de bambou dans la terre, où après quelques jours, elle devient plus douce et de meilleur goût. Quand le Battas va à la guerre, il emporte toujours dans une bourse du sel et des citrons; celui qui a le premier mis la main sur un ennemi, jouit du privilége envié d'arracher avec les dents un morceau de chair qu'il assaisonne aussitôt. La tête est sur-le-champ séparée du tronc, et ces barbares en boivent avidement le sang, en la tenant par les cheveux au-dessus de leur bouche.

Quittons cette terre d'anthropophages et cherchons au sud-est l'île de Java.

JAVA.

L'île de *Java*, séparée de la pointe méridionale de Sumatra par le détroit de la Sonde, s'étend de l'ouest à l'est, en s'inclinant un peu au sud, dans une longueur de 240 lieues, de 103° à 112° long. S.;

elle est coupée obliquement par le 7e degré de lat. S.; sa largeur varie de 14 à 50 lieues; sa *superficie* est évaluée à 5,943 lieues, et sa *population* à 4,600,000 habitans, dont les deux tiers sont sous la domination hollandaise, et l'autre tiers forme des états indépendans. La partie hollandaise est principalement tout le côté qui regarde le détroit de la Sonde, ensuite la partie septentrionale et son extrémité orientale. La partie méridionale, la seule indépendante, forme deux états distincts dont les chefs sont distingués par les titres de sultan et de susanan.

Java, dont le nom est malais et dénote, selon les uns, une grande île, selon d'autres, une espèce de grain qui y croît, domine par sa position les principales entrées des mers qui baignent l'Asie orientale. En grandeur, elle ne vient qu'après Sumatra et Bornéo; mais en population et en richesses industrielles, elle tient le premier rang dans l'archipel Asiatique. Une sorte de golfe très-ouvert sur la côte septentrionale, resserre le centre de l'île

qui s'élargit à l'est et à l'ouest. Les indigènes emploient cette division naturelle de leur île en deux parties, et donnent à celle de l'est le nom de *Java* et à celle de l'ouest, celui de *Sunda*, d'où est venu celui du détroit de Sunda ou de la Sonde.

Java est traversée dans sa longueur par une chaîne de *montagnes* fort élevées, où sont plusieurs sommets volcaniques, entre autres celui de *Geté*, à 1327 toises au-dessus de la mer. Cette chaîne commence à l'ouest du cap Java sur le détroit de la Sonde, et finit à l'est au cap Sendano sur le détroit de Bali; elle est généralement très-rapprochée de la côte méridionale, et envoie au nord les seules *rivières* que possède l'île, comme celle de *Chidou* à l'ouest de Batavia, celles de *Chitarum* et de *Cheinanuk* entre cette ville et Tchéribon, et celles de *Solo* et de *Sourabaya* ou *Kediri*, dont les embouchures peu éloignées appartiennent au détroit de Maduré.

Les côtes septentrionales de Java passent pour très-malsaines; cependant la chaleur

y paraît supportable. A Sourabaya, près de l'île de Maduré, le thermomètre s'élève à 27° Réaumur; mais cette chaleur varie de 10 à 12° de minuit à midi. Le *climat* n'est surtout pestilentiel pour les Européens, à Batavia, Samarang et autres endroits de l'île, que parce qu'il y existe des marais, outre les eaux stagnantes des canaux, la multiplicité des arbres et la malpropreté des habitans. A 12 lieues dans l'intérieur, il y a des collines où l'air est sain et frais, où les naturels sont vigoureux et biens portans; tout l'intérieur jouit des mêmes avantages.

Les mêmes circonstances qui rendent Batavia et ses environs malsains, en font aussi le meilleur pays du globe pour les *productions* végétales. Le riz, le blé, le millet, les ignames, les patates et autres plantes légumineuses y croissent en abondance; on y recueille avec bien peu de culture de superbes cannes à sucre; on exporte une grande quantité de poivre, de gingembre et de bétel; les raisins sont

très-bons et les citrons peu rares; les arbres fruitiers sont le bananier, l'ananas, la goyave, l'iambos, le badamier et le jacquier ; les mangoustans, les melons d'eau, les pampelmousses se trouvent aussi dans cette île, qui produit deux espèces de coton. A Batavia et dans plusieurs autres villes on vend des fleurs dans les rues, tous les soirs, au coucher du soleil; plusieurs arbres y forment de belles allées et procurent de l'ombrage ; les forêts sont vastes et nombreuses, principalement dans le centre de l'île, où elles se composent en grande partie du djati ou dek, bois remarquable par sa dureté; elles renferment aussi des bois recherchés pour la construction, la mâture, la teinture et l'ébénisterie; enfin elles recèlent encore l'arbre à poison, nommé *oupas* à Java et *ipo* à Bornéo et à Célèbes. On distingue deux espèces de poison oupas : celui qui se tire de l'arbre et celui qui s'extrait d'une grande liane; l'effet de l'un et de l'autre est d'amener la mort en peu de



minutes. L'ombrage de cet arbre est, comme celui du mancenillier, très-funeste aux personnes délicates.

Parmi les *animaux* indigènes on distingue le buffle, une race de chevaux petits et vigoureux, des taureaux, des chèvres, des brebis; l'éléphant y est rare et on n'y trouve ni chameaux, ni ânes, ni mulets; dans les forêts errent le tigre noir, espèce qui paraît particulière à Java, le sanglier, le rhinocéros unicorne, le taureau sauvage ou banteng, le chaçal, l'axis, espèce de daim, le léopard ou chat sauvage, diverses espèces de singes et plusieurs sortes de reptiles dangereux, entre autres, dans les marais, le boa constrictor qui avale des volailles et des chevreaux entiers. Les dragons volans voltigent autour des villes, comme les chauve-souris en Europe, tandis que la cicade musicale se perche sur les arbres et fait entendre un cri très-perçant qui ressemble au son d'une trompe. Enfin Java produit en abondance ces fameux nids d'oiseaux qui aiguillonnent la volupté chinoise.

Les habitans de l'île de Java sont ou des indigènes, ou des Européens, ou des Chinois, ou des Arabes, ou des Indous. Nous ne parlerons ici en détail que des indigènes ou Javanais.

Les *Javanais*, peuple agricole qui sort rarement de son île, sont bien faits, d'une taille moyenne, laissent le corps garder sa forme naturelle, si ce n'est pourtant que, pour empêcher le ventre de grossir ou se rendre la taille extrêmement fine, ils se le serrent le plus qu'ils peuvent; usage nuisible surtout aux femmes, qui détruisent l'élégance de leurs formes en tenant trop étroite la partie de leurs vêtemens qui couvre leur sein. Les difformités sont très-rares parmi eux. Ils ont les lèvres grandes et gâtent leur bouche, presque toujours belle, par l'habitude de scier et de noircir leurs dents, ainsi que par l'usage de mâcher du bétel et du tabac. Leurs cheveux sont noirs et droits, quelquefois cependant ils tombent en boucles. Leur physionomie est douce, tranquille et pensive, et exprime aisément le respect, la gaîté, la gravité,

l'indifférence, la timidité ou la crainte. La couleur de la peau des Javanais et des autres insulaires de l'Archipel est jaune plutôt que cuivrée ou noire; le plus grand éloge qu'ils puissent donner à la beauté d'une femme, est de dire qu'elle a la couleur de l'or pur. Les femmes sont en général moins bien que les hommes. Dans les classes inférieures ce défaut de beauté vient de leurs travaux et de leurs fatigues, et de l'inconvénient d'être exposées à l'effet d'un climat brûlant. Dans l'île de Bali, si proche de Java, les femmes étant moins opprimées, sont très-belles; à Java, les femmes des classes élevées sont également très-remarquables.

Les Javanais sont aisés et polis dans leurs manières, et respectueux jusqu'à la timidité; ils ont un sentiment profond des convenances, et ne sont jamais ni grossiers ni brusques; leur maintien est souple et gracieux. Ils sont généralement très-circonspects, et un peu lents dans leurs discours, imitant en cela les Hollandais leurs maîtres. De même que dans Sumatra,

quelques montagnards sont sujets aux goîtres. Comme ici on ne craint pas que la rareté des subsistances ou du travail empêche d'élever des enfans, il y a beaucoup de mariages; les hommes à seize ans et les femmes à treize. L'éducation coûte peu; les enfans vont presque nus. Les lits ne sont pas en usage; les femmes sont très-fécondes. Il est rare de trouver un homme célibataire à vingt ans, et encore plus de rencontrer une vieille fille. Aucun usage, aucune loi, aucune institution religieuse ne prescrivent le célibat, pas même aux prêtres, et personne ne s'y astreint. La prostitution est rare, excepté dans les capitales. Les Javanais étant un peuple tranquille, peu hardi, peu enclin aux entreprises lointaines, difficile à provoquer à des actes de violence ou à l'effusion du sang, il y a peu de crimes. La polygamie est permise à Java, mais peu pratiquée. Ce ne sont que les chefs ou les souverains qui épousent plus d'une femme, outre leurs concubines. Quelques chefs ont jusqu'à soixante enfans.

Les Chinois qui habitent Java demeurent principalement dans les trois grandes capitales qui sont: Batavia, Samarang et Sourabaya. Il ne vient pas de femmes de la Chine à Java, mais les Chinois se marient à des filles de leurs compatriotes nées du mariage de ceux-ci avec des Javanaises. Les Chinois sont gouvernés par leur roi. Etant plus intelligens, plus laborieux et plus sensuels que les Javanais, ils sont la vie et l'âme du commerce de l'île, et les fermiers des revenus dans les portions de l'île où les indigènes règnent encore. Les Javanais professent l'islamisme et peuvent avoir des esclaves. La plupart des esclaves possédés par les Hollandais servent à ceux-ci de domestiques.

Rien n'égale la beauté et le charme des villages peuplés; ils offrent l'apparence d'un bocage verdoyant, ou d'une touffe de grands arbres. Chaque village forme une communauté séparée qui a ses officiers et ses prêtres ou panghoulous, qui desservent la mosquée, jugent tous les procès, et avertissent les habitans des époques de

l'année les plus propres aux travaux agricoles. Lorsque le chef du village veut rassembler tous les habitans en armes, il lui suffit de frapper un bloc de riz, et à la manière dont il le bat, ils savent si on les appelle pour repousser un bandit, tuer un tigre ou éteindre un incendie. Les rues qui croisent les grandes villes sont larges, bien alignées et très-propres. Du reste l'ameublement des Javanais de la classe moyenne est très-simple; le lit consiste en une belle natte avec plusieurs coussins; ils n'ont ni tables ni chaises. Les convives, assis les jambes croisées, ne mangent que de la main droite, avec les doigts, comme les autres Mahométans. Ils prennent les morceaux avec le pouce et l'index et les jettent dans leur bouche; on ne se sert de cuillers que pour les mets liquides, et presque jamais de couteaux et de fourchettes. L'ameublement des personnes d'un rang élevé est plus somptueux. Les pauvres comme les riches aiment beaucoup les illuminations et les représentations théâtrales.

Un usage général veut que dans chaque

famille on tisse les étoffes dont on est vêtu. Depuis la première épouse du souverain jusqu'à la compagne du dernier paysan, toutes se conforment à cette règle. Dans chaque chaumière on voit un rouet et une navette; et tout homme, quel que soit son rang, s'enorgueillit de la belle qualité de l'étoffe tissée par sa femme, sa maîtresse ou sa fille. Les deux sexes laissent croître leurs cheveux, en quoi ils diffèrent des Malais et des Boudgis ou Bouguis qui les coupent. Les hommes les ramassent presque toujours en rond sur le sommet de la tête avec un peigne: dans les hautes classes, on regarde comme une grande marque de respect de les laisser tomber en présence d'un supérieur; les princes et les chefs, à la cour des sultans de l'intérieur, les laissent ordinairement flotter sur le cou derrière le dos; mais à Tcheribon et dans les territoires orientaux, ils les laissent tomber en boucles sur les épaules. Les hommes et les femmes de toutes les classes oignent leurs cheveux d'huile. Les prêtres sont vêtus en blanc et

portent un turban à la manière des Arabes. Quand un chef paraît en public, tous ceux qui sont d'un rang inférieur s'asseyent sur leurs talons et restent dans cette posture jusqu'à ce qu'il soit passé; la même chose a lieu dans l'intérieur des maisons.

Les Javanais étant mahométans, font circoncire leurs garçons et leurs filles dès l'âge de huit ans. Ils s'abstiennent strictement de la chair de porc; et ordinairement de liqueurs enivrantes. Ils vivent principalement de végétaux, et le riz est chez eux, comme dans toute l'Asie, la base de la nourriture. Le peuple aime beaucoup la chair de cheval; mais il est défendu de tuer cet animal pour le manger, à moins qu'il ne soit blessé ou malade. Le lait ni aucune de ses préparations ne font partie de la nourriture des Javanais. Ils ne liment pas toujours leurs dents autant que le font les autres insulaires, et ne les dorent pas comme font les habitans de Sumatra. Ils n'alongent pas non plus le lobe de leurs oreilles comme on le fait à Bali et ailleurs.

L'usage du pays veut que l'on fournisse

une bonne nourriture et le logement à tout étranger et tout voyageur qui arrivent dans un village; en aucune contrée les droits de l'hospitalité ne sont plus religieusement observés. Les Javanais énervent malheureusement leur caractère en prenant de l'opium; on en mange et on en fume. Cependant cet usage, quoique si répandu, passe pour honteux; on regarde les hommes qui s'y livrent comme des débauchés et on les méprise.

L'industrie de ces insulaires est assez ingénieuse, mais peu active, et ne s'étend pas au-delà de leurs besoins. Ils déploient de l'habileté dans la construction des toits de leurs maisons et dans celle de leurs nattes; ils fabriquent très-bien le cuivre, ils en font des marmites, des pots et des ustensiles de toutes sortes; ils sont bons charpentiers, et encore meilleurs ébénistes, car ce sont eux qui font tous les meubles dont les Européens se servent dans l'archipel Asiatique; ils font très-bien des bateaux et des vaisseaux de petite dimension; ils fabriquent leur papier avec l'é-

corce de mûrier à papier; dans les districts maritimes il y a d'habiles pêcheurs.

On a beaucoup vanté la danse des Javanais : elle n'est point vive et pétulante comme en Europe, elle consiste en mouvemens lents et gracieux des jambes, des bras et même des doigts. Les plus habiles danseuses sont les *scrampis* ou les concubines du souverain. On les choisit parmi les plus belles personnes de l'île, et rarement elles ont plus de 14 ou 15 ans. Les *bedayas*, qui sont pour les nobles ce que les scrampis sont pour le souverain, exécutent des danses à huit personnes, et non à quatre comme ces dernières. Les *ronggings* ou les danseuses ordinaires ressemblent aux bayadères de l'Indostan, et ne sont pas d'une vertu plus austère; elles forment des troupes qui exercent leur art pour l'amusement des chefs et du public. Dans certaines fêtes les nobles et les chefs se joignent aux ronggings et dansent avec elles, car chez les Javanais la danse est pour les hommes de toutes les classes une partie essentielle de l'éducation. Ils ont,

du reste, bon nombre d'instrumens de musique; plusieurs ressemblent à des harmonica, d'autres à des violons, d'autres à des timbales : un assortiment complet d'instrumens javanais coûte plus de 6,000 francs.

Un des spectacles que les Javanais recherchent le plus c'est le combat du tigre et du buffle : ce qui étonne c'est que presque toujours le buffle sort vainqueur. Les Javanais font aussi combattre les uns contre les autres des taureaux, des béliers, des sangliers, des cailles, des coqs et jusqu'à des sauterelles. Mais ce qui devient barbare c'est le passe-temps que les grands se donnent en nourrissant près de leurs palais des tigres destinés à combattre des hommes. Lorsque le susanan ou le sultan a condamné un homme à lutter contre un tigre, on dresse sur la place publique un enclos circulaire de 20 à 30 pieds de diamètre, formé de poutres de bois assez serrées pour que le tigre ne puisse pas s'échapper, mais assez distantes pour qu'on puisse aisément voir tout ce qui se passe

dans l'intérieur. On y ménage deux ouvertures, l'une pour le tigre, et l'autre en face pour son adversaire, qui entre le premier, nú jusqu'à la ceinture, tenant de la main droite un poignard, et de l'autre un morceau de bois garni de pommeaux aux deux extrémités, moyennant quoi il peut fourrer impunément le bras dans la gueule de l'animal qui ne saurait la refermer. Mais quelle que soit la force qu'il mette à repousser l'animal, il ne parvient jamais à l'empêcher de l'atteindre de ses griffes et de lui faire de profondes blessures. Si pourtant il réussit à se dégager du tigre expirant, il est ordinairement sauvé; mais si au lieu de porter à l'animal un coup mortel il n'a fait que le blesser, il est mis en pièces sur-le-champ.

Les Javanais ont trois *langues* différentes, la vulgaire, celle de la cour et la langue savante. Elle ont toutes trois une grande affinité avec le malais ou la langue commune de l'archipel Asiatique, avec le sanscrit de l'Indostan, et le pali de Siam et d'Ava. La langue vulgaire se subdivise en quatre dia-

lectes bien distincts, savoir : le sonda que-parlent les habitans des districts montagneux à l'ouest de celui de Tegal ; le javanais, parlé par tous les naturels de la côte septentrionale ; le madoure et le bali, parlés dans les deux îles de Maduré ou Madouré et de Bali, dépendantes de Java. Ces quatre dialectes s'écrivent avec le même alphabet. Le langage de cour, nommé *basa-krima*, est celui qu'on emploie toutes les fois qu'on parle à son supérieur ; il contient beaucoup de sanscrit, un peu de malais et un quart des mots du langage vulgaire. Les Javanais connaissent tous le basa-krima, parce qu'ils sont habitués à se servir de cette langue dès l'âge le plus tendre, quand ils adressent la parole à leur père, à leur mère et à leurs parens âgés. La langue savante est le *kawi*, mot qui signifie poétique : elle sert en effet aux compositions poétiques, et paraît dérivée en bonne partie du sanscrit. Les Javanais écrivent de gauche à droite sur du papier, avec de l'encre indienne ; mais les habitans de Bali emploient le stylet pour gra-

ver leurs lettres sur des feuilles de palmier.

Terminons l'article de Java par quelques mots sur ses principales *villes*, toutes formées sur le même plan que les villages et entourées de jardins et de vergers; ces villes sont Batavia, Bantam, Tcheribon, Samarang, Sourabaya, Soura-Kirta et quelques autres.

Batavia, capitale de Java et des possessions néderlandaises dans les grandes Indes, située sur la côte septentrionale de l'île, sur une baie très-large et pouvant contenir tous les vaisseaux qui doublent le cap de Bonne-Espérance, est environnée de marais et d'étangs d'où s'élève chaque matin, aussitôt que la brise de mer souffle, une immense quantité de vapeurs pestilentielles. Lorsque le soleil est dans son midi, ses rayons frappent les canaux vaseux qui sont dans les rues, et l'air se charge de miasmes corrompus; enfin les arbres qui ombragent les quais et bordent les canaux, laissent échapper pendant la nuit beaucoup d'émanations

funestes. Il y a peu d'exemples que des étrangers aient séjourné long-temps à Batavia sans être attaqués de la fièvre. On croit que la moitié des Européens de toutes les classes qui vont s'établir à Batavia, meurent avant que l'année soit révolue. Les femmes sont moins sujettes à ces accidens que les hommes, parce qu'elles s'exposent plus rarement à la chaleur du soleil, et qu'elles vivent avec plus de tempérance. La campagne est remplie de jardins, de canaux, de ponts-levis; elle a enfin tout ce qui peut la rendre agréable, hormis la salubrité. Il y a très-peu de rues qui n'aient un canal d'une largeur considérable; c'est une seconde Amsterdam, avec cette différence pourtant que les bâtimens publics sont vieux, lourds et de mauvais goût. La ville est fermée par un rempart; les grands magasins de la compagnie se trouvent dans le château du gouverneur général. Batavia compte aujourd'hui 300,000 habitans, dont 100,000 Chinois, 10,000 Européens, et 190,000 Malais, Javanais, Indous et esclaves. Les en-

virons offrent de magnifiques promenades bien ombragées, et des maisons de campagne où les Européens vont chercher un asile contre l'insalubrité de la ville.

A 20 lieues plus à l'ouest on trouve *Bantam*, la première place de la partie hollandaise de l'île qui se présente au voyageur venant de Sumatra; jadis très-florissante, elle est presque entièrement déchue depuis l'élévation de Batavia, à 50 lieues E.-S-.E. de laquelle on trouve le port de *Tcheribon*, avec 10,000 âmes, lequel voit lui-même, 40 lieues plus loin sur la côte, la ville de *Samarang*, où malgré de nombreux marais, l'air est plus sain que dans Batavia. On y remarque de belles maisons, une belle église, un grand hôtel-de-ville, et la population s'élève à 30,000 âmes. C'est la résidence d'un commissaire et d'autres employés hollandais. A 60 lieues de là vient *Sourabaya*, peuplée de 20,000 à 30,000 âmes, sur la rade et sur un terrain plat, couvert de marécages et de mangliers. La rade a un aspect triste, les côtes de Java étant plates et bas-

ses et fuyant dans le lointain, sans variété; celle de l'île de Maduré est plus riante. Sourabaya est sur les deux rives d'une rivière dont les bords sont encaissés à trois milles de la rade; elle est divisée en divers quartiers, tels que celui des Européens, le Campong chinois et les quartiers javans; elle présente un grand nombre de maisons, habitées par des Européens ou de riches Chinois, offrant l'apparence la plus gracieuse et le séjour le plus agréable. Les Indiens se tiennent le plus ordinairement dans des cabanes en feuilles de palmier. De nombreux basars sont placés en plusieurs points de la ville, des rues entières sont remplies de boutiques chinoises et malaises. Les Chinois sont ici renommés par la bassesse et l'abjection de leur conduite commerciale et par l'astuce et la fourberie qu'ils apportent dans le négoce. Les habitans de Sourabaya se composent de Javans, de Malais, d'Arabes de Mascate et de plusieurs autres insulaires des pays voisins; les coutumes sont mélangées; mais la langue parlée est le ma-

lais vulgaire. Les vivres sont extrêmement abondans et à bas prix. Une grande activité règne dans les rues et dans les ateliers du gouvernement; ce qui contraste avec la nonchalance et la mollesse des Javanais. *Gresik* est un lieu remarquable, au nord-ouest de Sourabaya; et quant à *Soura-Kirta*, c'est la capitale du Susanam ou Susanan, sur la côte méridionale, avec 100,000 habitans, à 15 lieues nord-est de *Youdjia-Kirta*, résidence du sultan, peuplée de 90,000 individus.

Deux îles en quelque sorte inséparables de Java et les plus considérables de toutes celles qui l'entourent, sont *Maduré* et *Bali*. La première, appelée aussi *Madouré*, séparée de Java par un canal étroit et peu profond, presque en face de Sourabaya, sur la côte nord-est, a 36 lieues de long sur 8 de large, et 220,000 habitans, qui ont conservé la religion indoue; ils cultivent le coton et élèvent des bestiaux. On tire de cette île des bois précieux, et les cocotiers y prospèrent; son chef-lieu est *Bankalan*, résidence du roi, sur la côte

occidentale, vis-à-vis l'embouchure de la Solo. *Bali*, nommée aussi *petite Java*, séparée, au sud-est, de Java, par un étroit canal, dangereux et rarement traversé par des vaisseaux européens, a 25 lieues de long sur 22 de large, et environ 800,000 âmes. Cette île est montagneuse, mais fertile; le sol s'élève graduellement depuis le rivage jusqu'à 3 lieues dans l'intérieur, qui est traversé de l'ouest à l'est par des montagnes que termine le pic volcanique de Bali, au pied duquel est assise la ville de *Karang-Assem*, sur la côte orientale, où elle a un bon port. Le riz est le principal objet de culture, ainsi que le coton.

A l'est de Bali se présente une longue rangée de petites îles, depuis le 113e jusqu'au 131e degré de longitude orientale, et toutes viennent se rattacher au groupe des deux grandes îles de la Sonde; passons-les rapidement en revue, avant d'aborder les autres divisions principales de l'archipel qui nous occupe.

SUMBAVA, FLORÈS,

ILES TIMORIENNES.

Après avoir franchi le détroit ou canal qui sépare Bali de *Lombok*, île de 20 lieues de long sur 15 de large, bien peuplée et bien cultivée, nous traversons le détroit d'Allas pour prendre terre à l'île plus grande de *Sumbava*, offrant 60 lieues de long sur 15 à 20 de large. Une baie large et profonde, qui pénètre dans sa partie septentrionale, en fait presque deux îles distinctes. Six rajahs y règnent indépendans les uns des autres, en gouvernant autant de districts. Les principales villes sont, *Sumbava*, vers l'extrémité nord-ouest de l'île, et *Beina*, très-beau port à l'extrémité nord-est. Les Hollandais ont un établissement dans le district de Beina. On tire de cette île du bois de sapan, du riz, du nitre, du soufre, de la cire, du tabac, des chevaux, de la poudre d'or et du bois de teck.

De Sumbava le détroit de Sapy conduit

à la petite île de *Commodo*, qu'un second détroit sépare de celle de *Florès* ou d'*Endé*, qui est, après Timor, la plus grande des îles situées à l'est de Java. Elle a 80 lieues de l'ouest à l'est, et sa largeur varie de 10 à 20 lieues; elle est montagneuse et couverte de bois; on n'y cite guère que *Laran-Touka*, village où furent établis long-temps les Portugais sur la côte orientale. A 16 lieues sud de cette extrémité orientale est *Sumba*, île de 70 lieues de circonférence et riche en bois de sandal. A l'est de Florès, dans un espace de 90 lieues, sont rangées sur une seule ligne *Solor*, *Sabraon*, *Lomblem*, *Pantaro* et *Ombay*. Un intervalle de 140 lieues sépare cette dernière de Timor-Laot, la plus orientale des Timoriennes, et un détroit de 6, 12 et 15 lieues sépare Ombay de l'île de *Timor*.

Cette dernière île, longue de 100 lieues et large de 25, a de hautes montagnes au centre, avec d'épaisses forêts de bambous, de bois de sandal, de tamariniers, de latanicrs, de bananiers, de cocotiers et

d'orangers ; ces montagnes renferment des mines d'or et de cuivre ; le riz, le maïs, les patates, le coton, le tabac, l'indigo, la canne à sucre et plusieurs sortes d'épices sont cultivées par les habitans. Les Hollandais sont établis dans la partie méridionale, où l'on trouve *Lefao* et *Coupang*, baie grande, sûre et belle, où la rade est fermée par l'île de *Simao* et l'île de *Kéra*, qui est plate, couverte d'arbres, et qui est un lieu de rendez-vous pour les riches habitans de Coupang, ville située à l'embouchure de la rivière dont elle porte le nom, et peuplée seulement de 1,500 individus. L'île entière de Timor en compte 50,000. Hommes et femmes chiquent ici le bétel et le tabac assaisonné de chaux qui brûle les dents et les gencives. La polygamie est permise entre eux, et le libertinage est d'ailleurs général. Les deux sexes laissent flotter sur les épaules leur chevelure qu'ils lavent constamment avec de l'eau et de la cendre, et à laquelle l'huile de coco donne un très-beau luisant. Timor a des Chinois et des Malais; les femmes

de ces derniers ont le sein nu, et ils livrent sans honte leurs filles aux Européens. A Coupang les Hollandais ont établi des lois que les Malais savent souvent éludér. Jamais on n'a fait ici une exécution publique, les criminels sont envoyés à Java. Le viol envers une hollandaise est puni de mort, et seulement du fouet envers une esclave.

Les îles de *Letti*, *Moa*, *Lakar* et *Sermata*, rangées ainsi de l'ouest à l'est, au midi de *Roma*, forment la prolongation de la pointe nord-est de Timor, et un intervalle de 70 lieues sépare Sermata de *Timor-Laot*, située entre 7 et 8° lat. S., par 130 long. E. Cette île, dont le nom malais veut dire *île du sud-est*, comme celui de Timor signifie *île du sud*, a 30 lieues de long du nord au sud, et 15 de large. Assez près de la pointe septentrionale est la petite île *Laarat*; et le groupe des trois îles *Key*, à 20 lieues N.-E. de Laarat, termine de ce côté la chaîne des îles Sumatriennes ou de la Sonde, au nord

desquelles nous remontons pour décrire Bornéo.

BORNÉO.

L'île de Bornéo, que les naturels nomment *Brunaï*, est, après la Nouvelle-Hollande, la plus étendue des îles du globe. Baignée au nord-ouest par la mer de Chine, au nord par celle des Philippines, à l'est par la mer des Célèbes et par le détroit de Macassar qui lui est commun avec Célèbes, au sud par la mer de Java, au sud-ouest par le détroit de Carémata, elle est comprise entre 4° 20' lat. S. — 7° lat. N., et 106° 40' — 116° 45' long. E. Elle a 300 lieues de long du sud au nord, sur une largeur qui varie de 50 à 250 lieues.

Bornéo contient plusieurs belles *rivières* qui, pour un pays dont les habitans auraient atteint un plus haut degré de civilisation que celui auquel ces insulaires sont parvenus, seraient très-avantageuses à la prospérité de l'agriculture et du commerce.

Les plus considérables sont les rivières de *Rayoung* et de *Batavia*, qui conduisent à Sibita, capitale de Cayan, tribu idolâtre la plus puissante et la plus barbare de l'île; le *Mahazi*, qui de même que les deux précédentes, a son embouchure sur la côte septentrionale; la rivière de *Bornéo*, qui, à une distance de vingt milles de la mer, est navigable pour des navires de 300 tonneaux, et le *Sandakan* ou *China Batangoun*, sur la côte nord-est de l'île.

L'intérieur de Bornéo est occupé par des chaînes de hautes *montagnes*, dont la plus remarquable par sa forme et par son élévation est le *Kinibalou* par 6°. lat. N.; on l'aperçoit en mer des deux côtés de l'île; il se termine par un promontoire comparativement étroit. Toutes les roches des diverses parties de Bornéo sont primitives. On n'y voit aucune de ces roches trapéennes si communes dans les îles situées plus au sud, et nommées par les géographes chaîne de la Sonde. On dit, par conséquent, qu'il n'existe pas de volcan à Bornéo; mais d'un autre côté, les

territoires plus à l'ouest, tels que ceux de Saravak et de Kasnilaka, entre le second et le troisième degré de latitude, abondent en *métaux :* on y trouve de l'or, de l'antimoine et du zinc. Il y a dans le pays de Cayan de l'étain et du fer. Les mines de ce dernier métal sont assez riches pour fournir à une exploitation considérable, quand même elle serait entreprise par les barbares habitans du pays. Il y a en outre des diamans.

Parmi les *animaux* terrestres, on trouve l'éléphant, le rhinocéros, une espèce de léopard, l'ours, le cheval, le buffle, le bœuf, le cochon, la chèvre, le chien, le chat, le canard et la poule. Il est assez singulier, observe le *Sincapore Chronicle*, traduit ici par les *nouvelles Annales des Voyages*, que les trois premiers quadrupèdes ne se rencontrent que dans un seul coin de cette grande île, c'est-à-dire dans l'extrémité de la péninsule septentrionale, aux cantons d'Oungsong et de Paitna. On ne les retrouve ensuite dans aucune île de l'Archipel, à l'est de cette longitude. Le

cheval, la chèvre et le chien sont des animaux étrangers qui ont été naturalisés et rendus domestiques. Le premier est confiné aux cantons de Pandasan et de Tampasok entre les cinquième et sixième degrés de latitude nord; le bœuf sous le nom de tambadao et le cochon sont indigènes des forêts de Bornéo. De tous les pays du monde, Bornéo est celui qui renferme la plus grande variété de singes, et cette île produit la grande espèce, dont la forme extérieure est parmi celle de tous les animaux la plus semblable à celle de l'homme. La mer fournit en abondance l'huître perlière, l'huître qui donne la nacre, et le trépang dont plusieurs peuples font leu nourriture.

Les *productions végétales* estimées pour leur utilité ou leur singularité, sont le riz, le bétel, le sagou, le poivre noir, le camphre, les ignames, la cannelle et toutes sortes de bois bons pour la construction et l'ornement; les abeilles procurent beaucoup de cire. Les choux-palmistes servent

de nourriture. Le camphrier croît ici dans toute sa perfection.

De même que dans tous les pays encore réduits à un état de grossièreté primitive, les *habitans* du Bornéo propre se composent de nombreuses tribus de barbares ou de sauvages qui diffèrent l'une de l'autre par le langage , et se font une guerre continuelle. Un petit territoire , et même un village , forment une nation. Les *Malais* sont la race la plus puissante et la plus civilisée. Les tribus encore idolâtres se ressemblent beaucoup par les *mœurs* et les *usages*. Tout leur vêtement consiste en un morceau de toile de coton ou d'écorce d'arbre roulé autour des reins. Les guerriers cayans portent quelquefois des habits et des bonnets de peau d'ours et de léopard. Dans la capitale des Cayans il y a des fusils et quelques canons.

Quelques tribus sont extrêmement méchantes, d'autres le sont moins, un petit nombre a de l'humanité et montre même de la disposition pour les habitudes de la

vie industrieuse. Beaucoup de ces tribus partagent la coutume de couper les têtes de leurs ennemis et d'amasser les crânes humains. Quelques-unes demeurent dans de misérables cabanes en bois couvertes en feuilles, mais le plus grand nombre vit dans des maisons immenses élevées sur des poteaux; chacune de ces habitations peut contenir de 50 à 200 personnes. L'objet de ces grandes constructions est d'être en sûreté contre les attaques des ennemis. D'ailleurs, observe le ou la *Sincapore Chronicle*, les sauvages de Bornéo ne sont nullement placés au degré le plus bas de la vie sociale : il n'y a plus parmi eux de chasseurs, il n'y a plus de malheureux se nourrissant de vers et de racines ou de coquillages crus : la plupart ont déjà quelques connaissances de l'agriculture; les uns sèment du riz, d'autres cultivent des racines farineuses ou des plantes légumineuses; quelques-uns connaissent l'art de fondre le fer et de le façonner en instrumens soit d'utilité soit de dommage. Ces insulaires sont surtout dépourvus de sentimens religieux;

ils n'ont ni dieux, ni idoles, ni prêtres, ni temples, ni lieux quelconques d'adoration. Toutefois ils sont livrés à un grand nombre de superstitions. Nulle de toutes les tribus indigènes de Bornéo n'a la moindre connaissance de l'alphabet ni d'aucun autre signe visible pour rendre permanent le souvenir de leurs idées.

Le *gouvernement* ressemble, dans presque tous les points, à celui des autres états malais. Le roi est désigné par le nom indoustan de *radah* ou *rajah*. C'est un petit despote dont la dignité est héréditaire dans sa famille; il a le privilége de nommer son successeur. Son conseil est composé de grands officiers d'État, le ministre, le trésorier, le commandant en chef et le grand juge. Il y a dans le Bornéo une quarantaine de *pandjérans* ou princes dont la dignité est de même héréditaire. Les revenus consistent en tributs volontaires. Le commerce de Bornéo est important.

Borneo, la capitale, située par 5° lat. N., à 15 milles de l'embouchure de la rivière du même nom, navigable jusqu'à

cette distance pour des navires de 300 tonneaux, et beaucoup plus haut pour de petites embarcations, a ses maisons élevées sur des poteaux et jointes l'une à l'autre par une planche. Le fort seul est construit sur la terre ferme. Cette ville contient environ 15,000 âmes. La navigation de la rade et du fleuve est sûre et facile : ce port est le plus vaste et le plus utile de l'archipel. Le commerce a lieu avec la Chine, les îles Soulou, les Philippines, le détroit de Malacca, la côte occidentale de Bornéo, et les états malais de la côte orientale de la presqu'île. Les Hollandais occupent depuis 1818 toute la *côte orientale* de Bornéo, et ont surtout un comptoir à *Tatas*, près de la mer, à l'embouchure de la rivière de *Benjermassin*, dont la ville du même nom, résidence d'un sultan, est à 10 lieues dans les terres, sur les bords du fleuve. A l'extrémité sud-ouest, sur la mer de Java et le détroit de Carémata s'étend le royaume de *Mattan*; celui de *Pontianak* est sur la côte nord-ouest.

Cette *côte nord-ouest* est également occupée par les Hollandais, qui ont obtenu ce territoire par des traités conclus avec les princes indigènes depuis le commencement de 1812. Les principes généraux de ces traités sont qu'en considération de ce que les ports sont placés sous le contrôle immédiat du pouvoir européen, et de ce que les sultans de *Sambas*, *Monpawa*, *Pontianak* et *Mattan* ne négocient pas avec d'autres gouvernemens européens ou américains, et emploient tout leur pouvoir pour réprimer la piraterie, il sera payé un subside mensuel à ces princes: les traités faits avec les chefs malais ou *Daya* de l'intérieur stipulent que leurs territoires sont administrés par les Néderlandais et les revenus partagés par moitié. La résidence est supposée s'étendre depuis *Ayer-Hittam*, regardée comme la limite méridionale des territoires de Mattan, jusqu'à *Palo*, limite septentrionale de ceux de Sambas, et comprend ces états, ceux de Pontianak et de Monpawa et de quelques petits chefs de

l'intérieur qui ne dépendaient d'aucune de ces puissances.

La nature du pays de la côte nord-ouest présente des obstacles presque insurmontables à son exploration; mais il en a été dressé une carte informe, d'après laquelle il paraîtrait que la résidence s'étend, suivant une estimation en gros, sur près d'un tiers de l'île. Le pays est généralement bas, le *Danao-Malaya*, quoique à 45 lieues de la partie de la côte la plus proche, ne s'élevant probablement pas à plus de 100 pieds au-dessus du niveau de la mer. On ne voit pas de chaîne de montagnes continue; le canton le plus haut est derrière Sambas, et entre ce lieu et Monpawa. De Sambas à Pontianak, le pays à quelqne distance dans l'intérieur, semble irrégulier quand on le voit de la mer; quelquefois les pics des montagnes sont absolument coniques. A l'exception de ce canton, le terrain de la résidence est plat, présentant quelquefois des collines isolées; il est coupé par plusieurs rivières et par leurs nombreux affluens : tout semble

indiquer que cette partie de Bornéo fut jadis un archipel composé de petites îles. Les principales *rivières* sont celles de Sambas, Pontianak, Mattan ou Matan, Souadana et Monpawa; plusieurs autres versent également leurs eaux dans la mer. Toutes ont leurs embouchures interceptées par des barres : sur celle de la rivière de Pontianak, il y a 8 pieds d'eau, sur celle de Sambas, 15, sur celle de Monpawa, 6. Ces profondeurs sont celles de la mer haute dans les grandes marées : la mer montant de 6 à 8 pieds, les rivières sont presque inaccessibles en mer basse, excepté pour de très-petits navires. Après que l'on a franchi les barres, les rivières sont très-profondes, et leur cours décrit des sinuosités gracieuses. à quelque distance de leurs embouchures jusqu'au point où les chutes du Malayou-Raiyam présentent des obstacles à la navigation intérieure. Ces chutes ont de 3 à 30 pieds de haut.

Le seul *lac* que l'on ait découvert est le *Danao-Malaya*, situé par 1° 5' latit. N.

et 114° 20' long. E. Sa longueur est de 8 lieues; sa largeur de 4, sa profondeur, dans quelques endroits, de 18 pieds, proportions qui augmentent beaucoup dans les temps de pluie. Deux îles s'élèvent à sa surface; il est très-poissonneux. Le terrain consiste généralement en une terre végétale formée en partie de matériaux d'alluvion, en partie de débris de végétaux; elle a deux pieds d'épaisseur, et repose sur une argile blanche fortement imprégnée de salpêtre. D'après la disproportion qui existe entre l'étendue du pays et la population, la terre est peu cultivée et presque toute couverte de forêts.

Ce sont les *Daya* principalement qui travaillent aux *mines de diamans* de la partie nord-ouest de Bornéo. Ils creusent un puits à peine assez large pour que le mineur puisse s'y retourner, ou ayant tout au plus deux pieds de diamètre; parvenus à l'*areng*, qui a un ou deux pieds d'épaisseur, ils y font des excavations qui s'étendent à sept ou huit pieds au-delà des parois du puits, et sous les couches supérieu-

res ils placent des soutiens pour celles-ci; mais souvent la paresse et l'imprévoyance font oublier cette précaution ; la terre s'éboule et les malheureux mineurs périssent misérablement. Ces accidens sont plus fréquens lorsqu'il y a un puits contigu à celui que l'on creuse, ce qui arrive de cette manière : l'areng étant épuisé dans la première mine et la direction de la veine reconnue, on creuse un puits de ce côté à 15 ou 16 pieds du précédent, afin que les mineurs parvenus à l'areng puissent, en fouillant, atteindre au premier puits; on emploie le même procédé jusqu'à ce que la veine soit épuisée. L'areng est enlevé dans de petits paniers au moyen de bambous, à l'extrémité desquels on laisse un morceau de branche qui forme un crochet.

La recherche des *diamans* se fait par une méthode aussi simple : de petits doulans, qui sont des auges circulaires convergeant légèrement vers le centre, sont presque entièrement remplis d'areng, puis le Daya s'assied dans la rivière la plus proche, y plonge le doulan, et remue l'areng

avec la main jusqu'à ce que les particules terreuses commencent à s'en séparer ; alors le doulan est ramené à la surface de la rivière, et on lui imprime un mouvement de rotation, jusqu'à ce que l'eau qu'il contient étant saturée de matières terreuses, on la jette, et on continue ainsi jusqu'à ce qu'elle soit claire. Les brillans et autres substances qui restent au fond du vaisseau subissent alors un examen attentif.

Les Malais s'y prennent à peu près de la même manière que les Daya ; mais les Chinois, bien plus intelligens que ces deux peuples, emploient un procédé plus efficace. Rarement ils creusent un puits, ils se servent de ceux qui ont été creusés et des mines abandonnées par les Daya ou les Malais. Ils font un réservoir ou bien ils barrent un ruisseau ; puis ayant coupé un canal dans la direction de la veine, ils ouvrent les vannes, et les couches supérieures étant entraînées par la vitesse du courant de l'eau, l'areng est débarrassé de ce qui le couvrait. Alors les vannes

sont fermées. On fouille l'areng et on l'expose à l'action répétée de l'eau qui est amenée par des conduits en bois disposés sur un plan incliné. L'areng est ainsi lavé jusqu'à ce que les particules pierreuses soient presque entièrement débarassées de matières étrangères.

Les plus gros diamans connus pour avoir été trouvés dans cette mine, pesaient 36 karats ; on a supposé pendant long-temps que le sultan de Matan en possédait un pesant 367 karats, et on disait qu'il ne voulait pas le faire tailler de crainte qu'il ne s'y trouvât des défauts; mais, ajoute le *Sincapore Chronicle*, des personnes à qui cette pierre a été montrée récemment pensent que ce n'est pas un vrai diamant. Autrefois, si les travaux des mineurs étaient couronnés par le succès qui est très-incertain, les pierres pesant moins de quatre karats leur appartenaient; toutes celles de cette dimension et au-dessus étaient réclamées par le Panam-Baham, alors tributaire du royaume de Bantam, et le sultan de cet état vendait ce monopole

à la compagnie hollandaise pour une somme de 50,000 piastres. Aujourd'hui, conformément au traité conclu avec le Panambahan, toutes les pierres doivent être délivrées au gouvernement à vingt pour cent au-dessous du prix du marché qui est fixé par une estimation sur les lieux; les avances nécessaires sont naturellement faites aux mineurs par le gouvernement. Les petites pierres sont vendues à Pontianak; et les grosses qui ne trouvent pas d'acheteurs dans ce lieu sont expédiées à Batavia, et le profit est partagé également entre le gouvernement et le Panambahan. Il y a beaucoup de raison de croire que, dans les dix-huit mois qui suivirent cet arrangement conclu au milieu de 1823, les bénéfices s'élevèrent à 19,000 florins, puisque 390 karats avaient été remis aux agens du gouvernement dans les six derniers mois de 1823, et 1,900 karats le furent en 1824; les frais en montèrent à 33,000, et le produit fut de 52,000 florins.

L'or se tire dans la plupart des cantons de la résidence. On le rencontre égale-

ment dans l'areng. Le fer vient de l'intérieur, surtout de Djellé et de Matan. Les autres objets d'exportation sont la cire, les bezoards, les cornes de cerf et les nids d'oiseaux.

Une des tribus les plus considérables de cette côte N.-O. est celle des *Daya* ou *Dayas*, que nous avons citée, et que l'on peut estimer à 200,000 individus. Leur principale occupation est de recueillir les productions de leurs forêts, de travailler aux mines et de cultiver leur ladang. Une bande étroite de grosse toile de coton, à peine suffisante pour couvrir ce que la nature prescrit de cacher, quelquefois une espèce de veste et un mouchoir à la tête composent leur habillement; des grains de verroterie et des morceaux de laiton, voilà leurs ornemens; le sel est leur mets le plus recherché; le tabac leur passion; le fer leur objet de nécessité pour les outils et les armes. Ces choses leur sont apportées des parties inférieures des fleuves. En général, les Daya sont paisibles; les querelles qui existent entre eux doivent

être attribuées à l'horrible coutume d'orner leurs maisons de crânes humains qu'ils se procurent en égorgeant des individus d'une tribu différente de la leur, et à celle de parer leurs enfans de dents humaines, ou à leurs disputes pour tel ou tel espace de forêts. L'oppression des Chinois les excite quelquefois à se venger cruellement. Les crânes des femmes et des enfans sont réputés les plus honorables, dans la supposition que les hommes ont dû faire des efforts pour les défendre; mais il est rare qu'on les obtienne par une attaque ouverte: lorsque l'opération se fait en grand, l'usage est d'entourer un village pendant la nuit et de massacrer les personnes qui en sortent au point du jour.

Les villages daya sont généralement protégés par des retranchemens. La façade de la maison est précédée d'un long verandah ou portique servant à communiquer avec les différentes familles, et dans lequel chacun a son foyer. On arrive aux habitations par trois échelles que l'on retire le soir. Six à sept familles vivent

dans une maison, la plus ancienne occupe le milieu, et garde les instrumens de musique. Les maisons sont bâties sur des pieux; c'est dans l'espace au-dessous que l'on tient les cochons.

Chez les Daya, plus un homme a coupé de têtes, plus il est respecté : un jeune homme ne peut se marier avant de présenter la tête qu'il s'est procurée en décollant lui-même un de ses semblables, et le corps d'un personnage de marque ne peut être enterré, jusqu'à ce que son plus proche parent ait apporté une tête toute fraîche. Si celui-ci est d'un rang élevé, de grandes réjouissances ont lieu à son retour d'une expédition heureuse. Les femmes saisissent les têtes encore saignantes, entrent dans l'eau, les y plongent, et se frottent de l'eau ensanglantée qui en découle. Un homme de grande considération peut avoir une cinquantaine de crânes suspendus dans sa demeure. Quelquefois il s'est passé deux ans avant qu'un jeune homme ait pu se marier, c'est-à-dire ait pu coupr une tête.

Quand deux tribus ennemies font la paix, chacune se munit d'un esclave qui doit être égorgé par l'autre : le principal personnage présent fait la première blessure, les autres membres de la tribu suivent cet exemple, et les pères encouragent leurs enfans à mutiler le corps avec leurs couteaux. Les esclaves ainsi sacrifiés à la paix ne sont pas des criminels; ce sont généralement des hommes achetés à cet effet. Des présens sont en outre échangés entre les tribus; ils consistent généralement en vivres, poudre d'or et jarres en terre de Siam, qui sont très-recherchées, les prêtres s'en servant comme d'oracles; ils les frappent, et, suivant le son qu'elles rendent, ils font leurs prédictions.

Les principaux Daya sont ceux de Cayan, et leur principale ville est *Segao*, éloignée de 25 journées de route par eau de *Sintang*, et celle-ci est dans l'intérieur, à 14 journées de Pontianak. On connaît 7 dialectes différens parlés par les Daya de cette présidence. Très-avant dans l'intérieur la seule trace de religion paraît consister en

un respect superstitieux rendu aux cerfs qui sont regardés comme les ancêtres des Daya ; aussi se gardent-ils bien de tuer cet animal.

Après les Daya les *Chinois* forment la classe la plus nombreuse, on la porte jusqu'à 125,000 individus. Leurs principaux établissemens sont à Mandor, Montradou, Salakao, Larak et Sinkawa, dans l'intérieur; mais toute la côte, depuis la rivière de Sambas jusqu'à Pontianak, est garnie de leurs colonies ; on dit que leurs villes sont bien peuplées et bien bâties. On estime le nombre des *Malais* à 60,000 âmes ; les hommes coupent le bois dans les forêts, cultivent la terre, exploitent les mines, ou servent comme matelots. Le commerce de Pontianak est principalement dans les mains des *Oughis*, quoique peu nombreux. Les importations consistent en opium, toile, fer, tabac, sel, soie écrue et façonnée, légumes secs, huile, marchandises de la Chine ; les principaux objets d'exportation sont l'or, les diamans, la cire, les rotins, la résine, le bois et

l'huile de takawam, avec un peu de riz et de sucre brut.

Tels sont les renseignemens les plus nouveaux recueillis jusqu'à ce jour par les Européens sur l'île de Bornéo, d'où notre voyage continuera vers l'archipel des Philippines, pour revenir à Célèbes et aux Moluques.

PHILIPPINES.

Les *Philippines*, qui forment la partie la plus avancée de l'archipel Asiatique au nord, à 5,000 lieues marines de l'Espagne, sont situées entre 5°-19° lat. N. et 117°-124° long. E. Le groupe a 400 lieues de long du sud au nord, sur une largeur extrême d'environ 100 lieues; il présente un amas d'îles régulièrement rangées sur une seule ligne. La mer de Chine les baigne au nord-ouest; celle de Mindanao, vers le sud-ouest, leur est commune avec Bornéo; elles ont la mer de Célèbes au sud, et le grand Océan se trouve à l'est. L'archipel entier est généralement cou-

vert de *montagnes* qui le traversent du sud au nord et qui sont très-élevées; on y reconnaît plusieurs *volcans* (1); les tremblemens de terre y sont fréquens, les ouragans terribles.

Le *climat* des Philippines est excellent, il offre plus de variété que celui des autres archipels situés à peu de distance de l'équateur, il est en général assez tempéré; le seul inconvénient résultant de leur position, est que la partie la plus considérable du groupe se trouve dans les latitudes où, comme nous venons de le dire, les ouragans ou les typhons déploient leur violence. Ici, d'ailleurs, on éprouve à peu près la même variété de saisons que sur les côtes de Coromandel et de Malabar en Asie; pendant que les pluies règnent, en juillet, août et septembre, sur la côte occidentale de l'archipel, on a le beau temps à l'est et au nord.

---

(1) Notamment celui de *Mayan*, dans l'île de Luçon.

Le *terrain* ne présente pas moins de variété que le climat; dans quelques contrées il est de formation primitive, et abonde en métaux; dans d'autres il est volcanique et d'une fertilité remarquable; partout il est coupé par d'innombrables torrens et beaucoup de détroits, et offre quantité de marais, de tourbières et de lacs. Les ruisseaux et les eaux stagnantes abondent en poissons dont quelques espèces sont fort estimées. Durant la saison sèche, il ne reste dans les plaines qu'un petit nombre d'étangs et de flaques d'eau; c'est alors que les poissons s'y rassemblent en prodigieuse quantité[1], au point qu'on les prend dans des baquets au lieu de filets. Cet aliment est la ressource des pauvres; les champs de riz sont couverts de poisson quand on en retire les eaux, et l'on en trouve dans tous les lieux inondés, jusque dans les églises.

Grâce à leur doux climat et à leur sol humide, les Philippines donnent une plus grande quantité de *productions* qu'aucun

autre archipel. On y recueille surtout de l'or, du soufre, du bois de sapan, de sandal et d'ébène, du sucre, du coton, du riz, du café, de l'indigo, de la nacre de perle, de l'écaille de tortue, des plantes propres à faire des cordages, enfin tout ce que donnent les autres îles de l'archipel malais. Du suc d'une liane gigantesque, nommée gogo, on fait un savon qui suffit aux besoins des ménages. On cultive quelques poivriers. Dans les forêts, les buffles sauvages et les sangliers seraient extrêmement redoutables si le serpent boa n'y exerçait pas aussi sur eux son affreuse gloutonnerie. D'autres serpens encore plus dangereux fourmillent dans cet archipel, dont le commerce est loin de répondre à la richesse naturelle du pays. La somme totale des importations fut en 1818 de 3,054,511 piastres fortes; celle des exportations de 1,205,649 piastres. Le revenu des Philippines est de 1,466,610 piastres fournies en capitation ou contribution, et par le monopole du tabac. Trois

causes s'opposent à ce que les Philippines retirent de leur sol tout ce qu'on pourrait en obtenir : ce sont, 1° la paresse invincible des habitans, 2° les sécheresses fréquentes et prolongées, et 3° le passage des sauterelles qui, au moins chaque douze ou quinze ans, ravagent les terres.

Les deux principales îles du groupe des Philippines sont celles de Luçon et de Mindano. L'île de *Luçon*, la plus septentrionale, longue de 200 lieues, large de 50, et peuplée de 1,500,000 habitans, a, sous 14° lat. S., un isthme étroit qui en forme deux péninsules distinctes, d'où également résultent deux golfes, celui de *Cavite* ou de *Manille* à l'ouest, et celui de *Lampon* à l'est. Une grande partie du terrain que ces deux golfes resserrent, est occupée par le grand lac de *Bay*, qui se décharge dans le golfe de Cavite. La plus grande rivière est celle de *Tajo* qui coule au nord. L'île produit principalement de l'or, du cuivre, du fer, du sucre, du coton, des rotins, de la cire, des gommes et des résines ; ses buffles sont très-beaux.

Cavite, port de Manille, est situé sur l'extrémité d'une pointe de terre qui s'avance dans la grande baie de Manille, et y forme une séparation. La langue de terre et la côte de la baie, jusqu'à Manille, sont entièrement cultivées et appartiennent au domaine de l'homme. On ne voit entre les villages et les maisons que des champs de riz, des jardins et des plantations où croissent les végétaux des deux Indes. Lorsque, partant de Cavite, on va au sud vers le volcan de *Taal*, dans l'intérieur, le pays s'élève graduellement et imperceptiblement jusqu'à la sommité, d'où l'on aperçoit la lagune de *Bongbong*, qui a 6 milles de tour. Les belles forêts qui parent de leur verdure les montagnes et une partie du pays, s'étendent jusqu'à la mer; il y croît des paletuviers. Dans les plaines les forêts alternent avec les savanes.

Manille, chef-lieu des établissemens espagnols dans les Philippines, au centre de l'île Luçon, avec son port de Cavite, et sa population de 9 à 10,00 âmes, indépendamment du clergé, de la garnison,

des Espagnols et des Européens domicilié, et des Chinois, dont le nombre est de 4 à 5,000, semble être le seul lieu qui mérite ici le nom de ville européenne. Les Espagnols habitent la ville proprement dite, qui est fortifiée et bâtie sur la rive gauche du fleuve. Les Chinois et les Tagaliens occupent les faubourgs. Les rues sont tirées au cordeau, les maisons sont massives et ont un étage élevé sur un rez-de-chaussée dont on ne se sert pas, à cause de l'humidité du sol; elles sont de tous les côtés entourées de galeries extérieures, dont les fenêtres, au lieu de verres, sont garnies de lames de coquillage transparentes. Les chambres bien aérées et un peu sombres mettent à couvert de la chaleur. L'architecture des couvens et des églises est assez remarquable; à cause des tremblemens de terre, les murs sont très-épais. Les Espagnols déploient à Manille un grand luxe : les équipages sont nombreux et élégans. La profusion de leurs mets sur les tables et le nombre des repas qu'ils font par jour sont presque incroyable.

Acquérir de l'or et du bien est le but que chacun se propose, suivant un vieux proverbe espagnol qui dit qu'on ne vient point aux Indes seulement pour changer d'air. Tout le monde fait ici le commerce, même les moines.

L'île de *Mindanao* ou *Magindanao*, mot qui signifie *pays de lagune*, est la plus méridionale des Philippines; elle a 100 lieues de long du sud au nord, et presque autant de large, avec environ 50,000 âmes; sa côte sud-est est coupée par la profonde et large baie d'*Illana;* la ville même de *Mindanao* est la résidence d'un prince mahométan, indépendant des Espagnols; ceux-ci possèdent, sur la côte occidentale, *Samboanga*, et sur la côte septentrionale, *Cayagan* et *Suriago*. Entre les deux îles de Mindanas et de Luçon se trouvent celles des *Bissayas*, qui comprennent huit principales îles, entre autres *Mindoro*, au sud de Manille; *Samar*, près de la pointe méridionale de Luçon; *Leyte*, entre Samar et Mindanao; *Zebu* et *Panay*, entre Mindoro et Leyte : Panay a 230,000

âmes, Zebu 109,000, Samar 58,000, Leyte 40,700, et 36,000 nègres.

La *population* des Philippines, que nous avons portée à 6,000,000 d'individus, se compose d'Espagnols européens, d'Espagnols créoles, d'Espagnols métis, d'Indiens métis, de Mahométans de l'Inde occidentale, de nègres convertis au christianisme, de Chinois chrétiens et non chrétiens, enfin de naturels de toutes tribus. Les Européens ne forment que la 793e partie de toute la population. Les naturels sont partagés en un grand nombre de tribus différentes; les plus considérables sont celles de Luçon connues sous le nom de *Tagala*, *Parapanga*, *Pangasinan*, *Ylocos* et *Cagayan*. Ils sont doux et hospitaliers. Un grand nombre a été converti à la religion chrétienne; elle est le lien commun entre eux et les Espagnols, et le moyen efficace par lequel ces derniers, si inférieurs aux autres par la force physique, ont pu se maintenir dans la possession du pays depuis trois siècles. En général les habitans des Philippines sont les plus braves et les plus ré-

solus de tous ceux du grand archipel d'Asie. Les Indiens sont humains, gais et propres ; leur caractère tient plus de celui des îles les plus orientales que de celui des Malais ou des cruels Battas. La corruption ne règne que dans la classe inférieure qui s'empresse autour des étrangers à Cavite et à Manille. Les combats de coqs sont le plus grand divertissement des Indiens ; un bon coq de bataille est l'orgueil et les délices de son maître qui le porte partout avec lui sur son bras. Le vin, ou plutôt l'eau-de-vie de palmier est la boisson favorite de ces naturels, que nous laisserons pour venir vers le sud à Célèbes.

CÉLÈBES.

L'*île de Célèbes*, comprise précisément sous l'équateur, entre 2° lat. N. — 6° lat. S., et 116° 40' — 123° long. E., et que quelques géographes veulent rattacher à l'archipel des Moluques, mais qui elle seule est assez importante pour for-

mer un groupe distinct, avec les petites îles qui l'avoisinent au sud, a une forme tellement irrégulière qu'il est difficile d'en indiquer la longueur et la largeur. Elle offre trois vastes baies qui s'avancent dans les terres et forment de l'île quatre grandes péninsules, dont le centre ou point de réunion est par 2° lat. S. Le détroit de Macassar sépare à l'ouest Célèbes de Bornéo; au sud, la mer de la Sonde lui est commune avec les Florès; au sud-est, elle a la mer des Moluques; au nord-est, le passage auquel ces mêmes îles ont aussi donné leur nom. Entre les extrémités des deux presqu'îles septentrionale et méridionale il y a un espace de près de 300 lieues; le père Vincent, missionnaire en Chine, donne à Célèbes 260 lieues de long et 80 de large; il présente sur cette île peu connue quelques détails dont nous allons rapporter la substance.

Célèbes était jadis divisée en trois royaumes, celui de *Macassar*, celui de *Mandar*, et celui des *Bouguis* ou *Boughis;* ils sont actuellement réunis, à l'exception de

quelques parties de celui de Mandar, qui sont soumises à de petits princes ou chefs indépendans, ainsi que le pays de *Toraya*. Le royaume de Macassar occupe la partie méridionale de l'île, et c'est l'un des plus puissans de l'Inde, malgré les établissemens que les Hollandais y ont et qui sont au reste dans un état peu prospère.

Le *climat* de Célèbes serait très-insalubre, à cause de sa grande chaleur premièrement, sans les pluies qui y règnent ordinairement dans le milieu de chaque mois et au renouvellement de la lune, et surtout pendant les mois de juin et juillet; secondement, sans les vents du nord qui y soufflent une grande partie de l'année et rafraîchissent l'atmosphère. Il n'est pas rare d'y voir les indigènes vivre au-delà de cent ans, en conservant la vigueur de l'âge mûr.

L'île de Célèbes en général et le royaume de Macassar en particulier, ont des *productions* très-variées et des plus intéressantes pour l'Europe : il y a des mines d'or, de cuivre et d'étain aussi pur que celui de

Malacca ; on trouve de la poudre d'or dans le sable de plusieurs rivières ou torrens qui descendent des hautes *montagnes* situées au nord-est de l'île et surtout de la chaîne de *Mamoja*. D'épaisses *forêts* couvrent le pied de ces montagnes et même une grande partie du sol de l'île. On y trouve d'excellens bois de construction pour les navires, tels que le cèdre, le chêne, l'érable ; on y exploite les bois d'ébène, de calambouc et de sandal : ce dernier étant fraîchement coupé, fournit une teinture d'un rouge vif, très-solide.

Ces forêts sont aussi composées de bambous qui ont jusqu'à 40 pieds de haut sur 1 à 3 pieds de diamètre. Ce végétal singulier est garni de nœuds distans de 1 à 4 pieds l'un de l'autre ; de ces nœuds sortent des branches nombreuses, garnies de feuilles semblables à celles du roseau et d'épines fort longues et dures, dont la piqûre est douloureuse. On coupe les jeunes branches par tranches, et on les mange en ragoût, avec du poivre et du sel, comme les petites raves. Cette espèce de roseau,

parvenu à sa maturité, a une écorce très-dure; et quoique le tronc soit creux, il présente assez de solidité pour être employé en bois de charpente. Les citronniers et les orangers sont très-abondans dans le Macassar, et fournissent d'excellens fruits; ils en produisent constamment, et leurs fleurs embaument les campagnes. On y trouve en outre le palmier, le cocotier, l'arbre à pain et presque tous les autres arbres à fruits des tropiques. Les roses, les œillets, les jamins, les tubéreuses, les jonquilles parfument les champs et les jardins, et une espèce de lis appelée bougna-gené-mauro, et qui surpasse toutes les autres fleurs par son éclat et son parfum délicieux, est employée comme parure par les femmes, tandis que sa racine guérit des fièvres, qui sont fort communes dans la saison pluvieuse. D'autres végétaux nourriciers sont la patate, l'igname, les melons d'eau, les mangues, les oranges et les bananes. La mangue ressemble beaucoup à nos poires de bon-chrétien, leur chair de couleur

rouge est très-sucrée, mais il y a au centre un noyau très-amer; l'arbre qui porte ce fruit ressemble à peu près au noyer pour le bois et la feuille, mais il est bien plus touffu; ses feuilles étant broyées répandent un parfum agréable qui a l'odeur de la fève de Tunquin. Le bananier a souvent 12 à 15 pouces de diamètre, mais ne s'élève pas à plus de 6 à 8 pieds de hauteur; quand on coupe une banane horizontalement on y remarque une division qui forme une croix parfaite. Dans le Macassar il y a beaucoup de noyers dont on retire de l'huile à brûler. La vigne ne croît pas à Célèbes, mais on extrait du palmier une liqueur très-agréable à boire. Quant au cotonnier, petit arbrisseau qui ressemble beaucoup pour la forme à la feuille de seringa d'Europe, il porte des fleurs rouges de la forme du lis, mais qui sont sans odeur; lorsque cette fleur est tombée, on voit à la place un bouton gros comme une noix verte qui, parvenu à sa maturité, s'ouvre et se trouve rempli de cette laine dont on fait un si grand commerce.

L'île entière étant couverte de pâturages, de savanes, de champs cultivés et de forêts, ne pouvait manquer d'avoir un grand nombre d'*animaux*. Parmi les quadrupèdes domestiques on distingue le bœuf, la vache, la chèvre, le cheval, le mouton et le cochon. Les cerfs et les sangliers vont par troupes dans les bois; les lièvres pullulent dans les champs de riz et de cannes à sucre, qui sont aussi ravagés par les singes, au nombre desquels le singe blanc est le plus hardi, le plus méchant et le plus dangereux, se permettant surtout d'étranges privautés avec les femmes; heureusement qu'il y a dans l'île une assez grande quantité de serpens boa qui leur font, comme dans les Philippines, une guerre active et qui en détruisent beaucoup. Il y a aussi une autre serpent très-vif, qui imite le sifflement du merle et qui se tient caché dans le feuillage des arbres : dès que quelque singe curieux s'approche de lui pour voir quel est l'oiseau qui siffle ainsi, le serpent s'élance sur lui, l'enveloppe de son corps, tandis que sa queue

est entrelacée à une branche, et le dévore ou lui suce le sang en lui déchirant les entrailles. Le serpent boa n'est pas à craindre; mais une espèce dite cobra di capello, longue de 8 pieds, de la grosseur du bras, marchant par sauts et par bonds de 5 à 6 pieds de long, fait une blessure promptement mortelle : l'homme qui en est atteint meurt dans des convulsions et des coliques atroces. Les buffles peuplent aussi les forêts; on parvient cependant à en prendre de jeunes, à les apprivoiser et à s'en servir pour le labourage. Le scorpion est commun, mais les serpens et les corbeaux le détruisent. Les familles d'oiseaux sont aussi nombreuses que variées; l'aigle et le vautour habitent les hautes montagnes; les gros corbeaux et les perroquets fourmillent partout dans l'île.

Une seule grande *rivière* arrose l'île de Célèbes; elle prend sa source dans les montagnes de Mamoja, au nord, et coule au midi par le royaume de Macassar qu'elle traverse dans toute sa longueur; elle se jette dans le golfe de Macassar où elle a

plus d'une demi-lieue de largeur ; à deux lieues au-dessus de son embouchure, elle n'a plus que 250 à 300 pas ; elle est extrêmement poissonneuse, et l'on y voit une grande quantité de phoques et surtout de crocodiles qui remontent jusqu'à 20 lieues dans l'intérieur ; elle serait assez profonde pour admettre des vaisseaux marchands, si elle n'était encombrée de bancs de sable et de graviers qui, changeant souvent de situation, rendent cette navigation dangereuse.

Le principal port du royaume de Macassar se trouve à l'embouchure de cette même rivière et porte ainsi qu'elle le nom de *Jompandam* ; les Hollandais s'en emparèrent en 1650 ; ils ont bâti un fort où ils entretiennent une garnison. Cet établissement leur est extrêmement avantageux, soit à cause des productions du sol qu'ils en retirent, comme l'or, la soie, le coton et les bois de teinture, en échange de draperies et de fer, soit par la proximité où ils se trouvent des îles de Bornéo, d'Amboine, de Banda, de Timor, des

Moluques, du royaume de Siam, de Camboge, de la Cochinchine, du Tonquin, de la Chine et des Philippines.

La ville de *Mancaçara* est la plus considérable après Jompandam; c'est la capitale de l'île; elle avait été fortifiée par les Portugais, mais les Hollandais ont détruit une partie de ses fortifications depuis qu'ils en ont chassé les premiers. Mancaçara est située un peu au-dessus de l'embouchure du fleuve Jompandam, au sein d'une plaine très-fertile et cultivée avec soin; les rues sont bien percées, larges et très-propres parce qu'on les tient sablées; elles sont bordées de chaque côté d'arbres touffus, comme dans quelques villes de Hollande, ce qui entretient une ombre et une fraîcheur agréables; l'ancien palais du roi, quelques mosquées et un temple, sont les seuls édifices construits en pierre; les maisons particulières sont en bois de différentes couleurs, si artistement joints que les murailles représentent un ouvrage de marqueterie propre à flatter la vue; elles ont en général 24 à 30 pieds de long

sur 15 à 18 de large, et sont soutenues en l'air par de grandes colonnes de bois d'ébène; on y monte par des échelles que l'on retire pendant la nuit, pour se préserver des animaux immondes ou venimeux; elles sont recouvertes par un toit plat, surmonté de trois croissans; les fenêtres sont étroites et fermées avec des feuilles d'arbres ou avec des treillis de fibres de coco ou de bambou. Il y a tous les jours un marché de comestibles à Mancaçara, qui contient, avec son district, environ 110,000 habitans.

La ville de *Boné*, capitale des Bouguis ou Boughis, est presque aussi grande et aussi peuplée que celle de Mancaçara, dont elle est éloignée de 10 journées de chemin. *Tallou, Touraté,* et *Borobasson*, sont les plus grandes villes du second ordre de Macassar, dont elles ne sont éloignées que de 7 à 8 lieues. Quant aux villages de l'île, en général, ils sont assez nombreux et plus peuplés que ceux de la France, parce que les habitans ne vivent point séparément dans des hameaux ou

des métairies isolées au milieu des champs.

Les *habitans* de Célèbes, et surtout de Macassar, sont grands et robustes; ils aiment le travail et supportent facilement les fatigues; ils sont moins basanés que les Siamois, mais ils ont le nez plus écrasé, ce qui ne provient point de naissance; cette difformité est à leurs yeux une grande beauté que les nourrices ont bien soin de leur procurer, en leur aplatissant sans cesse le nez avec la main gauche qu'elles appuient doucement dessus. On couche les enfans nus, sans langes ni maillot, dans un petit panier d'osier; on les baigne tous les jours et on leur frotte le corps avec de l'huile de coco pour les rendre plus agiles et plus souples. On met les garçons en pension dès l'âge de 6 ans pour que la tendresse maternelle n'amollisse point leur courage; les filles restent toutes à la maison, et leur mère est chargée de leur éducation. Les prêtres musulmans sont les instituteurs des enfans, et ils se servent de l'écriture arabe. Les Célébois

et surtout les Macassarais sont gais, emportés, vindicatifs et cependant d'une amitié solide. Les femmes sont chastes et retenues; elles aiment la danse avec passion, tandis que les hommes recherchent de prédilection tous les exercices qui forment à la guerre; ils sont excellens écuyers, tirent fort bien de l'arc et du fusil, pointent le canon et manient avec adresse le sabre et le kris, espèce de poignard presque toujours empoisonné. Les amusemens ordinaires des enfans sont les jeux de la toupie, des osselets et des boules.

La nourriture des Célébois consiste en viandes bouillies ou rôties, extrêmement épicées, et en poisson et fruits. Ils ne font par jour que deux repas, entre lesquels on mâche du bétel et de l'areck; on boit du sorbet (1) et l'on fume, ou l'on prend du thé. Le vin de palme est la boisson ordinaire des repas, il enivre assez fa-

(1) Le sorbet est une limonade aromatisée avec la muscade, le macis et le clou de girofle.

cilement. On mange avec les doigts et l'on boit à la ronde dans une grande tasse de coco ou d'argent, qui contient jusqu'à 4 bouteilles de liquide. L'habillement est une longue camisole ou veste qui descend jusqu'aux genoux et un pantalon d'étoffe légère; la coiffure est un petit bonnet de soie. Le peuple et les grands se rasent, mais ils ont grand soin de leur chevelure qu'ils ne coupent point; ils vont au bain deux ou trois fois par jour, et oignent leur corps avec une pommade. On rend les dents bien égales avec une lime, et on les peint en noir, en rouge ou en vert. Dans les visites qu'on se fait mutuellement, on présente un tapis et un carreau pour s'asseoir, on apporte du bétel, des fruits, des liqueurs et du sorbet. Lors du mariage, dès que les nouveaux époux ont été unis par l'agguy ou prêtre, on les enferme dans une chambre obscure, éclairée par une seule lampe, et on les y laisse trois jours, ne pouvant communiquer qu'avec une vieille esclave qui pourvoit à leurs besoins; le quatrième jour ils vont, après

un festin, habiter la maison qu'on leur a préparée.

Le *gouvernement* de Macassar est monarchique, les rois y règnent depuis dix siècles, ils y sont absolus, craints et respectés de leurs sujets. La couronne est héréditaire, mais les frères du roi lui succèdent à l'exclusion de ses enfans. L'armée est composée de 15,000 hommes, infanterie, cavalerie et artillerie, mais elle n'est payée qu'en temps de guerre, elle est seulement armée et habillée aux frais de l'État. La justice est exercée par un juge dans chaque arrondissement et les parties plaident elles-mêmes leur cause; il y a des notaires publics pour passer les divers actes qui se présentent, et particulièrement pour les promesses de mariage que font mutuellement les pères et mères des jeunes gens, souvent plusieurs années avant leur âge nubile.

Au sud-est et à l'est de Célèbes s'étend l'archipel des Moluques dont il nous reste à parler.

MOLUQUES.

Les *Moluques*, mot arabe qui signifie *îles royales*, à cause des souverains des îles voisines qui y avaient fixé leur résidence, sont aussi connues sous le nom d'*îles aux épices*, parce qu'en effet les épices en sont la production la plus précieuse. Plus morcelées, plus déchirées que les îles de la Sonde, elles renferment encore un grand nombre de volcans; plusieurs des montagnes y vomissent des flammes; les tremblemens de terre, fréquens et terribles dans ces parages, y rendent la navigation périlleuse, parce qu'ils font paraître tous les ans dans les mers ou les détroits qui découpent ou environnent ses îles un grand nombre de bancs de sable qui changent sans cesse de place; la chaleur, l'humidité suivie de sécheresse, et la nature du terrain qui est ou rocailleuse ou spongieuse, interdisent la culture de tous les grains; la moelle de sagou y sert de pain aux naturels; l'arbre à pain, le co-

cotier et toutes sortes d'arbres fruitiers de l'Inde y réussissent; les animaux les plus communs sont l'opossum ou le kangarou ou kangurou, le tarsier, le petit chevrotain, le perroquet, l'oiseau de paradis et le martin-pêcheur.

L'archipel des Moluques est divisé en grandes Moluques et petites Moluques. Les *grandes Moluques* sont Gilolo, Oubi, Misol, Céram, Amboine, Bourou et les îles Banda; les *petites Moluques* sont Ternate, Tidor, Motir, Makian et Batchian. Toutes ces îles, ainsi que Latta, Latta-Latta, Taouali et Mandoli, se trouvent, comme Java et Célèbes, sous la domination hollandaise.

Gilolo présente en raccourci la même forme que Célèbes; les golfes du Chiaou, d'Ossa et Desida dessinent de la même manière quatre péninsules distinctes; cette île, orientée du sud au nord, a 80 lieues de long. Celle d'*Oubi* est à 20 lieues sud de Batchian dont elle relève. *Misol* ou *Mixoal* est à 45 l. E.-S.-E d'Oubi, peu loin de la Nouvelle-Guinée. Entre Misol

et la pointe méridionale de Gilolo on voit le groupe des îles *Popo*, où sont établis les Hollandais. *Céram*, la plus grande des Moluques après Gilolo, a 75 l. de l'E. à l'O. et 10 à 15 de large. *Amboine*, île de 20 l. de long sur 3 de large, et où l'on compte 50,000 âmes, est celle où les Hollandais ont concentré la culture du girofier, arbre qui atteint la hauteur de 40 à 50 pieds et étend au loin ses branches garnies de longues feuilles pointues qui ressemblent un peu à celles du laurier, et dont les boutons à fleur constituent ce qu'on appelle clou de girofle. *Bourou*, longue de 35 lieues et peuplée de 60,000 habitans, est séparée de la pointe ouest de Céram par un détroit de 15 lieues de large. Au sud et à 20 lieues de la partie orientale de Céram, vient le groupe des îles *Banda*, où est concentrée la culture du muscadier. *Ternate*, qui a 10 lieues de tour, consiste en terres élevées et abondantes en sources. *Tidor* est un peu plus grande. *Motir* est un asile voluptueux. *Makian* a

un volcan en pleine activité. *Batchian* est entourée de récifs de corail.

Mais la nature, en prodiguant aux Moluques tous ces riches végétaux épicés dont les produits alimentent le reste du monde, est cause de l'esclavage où vivent les habitans, qui, subjugués jadis par les Arabes, passèrent plus tard sous le pouvoir des Portugais, auxquels ont succédé les Hollandais, en changeant ainsi trois fois de maîtres depuis sept à huit siècles. Nous nous transporterons d'ici vers l'est pour chercher de plus riantes images dans la Polynésie.

LETTRE XLIX.

POLYNÉSIE.

Quelques généralités. Principaux groupes de la Polynésie : îles Pelew; archipels des Carolines, de Magellan ou des Mariannes, d'Anson, des Sandwich, des Mulgraves, des Navigateurs, des Fidgi, des Amis, de Kermadec, de Mangia, de la Société, de Roggeween, des Marquises, de la mer Mauvaise et Dangereux; île de Pâques.

Avant les découvertes de Bougainville et du capitaine Cook, on n'avait que très-peu de notions sur les nombreux archipels épars au milieu du grand Océan, à l'est de la Nouvelle-Hollande et du grand archipel Asiatique : ces groupes disséminés du

nord au sud depuis les îles Sandwich et l'archipel Magellan, dans l'hémisphère boréal, jusques et y compris les îles Kermadec, voisines de la Nouvelle-Zélande, dans l'hémisphère austral, et de l'est à l'ouest, depuis les côtes d'Amérique jusqu'aux archipels australiens et jusques et y compris les îles Pelew, à l'ouest, comme aussi les Marquises et l'île de Pâques à l'est, ont été réunis sous la dénomination collective de *Polynésie*, mot composé du grec *polus*, plusieurs, et *nesos*, île.

Les *limites* sont donc au nord par 23° lat., vers le tropique du Cancer, sauf quelques îles qui le dépassent et se rapprochent des côtes sud-est du Japon; à l'ouest, les îles Formose, les Philippines, les Moluques, la Nouvelle-Guinée et les archipels australiens de la Nouvelle-Bretagne, de la Nouvelle-Irlande, de Salomon, de Santa-Cruz, des Nouvelles-Hébrides et de la Nouvelle-Calédonie; au sud, les côtes septentrionales de la Nouvelle-Zélande; et à l'est les côtes occidentales des deux Amériques.



En comprenant toutes ces îles océaniennes orientales sous une désignation commune, les géographes n'ont pas eu exclusivement pour objet d'en rendre la classification plus commode; ils n'ont pas consulté seulement les positions respectives, les relations de distance, les données purement géographiques : ils ont aussi voulu tenir compte de la constitution physique de ces terres, des productions du sol, du climat, et surtout de l'étonnante analogie qu'offrent les traits caractéristiques des habitans, les mœurs, les usages, la religion, le gouvernement, le langage.

Et d'abord en ce qui touche la *constitution physique* de ces îles, on voit que partout elles sont de nature volcanique et que la plupart ont encore des volcans en pleine activité, comme aussi la plupart sont entourées de récifs de corail; ensuite leur *position* est tellement identique et homogène, qu'on peut les réunir par une seule ligne un peu contournée, mais dont la direction est dans le sens de l'équateur qu'elle coupe et dont elle s'éloigne peu,

soit au nord soit au sud; quant à leurs *productions* elles sont aussi analogues; et pour ce qui est de leurs *habitans*, ils sont à peu près constitués de même, ont des *usages* peu différens, des pirogues semblables ou presque semblables, une nudité générale, ou de très-légers vêtemens, le goût des fleurs, du tatouage, de la polygamie, et même de la prostitution; un *gouvernement* despotique, basé, en général, sur le respect de l'âge, sur la force, la bravoure et le mérite; une *langue* commune, ayant cinq dialectes principaux, et une *religion* où l'on retrouve les mêmes superstitions, les mêmes pratiques, souvent inhumaines, comme celle du tabou, dont nous aurons à parler, depuis les îles Sandwich jusqu'aux archipels de la Société.

Les cinq *dialectes* de la langue polynésienne sont l'*haouainais* des îles Sandwich, le *taïtien*, qui est en usage dans toutes les îles de la Société, le *marquésien*, usité dans l'archipel des Marquises et autres petits groupes voisins; le *zélandais*,

usité dans les groupes au nord-est de la Nouvelle-Zélande; et le *tongatabouan*, que l'on parle dans les îles des Amis. La langue parlée dans chacune des petites îles solitaires qui sont plus ou moins éloignées des principaux archipels, se rapproche assez de l'un ou de l'autre de ces cinq dialectes pour que l'on doive l'y réunir. Les recherches des missionnaires américains, consignées notamment dans une grammaire taïtienne publiée sur les lieux en 1823, ont démontré que ces dialectes appartiennent à une même langue et que l'on peut leur appliquer un système commun d'orthographe. Par ce moyen, tous les Polynésiens qui devront aux propagateurs de l'évangile le bienfait d'une langue écrite, dont ils étaient privés, pourront lire presque sans étude les écrits publiés dans chacun de ces cinq idiomes, à des distances de plus de mille lieues. Dix-sept lettres suffisent pour exprimer tous les sons de la la langue d'haouaï; ce sont les cinq voyelles a, e, i, o, u, et les douze consonnes b, d, h, k, l, m, n, p, r, t, v, w. Les mis-

sionnaires pensent même que l'on pourrait se passer des cinq suivantes, b, d, r, t, v. Dans les idiomes d'haouaï et de taïti, chaque syllabe et par conséquent chaque mot finit par une voyelle. On ne sait pas encore si les autres dialectes polynésiens donnent lieu à la même observation; mais il est impossible à un Taïtien de prononcer un mot terminé par une consonne, il y ajoute malgré lui une voyelle. Enfin la langue polynésienne est essentiellement différente de toutes celles que l'on connaît, non seulement par les mots, mais par sa structure et sa grammaire; il n'en est aucune qui soit répandue sur un grand espace, et dont les dialectes varient si peu, malgré les distances et le nombre des peuplades qui la parlent.

La Polynésie présente une *longueur* d'environ 5,000 milles ou 1,666 lieues du nord au sud, et une *largeur* de 4,000 milles ou 1,333 lieues de l'est à l'ouest. La surface occupée par les terres dans cette immense étendue serait difficile à déterminer, parce que toutes ne sont pas con-

nues et que les navigateurs en découvrent chaque fois de nouvelles dans leurs voyages : bornons-nous à citer les archipels ou les îles sur lesquels nous avons quelques notions positives, et commençons par en indiquer la *superficie* et la *population*, du moins pour celles qui n'offrent plus de doute; nous passerons ensuite à la description ou revue de chacune d'elles, dans l'ordre où elles vont être classées au tableau ci-après :

Archipels.	Superficie en milles carrés géographiques de 15 au degré.	Population.
— Pelew et Carolines	80	80,000
— Mariannes	57	6,000
— D'Anson.	20?	50,000?
— Des Sandwich (1)	285	130,000
A reporter.		266,000

(1) Dans sa *Balance politique du globe* en 1828, M. Balbi donne aux îles Sandwich 5,100 milles carrés géographiques de 60 au degré.

Archipels.	Superficie en milles carrés géographiques d 15 au dégré.	Population.
Report. . .		266.000
— Des Mulgraves.	180 ?	50,000
— Des Navigateurs.	124	150,000
— De Fidgi.	113	100,000
— Des Amis.	185	200,000
— De Kermadec.	15	5,000
— De la Société.	27 ½	24,000
— De Roggeween	50 ?	30,000 ?
— Des Marquises.	61	35,080
— De la mer Mauvaise. . . . . } — Dangereux. . . . . }	120 ?	100,000
Ile de Pâques	6 ?	2,100
		962,000
A ces évaluations empruntées aux tableaux de la *Revue britannique* de 1828, on peut ajouter la population des autres îles non portées ci-dessus.		338,000
Ce qui donnera une population de		1,300,000

Ce total arbitraire est pareil à celui que nous avons établi à la page 5 du présent volume, où l'on a vu que la surface du

territoire polynésien est évaluée à 3,600 lieues carrées. Maintenant il faut entrer dans les détails.

ILES PELEW.

En se dirigeant de la mer des Moluques vers l'est, le premier groupe que l'on rencontre est celui des *îles Pelew* que les Espagnols nomment *Palaos;* elles sont situées entre 6° 54'-8° 12' lat. N. et 131° 45'-132° 20' long. E., au nombre d'une vingtaine, à 200 lieues environ de la pointe nord de Gilolo; elles ont une élévation moyenne, sont couvertes de bois, et entourées à l'ouest d'un récif de corail; l'ébénier, le cocotier et l'arbre à pain y abondent; les volailles y pullulent dans l'état sauvage; elles forment avec les ignames, la noix de coco et le poisson la principale nourriture des habitans, qui sont bien faits, d'une taille ordinaire, ont le teint bronzé, des cheveux longs et flottans, vont nus, sont tatoués, polygames et se teignent les dents

en noir. Le gouvernement est entre les mains d'un roi, lequel a sous lui des *rupacks* ou chefs, qui forment une sorte de noblesse. Tout le territoire appartient en propre au souverain, dont les sujets n'ont que des propriétés mobilières, comme un canot, des armes et des meubles grossiers. Les indigènes se lèvent avec le jour et prennent aussitôt un bain d'eau froide. Dans leurs maisons, faites de planches et de bambous, existent de grandes salles pour les assemblées publiques. Leurs armes sont des piques, des dards et des frondes. A près de 100 l. N.-E. on aborde à la première île du groupe des Carolines, avant lesquelles s'offrent les petites îles *Matelotas* et quelques autres.

ARCHIPEL DES CAROLINES.

Les *Carolines*, ainsi nommées par les Espagnols, en l'honneur de Charles II, un de leurs souverains, sont comprises entre 135°-165° long. E., par 8°-10° lat. N.; el-

les forment un groupe long de 700 lieues de l'ouest à l'est; c'est le plus étendu de la Polynésie; on y compte une dizaine de groupes, ayant eux-mêmes 15, 20, 30 îlots ou beaucoup plus; cercle immense avec ou sans noyau de terre centrale. Les îles Pelew que nous venons de passer pourraient être regardées comme le premier anneau de cette longue chaîne, dont les groupes de *Ralich* et *Radack* semblent être la terminaison orientale, tandis que les îles basses et découpées en étroites bandelettes des Mulgraves et des Gilbert et Marschall, en sont la déviation vers l'équateur et le lien de communication avec les autres archipels polynésiens. La plus occidentale des Carolines, couvertes d'arbres et très-peu cultivées, est *Yap*, qui est la seconde en étendue; la plus grande est *Hogolen*, à 500 l. E. de la première; les *Pescadores* ou îles *Wallis*, terminent la chaîne à l'est.

Les *Carolins*, dont nous avons décrit le rameau, pages 25 et suivantes, ne vivent que du produit de leur pêche, de noix de

coco et de quelques racines peu nourrissantes. Ils se lèvent dès le point du jour, et lancent leurs *pros* ou *proas* à la mer. Les femmes ne portent pour habillement qu'une petite pagne qui descend des reins à demi-cuisse; quelques-unes même vont absolument nues, comme les hommes, qui cachent à peine les parties sexuelles. Les maisons sont bâties sur pilotis et très-basses, avec plusieurs appartemens. Les enfans, dès qu'ils ont été sevrés, ne couchent plus dans l'appartement de leur père, et les filles sont toujours séparées des garçons. Le frère peut épouser la sœur. Le peuple est bon et doux; il ne veut se nourrir ni de porcs ni de volailles. Il chante sur le même ton, c'est-à-dire sur deux ou trois notes articulées plus ou moins fortement. Sa religion se borne à reconnaître une puissance surnaturelle, maîtresse d'exaucer les vœux. On brûle les morts; les hommes qui ont été bons et qui n'ont point battu leurs femmes sont admis au-dessus des nuages, pour être éternellement heureux; tandis que les méchans sont changés en poissons

voraces. Nul Carolin ne peut se marier avant d'avoir prouvé son adresse à guider un pros sur les ondes. Ces insulaires entretiennent un commerce d'échange avec les îles Mariannes qui sont au nord des Carolines.

ARCHIPEL DES MARIANNES.

Les *îles Mariannes*, que Magellan découvrit en 1521, et qu'il appela *îles des Larrons*, à cause du penchant et de l'adresse des naturels pour le vol, mais qui sous Philippe IV furent nommées îles de *Marie Anne*, en l'honneur de Marie Anne d'Autriche, sont également connues sous le nom d'*archipel Magellan*, par reconnaissance pour ce fameux navigateur, désignation qui toutefois est appliquée uniquement par quelques géographes au groupe le plus septentrional voisin des côtes sud-est des îles japonaises. Les Mariannes, comprises entre 12°—20° lat. N. et 141°—143° long. E., jouissent d'un climat assez tempéré et produisent l'arbre à

pain, des citrons, des melons, des noix de coco, du bétel, de l'indigo, des bananes et du riz; on y élève des chevaux, du bétail et des porcs. Les indigènes ont presque tous été exterminés par les Espagnols, qui y ont fait une station pour les galères de Manille; ils y entretiennent une petite garnison.

Ces îles sont au nombre de 15 ou 16, dont quatre seulement sont habitées, savoir : Guam Rota Saypan et Tinian. L'île de *Guam* ou *Guham*, la principale des Mariannes, a 40 lieues de circuit; la partie sud est toute volcanique, le côté nord presque désert ; dans l'intérieur une grande quantité d'oiseaux riches de mille couleurs, voltigent parmi les bois; les plus jolis sont la tourterelle à culotte purpurine et le martin-pêcheur; mais tous ont un chant monotone et un cri désagréable. L'île de *Tinian*, qui fut le séjour d'Anson, est stérile et déserte; sa côte est monotone; on n'y voit ni route ni abri; on y a seulement quelques pieds de cocotiers, des rimas pelés, des bœufs et cochons sau-

vages. Les naturels, appelés *Chamorres*, sont tous chrétiens, superstitieux, ignorans et ont des mœurs aussi faciles que les Taïtiens du temps de la reine Oberéa. Une belle Chamorre, pressée par un voyageur épris de ses charmes, était sur le point de se rendre; dit M. Arago dans sa *Promenade autour du monde*, lorsque tout à coup un scrupule s'éleva dans son esprit : « Êtes-vous chrétien? dit-elle à l'étranger. —Oui, répondit-il; mais vous-même, êtes-vous chrétienne? » Elle répliqua par un oui, et le pacte d'union passagère fut conclu par les deux amans.

La musique est un des plus doux passe-temps des *Mariannais*; ils se réveillent en chantant, se reposent et s'endorment en chantant; leurs airs sont langoureux, harmonieux et à trois voix : leur chant est l'image de leur vie. La danse n'est en usage que parmi les enfans.

A l'est des Mariannes est l'archipel d'Anson.

ARCHIPEL D'ANSON.

Cet archipel se compose de quelques îles très-disséminées et fort peu importantes, sur lesquelles d'ailleurs les renseignemens nous manquent ; ils abondent au contraire pour les Sandwich, dont le groupe se voit à l'est de celui-ci.

ARCHIPEL DES SANDWICH.

Situées dans une mer entièrement ouverte, entre 19°—23° lat. N. et 157°—151° long. O., les *iles Sandwich* sont au nombre de dix, dont huit sont habitées Leur étendue superficielle est estimée par M. Ellis, qui les a visitées en 1823, à 5050 milles carrés américains de 69 $\frac{1}{2}$ au degré ; la principale, Hawaï ou Owhyhée, forme à peu près les $\frac{4}{5}$ de cette estimation, de sorte qu'elle est quatre fois aussi grande que tout le reste, comme on le voit dans le tableau qui suit :

ILES.	LONGUEUR.	LARGEUR.	SUPERFICIE.
Hawaï	97 milles	78 milles	4,000 milles
Maui	48	29	600
Tahurawa. . . .	11	8	60
Ranai.	17	9	100
Morakai.	40	7	170
Oahu	46	23	520
Nühau	20	7	80
Tauai	33	28	520
Morokini. . . .	Iles ou rochers presque arides		
Taura.			

Les îles Sandwich ont été visitées plus souvent qu'aucun autre groupe de la Polynésie : cette préférence est fondée sur plusieurs motifs : le bois de sandal y est en abondance ; elles sont une station commode, un lieu de relâche, un grand caravanserai pour les vaisseaux qui naviguent entre l'Amérique et l'Asie au nord de l'équateur. L'Angleterre et les États-Unis y entretiennent des agens commerciaux, outre les missionnaires américains qui y prêchent l'évangile depuis huit ans, pé-

riode qui leur a suffi pour convertir tous les indigènes au christianisme. Nous reviendrons à ce chapitre, marquons auparavant les traits naturels de chacune de ces îles, du moins des principales.

Un sol volcanisé ne peut être fertile qu'aux lieux où les laves sont décomposées; aussi, par cette seule cause, une grande partie d'*Owhyhée* ou d'*Haouaï* ou *Hawai* est condamnée à une stérilité de plusieurs siècles; le reste de l'île, couvert de hautes montagnes dont l'une a trois pics visibles à 30 lieues de distance et se trouve continuellement chargée de neige, quoique entre les tropiques, ne laisse à la culture que peu de plaines. D'un autre côté il y a peu d'eau; il n'y a point de ruisseaux qui se rendent à la mer, si ce n'est au fond de la baie de Waiaké, sur la côte orientale de l'île. Dans la saison des pluies, les torrens qui tombent des montagnes sont plutôt des agens de destruction que des moyens de fertilité, excepté la rivière de *Wairuku*, qui descend du Mouna Kea et se jette dans la baie de Waiaké ou Waia-

kea précitée ; mais les Sandwichois sont industrieux et réussissent dans leurs travaux agricoles, même faute d'animaux qui les secondent. C'est au nord et à l'occident que le pays offre un plus beau coup d'œil; le terrain y est couvert d'une immense quantité de végétaux le long des côtes. Dans plusieurs parties de l'île on voit des plantations de cannes à sucre et de cotonniers. Le rivage sud-est est bordé de rochers qui, en quelques endroits, ont une élévation perpendiculaire de 40 à 60 pieds. La partie nord-ouest est entrecoupée d'une infinité de baies et de criques où les naturels ont établi des pêcheries.

Nous venons de citer les *montagnes* des Sandwich : leurs pics principaux sont le *Mouna-Roa*, haut de 18,400 pieds, suivant M. Mathison qui l'a visité en 1822; le *Mouna-Kea*, haut de 15 à 16,000 pieds; et le *Mouna-Huararai*, haut de 7 à 8,000 pieds. Si l'estimation est exacte, le premier de ces pics excéderait de 3,680 pieds celui de Ténériffe, et ne serait pas de

beaucoup inférieur à celui du Chimborazo, point le plus élevé des Andes.

C'est près de la base du ou de la Mouna-Roa et à sept lieues de la mer, que se trouve le fameux *volcan de Kirauéa* ou *Kiracuia*. Il diffère de tous ceux que l'on connaît, en ce qu'au lieu d'occuper le sommet tronqué d'une montagne, il forme une immense cavité dans un plateau élevé, mais au pied même du Mouna-Roa. Il est probable que, dans l'origine, c'était une montagne conique, et qu'il y a plusieurs siècles que l'abîme actuel s'est ouvert par suite de l'éboulement du sommet. On voit au fond de cet abîme cinquante ou soixante petits cratères coniques, dont quelques-uns sont constamment en éruption. Les cimes et les flancs de plusieurs d'entre eux sont couverts de soufre nuancé de vert et de jaune; mais à ceux-ci près, la couleur des autres, ainsi que celle des bords du gouffre, est uniformément d'un noir affreux. Ce gouffre a 1500 pieds de profondeur et au moins 3 lieues de circonférence, dont les côtés servant de galerie

pour observer les petits cratères, sont si perpendiculaires que d'un saut on serait arrivé au fond de l'abîme, où bouillonnent, se choquent, sifflent les vapeurs qui se dégagent, en même temps qu'a lieu l'explosion des gaz qui s'enflamment au contact de l'air, avec un bruit épouvantable. On ne peut comparer l'éruption de ce volcan qu'à celle qui ouvrit sur le flanc de l'Etna une nouvelle bouche et forma un second cratère. L'enceinte de 6 lieues qui renferme deux plaines et la bouche actuelle du volcan de Kirauéa, est entièrement formée de débris volcaniques entassés dans la plus étrange confusion; la plaine inférieure aboutit à la vaste ouverture par laquelle les flammes et la fumée s'échappent en ce moment. C'est la nuit que le spectacle de ce volcan devient le plus magnifique : on distingue alors ce que la lumière du jour empêchait d'apercevoir; les cratères lancent à des intervalles très-rapprochés, des cendres et des pierres qui retombent au fond du gouffre ou en frappent les parois; chacune des éjaculations est accompagnée

d'une détonation qui ébranle la terre à une grande distance, après quoi la flamme s'élève plus haut et prend plus d'éclat, pour ensuite s'affaiblir par degrés, devenir fumeuse et enfin une colonne de vapeurs grisâtres et opaques qui couvre tout le cratère jusqu'à une nouvelle éruption : qu'il est beau de contempler les laves sortant des cratères en rivières de feu, le lac qui les reçoit, les vagues enflammées dont il est couvert, les îles qu'y forment les pierres lancées par le volcan ou entraînées par les laves elles-mêmes ! Mais de pareils tableaux ont besoin d'être vus pour s'en faire une idée : achevons celui de l'île d'Owhyhée, où le capitaine Cook périt assassiné, à la suite d'une querelle avec les indigènes alors barbares. Ils placent dans le volcan dont il vient d'être question une divinité qu'ils nomment *Pele* ou *Pailai*, tantôt bienfaisante et tantôt cruelle dans ses vengeances ; son culte, fondé sur l'espérance ou la terreur, faisait partie de la religion des Sandwichois ; mais cette superstition est considérablement affaiblie,

et grâce aux missionnaires elle sera éteinte avant le cratère. Toute l'île d'Hawaï est parsemée d'habitations et de villages; il y a même des villes, entre autres celle de *Honaunau*, qui compte 147 maisons; la baie de Vaiakea est bordée de 400 maisons habitées par environ 2,000 individus; la côte occidentale sur un espace de 6 à 7 lieues montre plus de deux mille âmes. Ainsi ce n'est point exagérer le nombre total des habitans d'Owhyhée que de le porter à 50,000, ou aux deux tiers de la population totale du groupe.

L'île de *Maui*, la seconde en importance, offre un aspect vraiment agréable, lorsqu'à une distance de 5 lieues en mer on aperçoit ses belles côtes sabloneuses ombragées de cocotiers, et le pays richement cultivé dans l'intérieur d'où s'élèvent des collines presque perpendiculaires. Leurs sommets sont stériles, d'une couleur brune, et peuvent se voir à une distance de 25 lieues. Du côté de l'ouest on trouve une baie convenable pour jeter l'ancre. Les habitans, que l'on croit être

au nombre de 38 ou 39,000, possèdent beaucoup de petits vaisseaux pour communiquer avec les autres îles. *Tauai* est également très-productive ; *Morakai* et *Ranai* n'ont pas autant de terres cultivées, mais elles possèdent plusieurs bonnes baies ; *Oahu* ou *Wahoo*, la plus belle et la plus fertile du groupe entier, a des vues extrêmement pittoresques ; elle est tout en culture. Les principales *productions* de toutes ces îles sont le bois de santal ou santalin ou sandal, dont il se fait un grand commerce ; le mûrier à papier, avec l'écorce duquel on fabrique des étoffes ; l'arbre appelé ohia, qui croît à la hauteur de 20 à 30 pieds et produit un fruit rouge ; le fraisier et le framboisier, qui donnent de beaux fruits ; la racine de *ti* ou *tii*, variété du dragonier ; et le *taro* ou gouet, dont les racines broyées et mêlées avec de l'eau forment la nourriture principale des indigènes.

Les *Sandwichois* sont en général affables et communicatifs ; presque tous sont déjà chrétiens, mais ont gardé le costume

de leur pays. Les deux sexes portent autour des reins une ceinture, et se passent sur les épaules un manteau en guise de châle; ils se tatouent les lèvres et la figure, ont les cheveux relevés autour du front et teints en blanc avec une espèce de craie et d'argile. Les hommes sont armés d'un poignard en bois ou en fer, de 18 pouces à 2 pieds de long. A la mort d'un chef ils se rasent la tête et ne laissent subsister qu'une étroite bande de cheveux qui va du front au derrière de la tête. Leur manière de se saluer est de se toucher le nez. De petits miroirs et des pipes garnies en cuivre sont les deux objets qu'ils estiment le plus. Ils aiment à se laisser glisser du haut d'une montagne sur un traîneau étroit, et celui qui a été le plus loin est proclamé vainqueur. Il est fâcheux qu'ils soient enclins à l'ivrognerie. Leur breuvage enivrant est fait avec de la racine de *ti*, du suc de la canne à sucre ou de celui de la patate douce fermentée. Les Sandwichois jugent de la beauté par la corpulence; l'habitude de fumer est générale, comme

celle de se servir de bâtons pour marcher; les hommes et les femmes excellent dans l'art de la natation auquel les deux sexes se livrent dès la plus tendre enfance. Le chien et le cochon sont leurs animaux favoris. Leur musique consiste à frapper avec un petit bâton de bois dur, de 3 pouces de long, sur un autre de 5 ou 6 pieds, et à battre la mesure avec le pied droit sur une pierre. Les danseuses ont la tête et le cou parés de guirlandes de fleurs et les chevilles des pieds entortillées de rameaux du maise odoriférant.

Sans revenir sur la déesse *Pélé*, la principale des divinités volcaniques d'Hawaï, qui habitent les cratères dont les fournaises rugissantes et les flammes pétillantes sont la musique, tandis que les ruisseaux de lave enflammée sont le ressac dans lequel ces divinités se jouent; sans nous occuper de la superstition des Hawaïens qui croient encore leur devoir un tribut, nous retracerons de préférence ici le système du *tabou* ou des interdictions, qui, dans les îles Sandwich était devenu, entre les

mains des prêtres, l'arme la plus cruelle et la plus redoutable que la tyrannie ait jamais imaginée pour exercer impunément l'oppression ou la vengeance; arme que l'influence des missionnaires et la fermeté du dernier roi Taméhaméha ont récemment brisée, mais qui malheureusement existe encore dans quelques groupes de la Polynésie.

Le tabou ne permettait qu'aux prêtres et aux chefs de manger des noix de coco; la viande de porc et la volaille étaient interdites aux femmes; défense aux deux sexes de prendre leurs repas en commun et surtout de manger au même plat; les femmes devaient manger seules et se nourrir d'alimens grossiers qu'elles n'avaient pas même la permission d'apprêter comme ceux qu'elles offraient à leurs maîtres. Si un insulaire était surpris en un lieu plus élevé que la tête du roi, fût-ce même sur un arbre ou au haut d'un mât, il était dévoué aux dieux et immolé; le même sort était réservé à celui qui aurait eu le malheur d'étendre sa main au-dessus de la

tête du monarque; les idoles, les temples. les personnes et les noms même du roi et de la famille régnante, la personne des prêtres étaient toujours tabouées ou sacrées. Ces interdictions étaient générales et de tous les temps; d'autres ne duraient que peu de jours; alors aucun canot ne pouvait mettre en mer, aucun habitant n'avait la permission de sortir de sa maison, le feu et la lumière devaient être éteints, il était défendu d'aller au bain, même dans l'intérieur de la maison, à l'exception des prêtres et des gens attachés au service des temples; il était défendu aux chiens d'aboyer, aux porcs et à la volaille de faire aucun bruit. Toute infraction était punie de mort. Pendant ces temps de retraite générale, les prêtres se chargeaient des idoles, et parcouraient les îles pour y lever des contributions au profit des dieux. Les chiens et les porcs étaient muselés, les poules renfermées et les yeux couverts par un morceau d'étoffe; le peuple se prosternait la face contre terre devant les prêtres, lorsqu'ils passaient avant ou après

le tabou. Si ces prêtres manquaient de victimes pour les sacrifices, ils imposaient un tabou extraordinaire et de telle nature qu'il était presque impossible de ne pas l'enfreindre en quelque point. Souvent même ils omettaient de le publier dans quelques lieux, où il leur était dès lors plus aisé de trouver des coupables que des hommes apostés saisissaient et entraînaient aux autels où on les égorgeait. Cette institution barbare, minutieuse et tracassière, qui prétendait régler toute la vie privée, qui troublait sans cesse l'imagination et accablait l'homme dans toutes les situations, soit de vaines terreurs, soit de privations et de souffrances trop réelles, multipliait encore à la charge du peuple les temples, les cérémonies, les sacrifices. On exigeait pour des idoles sans nombre des hommages assidus; la puissance sacerdotale n'était utile qu'au clergé, et n'offrait au peuple aucun avantage qui la fît supporter avec patience; au contraire les plaisirs les plus innocens étaient dé-

fendus, on n'osait se livrer aux plus douces affections.

Le roi Taméhaméha donna enfin lui-même un grand exemple d'infraction à la loi du tabou, et préluda ainsi aux autres changemens qu'il voulait opérer. Il invita à une grande fête les habitans d'Owhyhée, leurs femmes et les chefs des autres îles. Les convives s'établirent selon la coutume, les hommes à part et les femmes dans un coin retiré. Le service étant ainsi disposé, le roi, au moment même, envoya chercher quelques volailles et d'autres mets prohibés, pour les placer aux lieux où les femmes étaient réunies; il s'assit ensuite à une table particulière, et commença à manger en invitant les femmes à suivre son exemple. Les chefs l'imitèrent, et les hommes et les femmes prirent pour la première fois les mêmes alimens. Cette violation publique irrita tous les prêtres, mais aussitôt il proclama que leur règne avait cessé et qu'aucun culte ne serait plus rendu aux faux dieux. Maintenant, nous le répétons,

le christianisme est la religion des Sandwichois; nous leur dirons adieu et voguerons vers les îles Mulgraves.

ARCHIPEL DES MULGRAVES.

Au sud-ouest des Sandwich, les *îles Mulgraves* forment une chaîne de 550 lieues qui se lie d'un côté avec les Carolines par les Pescadores, de l'autre avec les Fidgi par l'île de Rotouma; cette chaîne, placée sous l'équateur, entre 10° lat. N., et 10° lat. S., et 169°—172° long. E., fut découverte par Marschall et Gilbert en 1788. La plupart de ces îles sont basses; elles produisent des cocos, des oranges et des choux-palmistes; la race cuivrée qui les habite passe pour hospitalière et habile à guider les pirogues.

Elle a au sud, par 172° 40' long. E., et 10° lat. S., l'*archipel Gilbert*, dont les naturels, cuivrés, grêles et maigres, habitent sur des récifs découverts et peu productifs. Aucun ne voile les parties sexuelles,

tous portent les cheveux coupés court, et n'ont point de barbe ni de moustaches, qu'ils taillent avec des coquilles. Ils s'avancent avec leurs pirogues assez loin dans la mer, en emportant une provision d'eau douce dans des noix de coco.

Près de cet archipel, et par 12° 31' 0" lat. S., et 174° 55' 0" long. E., est l'*île de Rotouma*, dont Quiros eut le premier connaissance en 1601; chaînon qui rattache l'archipel des Carolines par ceux des Mulgraves et de Gilbert, par Saint-Augustin et le Grand-Cocal, aux autres archipels de l'océan Pacifique. Cette île est montagneuse, de médiocre hauteur, très-hachée, enveloppée d'une ceinture de terres basses sur lesquelles sont les habitations. Les pointes avancées sur la mer sont couvertes de cocotiers; l'île en général est riche de végétaux, cultivée avec soin et très-féconde. On est disposé à donner aux montagnes une origine volcanique. L'île est prodigue en substances alimentaires: on y trouve en abondance les pommes de Cythère, le mapé, les bananes, les racines de taro, les

cannes à sucre, les ignames et les fruits à pain; les poules et les cochons y sont multipliés.

Les *Rotoumaïens*, qui appartiennent à la race océanienne, sont grands, bien faits, d'une taille avantageuse, ont la physionomie douce, prévenante, remplie de gaîté; ils sont d'une curiosité enfantine qui étonne; ils portent leur chevelure, qui est très-longue, relevée en touffe sur le sommet de la tête; et lorsqu'ils la laissent tomber flottante sur leurs épaules, c'est chez eux un signe de respect et d'une profonde soumission. Ils ont la plus grande ressemblance avec les Taïtiens, malgré l'immense intervalle de mer qui les en sépare. Leurs yeux sont grands, noirs et pleins de feu; leur nez est légèrement épaté, et leurs dents sont très-blanches. Ils se coupent la barbe avec des coquilles; ils pendent aux lobes de leurs oreilles des feuilles ou des fleurs odorantes : placés sous une température chaude, ils se baignent fréquemment; la plupart vont entièrement nus, hors une étroite bandelette

qui soutient plutôt qu'elle ne cache les parties génitales; les chefs seuls ont une pagne qui descend à moitié des cuisses. Dans les grandes cérémonies, ou pour paraître devant les étrangers avec tous leurs avantages, ils se peignent tout le corps de jaune orange très-vif, avec une poudre obtenue de la racine de cucurma, délayée dans l'huile de coco. Les deux sexes s'épilent avec le plus grand soin, sans même garder les poils des aisselles. Les hommes portent au cou une valve d'huître à perles ou des chapelets de coquilles. Les deux sexes affectionnent surtout les dents de cachalot, dont ils composent leurs bijoux les plus précieux. Les seuls instrumens que les Rotoumaïens recherchent sont les haches, les clous et les hameçons. Leur seule arme est un long bâton en bois dur, terminé par un casse-tête aplati, tranchant et couvert de ciselures. Le tatouage a lieu sur tout le corps. M. Lesson, auquel nous devons ces détails, rapporte que les Rotoumaïennes sont très-jolies, et que les hommes les offraient avec empressement

à l'équipage de la *Coquille*. La syphilis était encore inconnue dans ce nouvel éden. Le seul défaut des naturels est le penchant au vol, ils s'y livrent en riant, et c'est à qui montrera le plus d'adresse.

L'île de Rotouma est divisée en 24 districts gouvernés par autant de chefs, dont chacun par rang d'âge arrive à l'autorité suprême, et l'exerce pendant 20 lunes sous le nom de *Chaou*. Il tient conseil chaque matin avec une douzaine de chefs, et règle les affaires. La cérémonie du changement de chaou n'est pas accompagnée d'une grande formalité : tous les chefs s'assemblent, et le plus ancien remet une branche de feuillage au nouveau chaou. Les chefs possèdent toutes les terres, forcent les habitans à travailler, et disposent du mariage des jeunes filles; ils sont à la tête de leur tribu dans une bataille, remplissent les fonctions sacerdotales dans les baptêmes, les mariages et les enterremens, et administrent la justice d'une manière douce et paternelle. Les villages sont bâtis sur le bord de la mer, mais la cabane du

chef est la plus près du rivage. Les seuls objets d'ameublement sont des nattes, des oreillers en bois et des tables pour manger, sur lesquelles une feuille de bananier sert de nappe, tandis qu'un morceau d'une autre feuille, placé entre les doigts, sert de cuillère pour porter les alimens à la bouche.

Aux mariages, les deux futurs, arbitrairement unis par le chef, doivent pendant une ou deux nuits coucher sur la même natte, mais on veille à ce que le sacrifice ne soit pas consommé. Le jour où il doit être accompli se passe en danses, en festins; et, vers le soir, les amans, conduits au bord de la mer, entrent dans l'eau. La fille nue se couche sur le dos, et l'homme lui lave le corps; ensuite celui-ci se couche dans le sens opposé, et la femme pratique sur lui la même opération. Ceci se passe devant un grand nombre de témoins des deux sexes, qui ont apporté des nattes en présent et qui chantent pendant que les deux époux sont dans l'eau. Cinq minutes après ils sortent de la mer, et sont

ainsi liés l'un à l'autre pour la vie : les femmes d'ailleurs ne sont point esclaves, mais sont au contraire aimées et respectées. A la moindre infidélité, un coup de casse-tête de l'époux le délivre de sa compagne, et l'adultère est lancé en pleine mer, attaché sur une frêle pirogue. Quant aux chefs, l'infidélité leur est permise. Hors l'état de mariage, toute fille est maîtresse d'accorder ses faveurs à qui bon lui semble; mais la virginité lui est précieuse, elle est la condition du mariage. Lorsqu'une jeune fille se vante de l'avoir, elle se poudre le dessus de la tête avec de la chaux de corail, se peint les côtés jusqu'au bas de la figure en rouge, et le derrière jusqu'au milieu du dos en noir. Pour marquer sa douleur, une femme qui perd son mari coupe sa chevelure, et avec un bâton rougi au feu se couvre la poitrine de points brûlés; le veuf, au contraire, se taillade le front et les épaules avec une pierre aiguë. Aux funérailles d'un chef, deux garçons de dix ans, tirés au sort, sont tués par le successeur du défunt, et on les

enterre dans des fosses particulières de chaque côté du personnage. Un pareil honneur est rendu à l'épouse d'un chef, et deux jeunes filles sont les victimes qu'on immole sur sa tombe. Voilà les seuls traits de barbarie de la religion rotoumaïenne. Quant aux usages de repas, on retrouve ici un de ceux du tabou, car les femmes ne peuvent manger qu'après leurs maris, et autant de convives, autant de tables séparées.

Au nord de l'île de Rotouma, entre les Carolines et les archipels Mulgraves et Gilbert, on trouve également l'île que le capitaine américain Crozier découvrit en 1804, et qu'il nomma *île Strong*, mais que les indigènes appellent *Oualan*; elle gît par 5° 21' 32" lat. N., et 160° 48' 22" long. E. Elle fait, par les montagnes qui la couvrent, une exception remarquable au milieu des îles basses de corail dont le grand Océan est ici parsemé. Sa partie S. offre quelques îlots de madrépores boisés; les montagnes sont ravinées et déchirées; quelques-unes sont terminées par des pics

aigus. La végétation la plus active revêt l'île entière, tandis que des forêts de mangliers s'étendent sur le littoral, bordé de récifs. Le port de *Lélé*, dans la baie de Pané, est le plus spacieux et bien abrité. Une infinité de ruisseaux descendent des montagnes et sont partout ombragés par de beaux arbres, tels que le bananier, le cocotier, et surtout l'arbre à pain, qui forme la base de la nourriture des insulaires, lesquels ont aussi des poules en abondance, mais pas de chiens ni de cochons. Le rat, le vampire, sont les seuls animaux quadrumanes; l'ornithologie est peu riche, les poissons sont nombreux.

Les *Oualanais* aiment beaucoup les fleurs odorantes ou brillantes; les femmes s'en passent de gros paquets dans les lobes des oreilles. Comme ici on est toujours dans l'eau ou dans les boues, les naturels souffrent de cette humidité continue. Ils sont simples, bons, doux, petits de taille et hospitaliers; n'étant pas obligés de travailler pour exister, ils sont mous et efféminés; la fatigue les atteint vite, et c'est

pour eux le souverain mal. Les femmes, aux yeux noirs et pleins de feu, sont très-jolies et aiment beaucoup à babiller. Les deux sexes vont nus, à l'exception du maro qui serre les reins. Les deux sexes nouent leurs cheveux sur l'occiput. La couleur de la peau est d'un jaune orangé peu foncé. Les femmes vont aussi la tête nue, comme les hommes; elles sont très-chastes, malgré la polygamie, permise aux classes supérieures. Les Oualanais sont gouvernés par un roi ou chef qui a le titre d'*urosse* et règne par des lois entièrement féodales; le peuple ne possèed rien en propre, et tout, famille et biens, appartient à ce chef, lequel a sous lui des urosses secondaires qui sont ses lieutenans. Pour le distinguer d'eux ils le nomment *urosse tône*. Leur tatouage est plus perfectionné que celui des simples particuliers, rangés en plusieurs classes, dont la dernière ou le bas peuple est appelée *siné* ou *singué*. Lélé, résidence royale, compte 5 à 600 âmes, et l'île entière peut renfermer 1200 individus, dont les mœurs ont

une grande analogie avec celles des indigènes des Palaos. Mais repassons la ligne, et poursuivant notre tournée vers le sud-est, abordons l'archipel des Navigateurs.

ARCHIPEL DES NAVIGATEURS.

Situé par 13° 32'—14° 9' 10" lat. S., et 171° 22' 50" — 174° 54' 30" long. E., ce groupe que Bougainville découvrit, que La Pérouse examina, et auquel le premier donna le nom d'*Archipel des Navigateurs*, à cause de l'adresse de ses habitans à lancer leurs pirogues sur les flots, se compose de 7 principales îles, *Pola*, *Gal nasse*, *Oyolava*, *Maouna*, *Fanfone*, *Leone*, *Opun*. Elles sont très-fertiles, entourées de récifs, et couvertes de cocotiers, d'arbres à pain et d'orangers. Les habitans sont bien constitués, les femmes très-jolies et très-voluptueuses; une écharpe de feuilles leur tient lieu de ceinture; un ruban vert s'enlace dans leur chevelure ornée de fleurs. Au passage de La Pérouse, les vieillards, retenant les jeunes filles, servaient de

prêtres et d'autel au culte de Vénus. Hommes et femmes ont le corps peint et tatoué; leurs cheveux sont très-longs et retroussés sur la tête; ils fabriquent leurs nattes et quelques étoffes avec le mûrier à papier. L'imagination la plus riante se peindrait difficilement des sites plus agréables que ceux de leurs villages, placés au milieu de riches vergers qui croissent sans culture; ce sont des huttes soutenues par de grossières colonnades et couvertes de feuilles de cocotiers. La nourriture habituelle est la chair de cochon, de chien, d'oiseaux, avec les fruits de l'arbre à pain, du bananier et de l'oranger. Ces insulaires poussent leur navigation jusqu'aux îles Fidgi.

ILES FIDGI.

Les *îles Fidgi* ou *Fidjis* sont réunies dans un espace presque circulaire, compris entre 16°—19° lat. S. et 175°—119° long. E. Elles sont nombreuses et bien peuplées; deux d'entre elles, *Takunova*

et *Ambou*, sont assez grandes. Les habitans de cet archipel sont robustes, mais passent pour anthropophages. Ils ont les cheveux bouclés; hommes et femmes les saupoudrent avec les cendres de l'arbre à pain, ou avec de la chaux tirée de coquillages brûlés et pulvérisés. Ils vont généralement la tête nue; mais pour que la rosée de la nuit ne gâte point leur belle frisure, ils la couvrent d'un morceau d'étoffe blanche très-fine qu'ils attachent avec assez d'élégance. Les filles vont entièrement nues jusqu'à dix ans, et les garçons jusqu'à quatorze. A cette époque un tablier entoure les reins. Les parens marient leurs enfans ou plutôt les fiancent dès l'âge de 3 ou 4 ans. Les deux sexes ont des trous aux lobes des oreilles pour y pendre des fleurs ou autres ornemens. Ces insulaires paraissent d'une race inférieure à celle de l'archipel des Amis.

ARCHIPEL DES AMIS.

A 120 lieues à l'est des îles Fidgi, l'*archipel des Amis* que le capitaine Cook nomma ainsi en souvenir du bon accueil qu'il avait reçu des indigènes, qui appellent leurs îles *Tonga* ou même *Tonga-tabou* ou îles consacrées, est situé entre 18° 30'—21° 30' lat. S. et 182°—184° long. E. La principale du groupe est proprement *Tonga-tabou* que Tasman appela île d'*Amsterdam*; elle peut avoir 16 lieues de tour. *Eoua* ou *Middlebourg* est au sud-est et peu éloignée. *Annamouka* ou *Rotterdam* est à 12 lieues au nord. *Vavaou* est appelée *Mayorga* par les Espagnols, et *Howe* par les Anglais. Toutes ces îles présentent une grande fertilité et sont bien cultivées; on y voit du bois de sandal, des cocotiers et beaucoup d'autres arbres; les cochons et les volailles y pullulent; la boisson favorite est le cava, espèce de poivre fermenté; en fait d'animaux sauvages il n'y a que de petits lézards; les oiseaux de terre

sont des pigeons, des tourterelles, des parrots, des perroquets, des chouettes, des foulques et de grosses chauves-souris. Des vases de bois, des coquilles de noix de coco, des coussins de bois en forme d'escabeaux, voilà les meubles des insulaires, qui sont légèrement cuivrés, vifs, gais et polygames; les femmes surtout sont très-joyeuses et très-libres. La coutume de se tatouer ou piquer la peau est universelle. Le vêtement des deux sexes est une ceinture autour des reins. C'est manquer de respect que de rester debout devant un supérieur; on se touche du nez le front les uns aux autres en signe d'amitié; on se rase la tête à la mort d'un chef; quand un indigène a perdu sa propre mère, il en reçoit d'office une adoptive.

Les prêtres jouissent de beaucoup de pouvoir sur l'esprit crédule des Tongatabouanais; ils les croient inspirés, et de là encore quelques-unes des pratiques du tabou: personne ne peut toucher le cadavre d'un chef sans subir un tabou de dix mois lunaires; la personne frappée du ta-

bou ne peut s'aider de ses mains pour manger, elle est obligée de se faire servir par une autre, à moins qu'elle ne préfère se traîner sur les mains et sur les genoux afin de saisir sa nourriture avec la bouche. Les indigènes croient que ceux qui enfreindraient le tabou enfleraient et mourraient subitement. Il y a un paradis appelé *bolo-tou*, et situé dans une île au nord de Tonga, où les âmes des morts se réunissent; lorsqu'il leur plaît d'appeler à elles par la bouche des prêtres un vivant qu'elles aiment, il doit se hâter de mourir pour aller les trouver. On dit que les habitans de l'archipel des Amis ne le sont pas tellement de leurs semblables qu'ils ne les immolent encore, et ne prennent même la fantaisie de manger leurs prisonniers; n'allons pas nous exposer à leur dent perfide et fuyons vers les Kermadec.

ARCHIPEL DE KERMADEC.

Cet archipel, qui marque la continuation de la chaîne sous-marine vers la par-

tie nord-est de la Nouvelle-Zélande, est situé par 30° lat. S. et 180° long. E., à égale distance de la Nouvelle-Zélande et des îles des Amis, ayant entre ces dernières et lui les petites iles solitaires de *Pylstaart* et de *Vaquez*. Les renseignemens nous manquent sur ces divers groupes d'îles entourées de récifs; nous serons plus favorisés pour celles de la Société, que nous trouverons bien loin au nord-est, entre le tropique du capricorne et l'équateur.

ARCHIPEL DE LA SOCIÉTÉ.

C'est ici que l'imagination des prosateurs et des poètes s'est le plus évertuée : quel lecteur ne se rappelle les douces émotions qu'il éprouva aux descriptions de Bougainville, de Cook et autres navigateurs qui les premiers tracèrent le tableau séduisant de ces îles, situées entre 18° 10'-16° 55' lat. S. et 152°-154° long. O., qui furent découvertes en 1606 par l'espagnol Quiros, et que deux siècles et demi plus tard, le capitaine Cook

le sol taïtien nourrit jusqu'à 28 variétés de cet arbre précieux, ainsi que plus de 15 du bananier ; l'écorce du mûrier à papier sert à fabriquer une étoffe ou un papier vestimental de la plus grande finesse; le bois de sandal blanc et noir se trouve sur les montagnes ; les oiseaux et les poissons animent les airs et les eaux, tandis que le cochon fournit la seule chair dont les Taïtiens soient aujourd'hui partisans.

Les *Taïtiens* sont d'un jaune rouge très-peu intense. Les hommes ont les membres bien proportionnés; mais, sans cesse exposés au soleil, ils ont le visage très-basané, au lieu que les femmes n'ont qu'une teinte de plus que celles d'Andalousie et de Sicile. La surface de la peau est très-lisse et douce au toucher, mais il s'en exhale une odeur très-forte et très-tenace due aux frictions d'huile de coco, et qui persiste malgré les bains journaliers dont on fait usage. Hommes et femmes portent les cheveux assez ras ; ni les uns ni les autres ne s'épilent, mais les hommes s'arrachent la barbe et ne laissent croître que

les moustaches qu'ils taillent de manière à former un léger rebord sur la lèvre. L'abondance des produits, la beauté du climat, l'insouciance d'une vie peu occupée font que les Taïtiens sont généralement très-mous et ont la démarche mal assurée, ou pour mieux dire efféminée : ce sont les vrais sybarites de la Polynésie. Néanmoins, ils sont légers à la course, ils savent lancer des pierres avec une merveilleuse adresse, nager sur les récifs comme des poissons, et exécuter sur mer de longs trajets sans éprouver de fatigue.

Les *Taïtiennes* ont paru à M. Lesson, qui les a vues en 1824, beaucoup moins belles que les précédens navigateurs ne les avaient représentées; il dit n'en avoir aperçu qu'une trentaine de passables, selon nos idées sur la beauté. Il pense que les premiers marins, séduits par la pompe de la végétation, la douce température de Taïti et les plaisirs sensuels dont ils furent enivrés après de longues privations, durent être plus disposés à voir autant de Vénus dans les nymphes de la déesse Cy-

thérée; les missionnaires prétendent que la beauté du sang a pu encore s'altérer par les maladies syphilitiques : si cette dernière cause était réelle, sans doute elle deviendrait d'autant plus sérieuse, que d'après les gazettes de Sydney de 1827, sur six Taïtiens il y en a cinq d'atteints par le fléau; des femmes, des filles à peine adultes, périssent dans les douleurs les plus aiguës; les épouses sont obligées surtout de cacher leur maladie, car l'aveu en serait la preuve d'un adultère que les missionnaires anglais sont parvenus à faire considérer comme un crime qui est puni avec une extrême rigueur. Il y aurait plus de charité à guérir leurs ouailles qu'à les désespérer.

Vers dix ans les filles peuvent être mères. Les femmes s'entr'aident dans les douleurs de l'enfantement; la plus proche voisine sert d'accoucheuse et coupe le cordon ombilical avec la valve tranchante d'une huître. Aussitôt que le nouveau-né a vu le jour, on le plonge dans un bain d'eau fraîche; la mère l'allaite pen-

dant 3 ou 4 ans. Pères et mères ont la plus grande tendresse pour leurs enfans; ils leur parlent avec douceur, ne les frappent jamais, et ne goûtent rien d'agréable sans leur en offrir. Le plus grand service que les missionnaires européens aient rendu à ces insulaires est de leur avoir fait abolir l'affreuse coutume de sacrifier selon le tabou ces objets de leur amour.

Paresseux par essence, les Taïtiens trouvent dans le sommeil ou le repos le souverain bonheur; ils se lèvent et se couchent comme le flambeau du jour : pères et mères, frères et sœurs, jeunes époux s'étendent pêle-mêle sur des nattes jetées sur le sol; les chefs seuls ont des nattes tendues sur des châssis. On a aussi l'usage de la sieste de midi à 3 heures. On fait trois repas principaux où le sol sert de table, où les noix de coco font l'office de coupes et de plats, et où le coco même rempli de liquide est la bouteille. Ces trois repas n'empêchent pas qu'on ne mange à presque toutes les heures de la journée; il est bien rare, en effet, dit M. Lesson, de ren-

contrer un naturel sans qu'il ait dans la main un morceau de fruit à pain cuit sous la cendre ou une noix fraîche de coco. On cuit pour toute une semaine les alimens usuels, qui consistent en viandes, en fruits et en racines. La chair la plus estimée est celle de cochon, mais tous les habitans ne sont point assez riches pour en goûter souvent. Ils aimaient autrefois les chiens; ils élèvent des poules, ramassent les œufs dans les broussailles et n'en font point usage. Ils aiment passionnément le poisson, qu'ils mangent presque toujours cru. La boisson ordinaire est l'eau pure; ils buvaient avant l'arrivée des missionnaires une liqueur très-enivrante appelée ava, obtenue de la macération de la racine de piper dans l'eau. Ils ont pour les vêtemens d'Europe un goût presque effréné, mais n'en sont pas encore au point de porter des culottes. Un morceau d'étoffe qui sert de pagne s'ajoute à leur maro. Jusqu'à l'âge de 14 ou 15 ans les jeunes garçons vont tout nus, hormis ce maro qui recouvre les parties génitales. Il en est de même des

filles jusqu'à 10 ans, et toutes les femmes indistinctement vont pieds nus comme les hommes; la plus brillante portion de leurs atours est dans les fleurs qu'elles pendent aux lobes de leurs oreilles. Une légère tunique dessine plutôt qu'elle ne voile leur sein, et une visière faite avec des folioles du cocotier les garantit de la trop vive action du soleil. Enfin les Taïtiens ont des manteaux gommés imperméables à la pluie, et ils ont conservé la coutume de se tatouer. Ajoutons qu'ils aiment la danse passionnément, et qu'au lieu du tamtam, leur ancien instrument pour marquer la mesure, c'est aujourd'hui la flûte qui la dirige.

De ces peuples bienveillans, prévenans, hospitaliers, pacifiques, mais encore un peu enclins au vol, tout chrétiens qu'ils soient, et qui de leur ancien culte n'ont gardé que leurs *moraïs* ou cimetières sur lesquels on ne fait plus couler le sang humain, ni torturer les enfans qu'on écrasait sur la pierre, pour complaire à de faux dieux; de ces aimables et sensuels Taïtiens qui lisent à présent l'évangile dans

leur propre idiome, nous passerons à d'autres insulaires, en nommant seulement les *îles* ou l'*archipel de Mangia*, hors du groupe de la Société, par 18° 30'-22° lat. S., et que des récifs de corail environnent. Quatre derniers groupes réclament notre attention, savoir : ceux de Roggeween, des Marquises, de la mer Mauvaise et l'archipel Dangereux, après lequel nous finirons notre revue à l'île de Pâques.

ARCHIPEL DE ROGGEWEEN.

Ces *îles*, que découvrit l'amiral hollandais *Roggeween* en 1722, sont situées entre 9°-12° lat. S., par 158°-160° long. O. Les *îles Penrhyn*, vues par l'amiral Kotzebue en 1816, en dépendent. Les unes et les autres sont petites; elles sont couvertes de bois élevés et épais, formés de cocotiers. Les habitans sont robustes, bien faits, hardis, doux et hospitaliers; ils ne sont pas tatoués, mais ont seulement quelques bandes ou lignes incisées dans la peau,

sur le corps et sur les bras ; ils s'arrachent le plus souvent les dents de devant ; les hommes âgés sont corpulens et laissent croître leurs ongles ; hommes et femmes vont nus, excepté la bandelette en feuilles de cocotier qui leur entoure les reins ; souvent ils emploient pour ornement les feuilles du pandanus tressées ; quelques-uns placent sur leur tête une coiffure de plumes noires. Les pirogues sont de divers morceaux de bois très-bien joints les uns aux autres avec des cordes de brou de coco. On ignore si le cochon existe dans cet archipel qui voit à l'est les îles Marquises.

ARCHIPEL DES MARQUISES.

Entre la ligne et le tropique du Capricorne, au nord de l'archipel de la mer Mauvaise, on trouve les *îles Marquises*, par 7° 30'—10° 20' lat. S., et 141°— 143° long. O., en face, mais à 1600 lieues O. de Lima. Ces îles furent découvertes en 1594 par Mendana, qui les nomma *las*

Marquesas de Mendoça, à cause de Mendoça, marquis de Canete, par l'ordre duquel avait eu lieu l'expédition, d'où vient qu'on les appelle encore *îles Mendoces*. Elles sont au nombre de cinq : *San-Pedro*, *Santa-Christina*, la *Dominica*, la *Madelena* et *Hood-island* découverte par Cook. Le capitaine Marchand, qui les a visitées en 1792, en fait une peinture assez riante. Les collines sont séparées par des vallées ou des ruisseaux qui descendent en cascades; l'arbre à pain, le cocotier, le plantain, le bananier et autres arbres fruitiers y croissent spontanément. Le seul animal quadrupède qu'on y trouve est le cochon, si on excepte le rat; mais il y a beaucoup de volailles et d'oiseaux. Le climat est un peu plus chaud qu'à Taïti.

Les *Marquesans* ou *Mendoçains* sont grands, forts, agiles et très-bons; ils vont nus, car on ne saurait appeler vêtement une bande d'étoffe qui entoure les reins et dont une écorce de mûrier fournit la matière; le tatouage est universel pour les hommes; quant aux femmes, il se borne

au dessus des mains et des pieds et à quelquelques légères marques sur les bras. Ces femmes sont très-jolies, ont de beaux yeux qui annoncent la douceur et appellent le plaisir, et tous les traits d'une régularité parfaite. Elles ne sont guère plus vêtues que les hommes; elles n'ont de plus qu'un petit manteau qui ne couvre pas leur sein, quoiqu'il enveloppe tout le corps. Elles passent dans l'eau une grande partie de la journée, ainsi que les hommes, et y paraissent aussi à leur aise que si elles étaient couchées sur un lit de gazon ou se jouaient sur un lit de plumes. Elles laissent flotter au gré des vents leur belle chevelure; seulement quand elles sont exposées à l'air, une large feuille de palmier leur tient lieu de parasol et garantit leur teint de la trop grande ardeur du soleil.

Si les Marquésanes ont reçu en partage la beauté et les grâces, elles ont aussi la coquetterie qui fait valoir ces avantages; elles ne sont pas cependant trop jalouses les unes des autres : le capitaine Marchand

en a vu qui, après avoir été rebutées par des hommes, allaient gaîment se réunir et faire amitié à celles de leurs compagnes qui avaient obtenu la préférence. On ne saurait, dit-il, démêler à quelle autre cause qu'à un libertinage effréné il faut attribuer cette étonnante facilité avec laquelle elles se prostituent à des étrangers, tout en gardant une apparence de pudeur: quand elles venaient de terre, à la nage, au vaisseau du capitaine, elles gardaient toujours une ceinture étroite d'où pendaient de longues feuilles de bananier, et elles semblaient très-occupées de ne pas se laisser voir tout entières; mais ces feuilles sans cesse dérangées par les mouvemens du corps ne cachaient pas mieux que les deux mains de la Vénus pudique ce qu'elles voulaient dérober à la vue.

Les Mendoçains ne connaissent pas plus la jalousie que les femmes la fidélité; chaque femme semble être celle de tous, le mari celui de toutes; chacun fait aux étrangers l'offre et l'honneur de chacune indifféremment et indistinctement. Men-

dana remarqua qu'il y avait communauté de lits. Pour comble de dissolution, le chirurgien Roblet du *Solide* (1) rapporte qu'on présentait aux Français des filles qui ne paraissaient pas avoir plus de huit ans, et elles ne paraissaient pas neuves ! Souvent on vit des hommes et des femmes se livrer publiquement, et aux grands applaudissemens des nombreux spectateurs des deux sexes, à des actes auxquels les brutes seules s'abandonnent sans mystère.

La principale occupation des Marquesans, après la pêche, la fabrication accidentelle de leurs armes qui sont la massue, la lance et la fronde, et de leurs pirogues ou ustensiles, est de chanter, de danser et de se livrer aux plaisirs de l'amour ; la course sur des échasses est un de leurs amusemens, mais la nage est avant tous les autres. Tranquilles sur leurs moyens d'existence, ils reçoivent ce que la terre

(1) Vaisseau du capitaine Marchand.

leur donne libéralement; ils n'ont qu'un petit nombre de plantations régulières de bananiers et d'arbres à pain; le reste est abandonné aux soins de la bienfaisante nature. Ce peuple aimable, que tout distrait, que tout amuse, que le plaisir occupe sans cesse, est accusé pourtant de cruauté, par suite de la superstition que le tabou entretient malheureusement encore dans ces îles fortunées; il y est une grande partie du culte; ses injonctions et et ses défenses sont maintenues rigoureusement, et la moindre infraction est punie de mort, comme le rapporte un matelot qui dans une descente à terre y fut retenu captif en 1824, et ne dut la vie qu'à un vieux chef, car, ensuite du tabou, les prisonniers sont tués et dévorés, dit-il, par ces naturels, d'ailleurs si humains et si hospitaliers. Des missionnaires européens essaient maintenant de les convertir à la religion chrétienne: faisons des vœux pour le succès de leur zèle évangélique, et venons au midi toucher à l'archipel de la mer Mauvaise.

ARCHIPEL DE LA MER MAUVAISE.

C'est ainsi que le hollandais Shouten et le français Lemaire, en 1616, appelèrent plusieurs îles solitaires qu'ils rencontrèrent, durant les bourrasques, dans le grand Océan, par 14°—19° lat. S., et 137°—151° long. O.; elles sont basses, sablonneuses, entourées de bancs de corail et d'un très-difficile accès, comme l'archipel Dangereux qui les avoisine au sud.

ARCHIPEL DANGEREUX.

Il doit son nom au péril que courent les vaisseaux qui en approchent. Cet archipel, en majeure partie découvert par Bougainville en 1768, un an après que Wallis en avait ébauché la connaissance, qui plus tard fut complétée par Cook, a été réuni avec le précédent par quelques géographes sous la désignation collective d'*îles basses*, où le cocotier, le cochléaria, le

pourprier et autres plantes abondent, et où l'on retrouve le chien et le cochon comme sur les îles hautes. A 700 lieues des îles les plus orientales de l'archipel Dangereux, et à 800 lieues de l'Amérique, nous arrivons à l'île de Pâques.

ILE DE PAQUES.

Cette île que Roggeween découvrit en 1722, et où 64 ans plus tard séjourna La Pérouse, envers lequel les femmes des insulaires regardèrent l'offre de leurs faveurs comme le premier devoir de l'hospitalité, gît par 27° 8' lat. S., et 112° 11' long. O. Les productions de la terre et les maisons y paraissent être en commun. Les habitans sont d'un embonpoint médiocre, d'une taille moyenne, d'une tournure et d'une figure agréables; à la couleur près, qui est basanée, leur visage ressemble à celui des Européens; ils sont peu velus et peu barbus; ils se tatouent la peau et se percent les oreilles; ils sont circoncis; ils nagent si parfaitement, que dans la plus

grosse mer ils vont jusqu'à 2 lieues au large, et cherchent par plaisir, en revenant au rivage, l'endroit où la lame se brise avec le plus de force. Ces insulaires vivent de patates, d'ignames, de bananes, de cannes à sucre, et d'un goémon qui croît sur les rochers au bord de la mer, semblable à celui qu'on nomme grappe de raisin, et que l'on trouve aux environs du tropique du Cancer, dans la mer Atlantique. Il y a aussi des poules et des cochons. Les champs sont cultivés avec beaucoup d'intelligence, et les bananiers sont alignés au cordeau.

De cette revue qui achève notre voyage dans les diverses contrées du globe, résulte la preuve que la civilisation est encore dans l'enfance au sein des archipels du grand Océan, comme en Asie et en Afrique, et qu'il faut revenir chez les nations européennes pour se former une idée

claire et positive des notions du juste et de l'injuste, de la liberté de la pensée, du développement complet des vertus sociales, et de la dignité de l'homme.

LETTRE XLX ET DERNIÈRE.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'OCÉAN.

Différence entre les mots mer et océan. Distribution géographique de la mer. Phénomènes physiques : coloration, phosphorescence, température, profondeur et mouvemens de la mer ; courans maritimes ; courans atmosphériques, ou vents alisés et moussons.

Nous avons promis de clore notre sixième et dernier volume par quelques remarques sur les principaux phénomènes que présente l'Océan : notre tâche serait assurément très-difficile, si nous n'avions pas

sous les yeux le beau travail de M. le colonel Bory de St-Vincent, contenu dans la XCVIII[e] livraison de l'Encyclopédie (1), comme encore la Théorie de la géographie, par Malte-Brun (2). Nous puiserons dans ces deux ouvrages la substance des considérations finales qui ont rapport à notre sujet. Offrons d'abord quelques mots préliminaires sur la division géographique de l'Océan, après l'avoir défini; nous passerons ensuite aux phénomènes physiques qu'on y observe.

M. le colonel Bory de St-Vincent établit une distinction entre les deux mots mer et océan, qui réprésentent la collection des eaux salées. Le mot *mer* doit désigner, selon lui, la totalité des eaux salées qui occupent un peu plus des deux tiers de la surface du globe, comme nous

---

(1) *Atlas encyclopédique de la géographie physique*, par MM. Desmarest et Bory de Saint-Vincent, in-4° ; Paris, V[e] Agasse, 1827.

(2) Tom. II du *Précis de géographie universelle.*

l'avons indiqué pages x et xi de l'introduction de notre premier volume, soit que ces eaux salées circonscrivent les continens et les îles, soit qu'elles se trouvent réunies en amas plus ou moins considérables dans l'intérieur de certaines régions terrestres. Le mot *océan* doit avoir une signification beaucoup plus restreinte, et s'appliquer seulement à celles des mers qui environnent la terre sans jamais y pénétrer, c'est-à-dire que cette signification ne saurait convenir aux mers intérieures dite méditérànnées ou caspiennes. Ainsi, l'Océan est l'immensité de la mer, séparant les unes des autres, en les entourant, les diverses parties exondées du globe.

L'Océan a été divisé par les géographes en *Océan glacial arctique*, pour les mers circompolaires du Nord; *Océan glacial antarctique*, pour les mers circompolaires du Sud; *Océan atlantique*, boréal, équatorial et austral, pour les mers contenues entre les deux cercles polaires, l'ancien et le nouveau monde; *grand Océan boréal*, pour les mers qui du tropique du Cancer

s'étend entre l'Asie orientale et les côtes américaines du nord-ouest; *grand Océan pacifique* ou *mer pacifique*, pour la mer contenue entre les deux tropiques, l'Amérique équatoréale et la Polynésie; enfin *grand Océan austral*, pour l'immensité d'eau comprise entre les pointes méridionales de l'Afrique, de l'Australie, de l'Amérique et le cercle polaire austral. La *mer des Indes* fait classe à part et ne rentre dans aucune de ces six divisions.

M. Bory n'admet que cinq divisions océaniennes: l'*Océan arctique*, dont le pôle boréal est le centre, l'*Océan atlantique*, placé entre l'ancien et le nouvel hémisphère, et borné au nord par le précédent dans la direction d'une ligne qui serait tirée des côtes nord-est du Labrador jusque vers les Hébrides, pendant qu'il se termine au sud obliquement dans une ligne qui s'étendrait de la pointe méridionale de l'Afrique, vers le détroit de Magellan, en passant par les Malouines; l'*Océan antarctique*, plus étendu que l'Océan arctique; l'*Océan indien*, com-

prenant la mer des Indes et l'*Océan pacifique*, désignant assez bien le repos où demeure l'état des flots entre la Polynésie, l'Asie orientale, l'Amérique occidentale et l'Océan antarctique.

A l'égard de l'océan Atlantique, le même savant fait observer que les vents dans la partie boréale y suivent généralement la direction du nord-ouest et de l'ouest. Vers les régions équatoréales de l'Afrique, la surface de cet océan semble être condamnée, dit-il, à subir des calmes brûlans, effroi du navigateur, capables d'enchaîner dans un espace assez circonscrit tout imprudent qui imagine que pour se rendre d'Europe au cap de Bonne-Espérance la ligne la plus droite est la plus courte. L'apparition des bandes de canards vers le nord, et des albatros vers le sud, avertit le nautonnier qu'il sort de l'Atlantique pour entrer dans l'Océan arctique d'un côté, ou dans l'Océan antarctique de l'autre. Dans l'Océan indien le calme est l'état habituel des flots, la plupart du temps si tranquilles, que leur surface paresseuse,

unie comme un miroir, mérite à l'Océan indien le nom de *mer d'huile* que lui appliquent les matelots. Lorsque des ouragans épouvantables, mais très-rares, n'y viennent pas troubler l'ordre accoutumé, ce sont des vents périodiques appelés moussons et dont nous parlerons, qui y règnent. Quant à l'Océan pacifique, lors même que les vents y sont modérés, la navigation en est périlleuse, à cause des récifs de corail ou autres créations qui s'y forment de toutes parts : où naguère passait un grand navire, une chaloupe toucherait aujourd'hui. Un grand courant circulaire semble y régner comme le gulf-stream de l'Atlantique dont il sera question.

Les *mers intérieures* ou *méditerranées* enfermées dans les terres, mais en gardant une ou plusieurs communications avec l'Océan, sont classées par M. Bory de la manière suivante : 1° *Méditerranée proprement dite*, qui s'étend de l'ouest à l'est dans une longueur d'environ 900 lieues ; la *mer Noire*, dont celle d'*Azof* n'est qu'un appendice, doit en être considérée comme

une dépendance, et la *mer Adriatique* y est comme une méditerranée secondaire qu'en distingue le canal d'Otrante. 2° *Méditerranée scandinave* ou *mer Baltique*, entièrement européenne, large de 30 à 80 lieues de l'est à l'ouest, et s'étendant, en longueur, de 54° à 66° lat. N.; les golfes de Bothnie dans sa partie boréale, de Finlande vers l'est, et de Livonie, en sont les principaux enfoncemens riverains ; la végétation de ces lieux, soit au fond des eaux, soit sur les rivages, se ressent de la petitesse d'un bassin où la nature semble appauvrie. 3° *Méditerranée érythréenne* ou *Mer-Rouge* (1), qui sépare l'Afrique de l'Asie et où cependant la marée se fait sentir; elle n'a que 70 lieues de l'est à l'ouest, sous le tropique du Cancer qui la traverse, et 80 lieues dans sa largeur la

(1) Cette épithète semble venir de l'abondance des entomostraies vivement colorés qui s'y multiplient parfois au point que les eaux en paraissent changées en sang.

plus grande, entre l'Yémen et l'Abyssinie; la température de ses eaux est très-élevée, parce qu'elle s'étend entre des plages que n'abritent des vents de l'Afrique, ni hautes montagnes, ni forêts épaisses, et que ne rafraîchissent les tributs d'aucun fleuve. 4° *Méditerranée persique*, unie par un détroit à l'Océan qui lui communique aussi les mouvemens du flux et du reflux; elle diminue insensiblement par les attérissemens des deux grands fleuves qui y débouchent par un même canal. 5° *Méditerranée sinique*, située principalement entre la Chine et le Japon; et s'étendant du sud-ouest au nord-est, depuis la ligne équinoxiale à peu près jusque vers le 54° lat. N.: ici M. Bory se livre à de nombreuses conjectures pour établir que plusieurs détroits de cette mer seront avec le temps fermés par l'élévation des bancs madréporiques qui déjà y rendent la navigation dangereuse. 6° et 7° *Mer d'Ochotsk* ou *Okotsk* et *mer de Behring*, qui doivent être considérées, dit M. Bory, comme deux méditerranées boréales; la première

devant être prochainement séparée de la sinique par les accumulations madréporiques. 8° Enfin *Méditerranée colombienne*, entre les côtes orientales d'Amérique et les Antilles.

Les méditerranées ne sont pas toutes sujettes aux marées, ou le sont d'une façon moins régulière que les régions océaniques ; les grands cétacés y pénètrent rarement; les vents ne suivent guère à leur surface de marche fixe, y étant subordonnés à la direction plus ou moins resserrée des côtes; un courant général, ordinairement parallèle à la principale direction des rivages, semble en faire graduellement le tour, comme si ce courant, dit M. Bory, partait de l'Océan pour venir recueillir le tribut des fleuves et le lui rapporter après s'être grossi de ce tribut qui adoucit le courant, mais qui n'exerce point la même influence sur le vaste espace où rentre celui-ci.

Après les méditerranées viennent les *caspiennes*, ou mers qui, telles que de grands lacs, sont entièrement fermées par les

terres et sont pourtant salées. M. Bory n'en a signalé que quatre, savoir : la *mer Caspienne proprement dite*, plus longue que large et d'une forme un peu sinueuse, dimensions que nous avons données page 17 de notre tome 3e, dans les généralités sur l'Asie ; la *mer d'Aral*, plus petite que la précédente, et où l'on assure que se rencontrent des phoques, de même que dans les eaux de la Caspienne ; le *lac Baikal*, dont on ne sait pas bien encore si les eaux sont douces ou salées ; et la *mer-Morte* aussi appelée *lac Asphalite*, soit parce que des bitumes flottent dans quelques parties de son étendue, soit parce que des croyances religieuses ont établi que des villes brûlées par des matières combustibles envoyées du ciel, y furent noyées après leur destruction. Il est une cinquième caspienne oubliée par M. Bory : c'est le *lac Tzad* découvert au centre de l'Afrique par les voyageurs anglais Denham et Clapperton, et dont nous avons fait connaître l'étendue page 268 de notre quatrième volume.

De ces indications très-sommaires sur la distribution des eaux salées, nous arrivons naturellement aux phénomènes physiques y relatifs, tels que la coloration, la phosphorescence, la température, la profondeur de la mer, et les mouvemens qui s'exercent dans sa masse par les marées, les vents et les courans.

Les habitans de l'intérieur qui voient la mer pour la première fois, admirent sa nuance d'un vert plus ou moins pur et brillant le long de ses rivages; leur surprise augmente, lorsqu'ayant puisé de son eau dans quelque vase, ils n'y distinguent plus aucune teinte particulière, et la trouvent d'une entière transparence. Quand le soleil, par un temps serein, pénétre la masse des flots, on s'y croit sur une prairie liquide. A mesure que la nef s'éloigne du bord et que l'on gagne les hauts parages, la teinte verte se change en bleu; et dans la haute mer l'eau devient couleur d'azur, dès cinquante ou soixante brasses. Le retour de la nuance verte annonce quelques bas-fonds ou l'approche des côtes aplanies;

car le long de celles qui sont coupées à pic et près desquelles la sonde descend beaucoup, le bleu d'azur persiste et semble devenir d'autant plus intense que la profondeur est plus grande. Il paraît, dit Malte-Brun, que cette *couleur* apparente de la mer ne provient que des mêmes causes qui rendent les montagnes bleues dans l'éloignement, et qui donnent à l'atmosphère sa couleur azurée; les rayons de lumière bleus, comme les plus réfrangibles de tous, sont renvoyés en plus grande quantité par le fluide aquatique, lequel leur fait subir une forte réfraction en raison de sa densité et de sa profondeur. Les autres nuances dans la couleur des eaux maritimes dépendent des causes locales et quelquefois des illusions; la mer Vermeille a reçu son nom de la couleur rouge qu'elle prend souvent.

La *lumière* de la mer paraît être produite par un petit animal appelé ver luisant de mer, lequel a le corps extrêmement mince, délicat, transparent, d'une étonnante mobilité, et jette une lumière vive

et scintillante; il paraît que l'Océan contient encore d'autres animaux lumineux, surtout des scolopendres et des polypes; les méduses lancent de leurs antennes une forte lumière semblable à celle d'une bougie, tandis que leur corps reste obscur; la pennatula marina jette une si grande clarté qu'elle fait distinguer pendant la nuit les autres poissons pris dans le même filet; tous les zoophytes et les mollusques semblent posséder la phosphorescence à un degré plus ou moins considérable; il y a aussi du phosphore échappé des putréfactions marines, et qui, dans le calme et après de grandes chaleurs, contribue à rendre la mer lumineuse.

Sur plusieurs golfes de la mer des Indes, et notamment dans la rade de l'île du prince de Galles et vers Sincapour, les corps qui produisent ce phénomène se rencontrent en si grande quantité, que la nuit on peut, à la distance de plusieurs milles, distinguer aisément un navire. Cette lumière n'est pas moins vive que celle d'une torche, et elle semble jaillir du sein des

flots sillonnés par le gouvernail ou battus par les rames. Durant le jour les vagues sont d'une couleur verdâtre, semblable à celle de la couche végétale que l'on voit communément à la surface des étangs ou des mares d'eau. M. Finlayson, lors de sa mission à Siam et à la Cochinchine, il y a peu d'années, recueillit une grande quantité de cette eau, et s'assura que la couleur qui la distingue pendant le jour, et la lueur phosphorique qu'elle jette dans la nuit, étaient dues à la présence de la même substance. Les causes de ce phénomène lumineux varient sur divers points de l'Océan. Nous savons que le poisson de mer, lorsqu'il est mort, donne aux flots une lueur pareille, et M. Finlayson s'en assura en jetant à la mer du poisson qu'il avait tué. On attribue ce phénomène au frai, ainsi qu'à la putréfaction des matières animales. Dans l'expérience qu'il a faite, M. Finlayson a remarqué que la lueur provenait du mouvement communiqué à une quantité innombrable de molécules visqueuses, de la grosseur d'une tête d'é-

pingle. En prenant de l'eau dans le creux de la main, il les voyait se mouvoir avec une extrême rapidité pendant une ou deux secondes, après quoi elles rentraient dans leur état d'inertie, et ne jetaient plus aucune lumière.

La *température* de la mer change moins soudainement et moins facilement que celle de l'atmosphère, l'eau étant un mauvais conducteur du calorique. D'un autre côté, Bouguer a calculé que les rayons solaires n'y pénètrent que jusqu'à 113 toises; au-delà de cette limite, la mer ne reçoit plus de lumière, mais il est possible que le calorique descende davantage. Péron a constaté les faits suivans : 1° la température de l'Océan est généralement plus froide à midi que celle de l'atmosphère observée à l'ombre; 2° elle est constamment plus forte à minuit; 3° le matin et le soir, les deux températures sont ordinairement en équilibre; 4° le terme moyen d'un nombre donné d'observations comparatives entre la température de la surface des flots et celle de l'atmosphère, répétées quatre fois

par jour, à six heures du matin, à midi, à six heures du soir, à minuit et dans les mêmes parages, est constamment plus fort pour les eaux de la mer, par quelque latitude que les observations soient faites; 5° le terme moyen de la température des eaux de la mer à leur surface et loin des continens, est donc plus fort que celui de l'atmosphère avec lequel les eaux sont en contact. Le froid n'augmente pas, néanmoins, à mesure que l'on s'enfonce au-dessous des mers, car lorsque les glaces en couvrent la surface, le dessous est liquide. M. Bory penche pour une diminution de température en descendant de la surface des mers dans leurs abîmes, mais que devient alors la chaleur centrale du globe terrestre dont parlent MM. Fourier et Cordier, qui ont prouvé que la température s'accroît à mesure qu'on se rapproche du centre?

Puisqu'il s'agit de *profondeur*, c'est le cas de dire en passant ce qu'on a pu savoir de celle de l'Océan : on pense qu'elle n'est jamais au-delà de 30,000 pieds, par

analogie avec le sommet des plus hautes montagnes. La plus grande profondeur qu'on ait essayé de mesurer est celle qu'a trouvée lord Mulgrave dans le grand Océan: il laissa tomber une sonde très-pesante et fila du câble jusqu'à 780 toises ou 4680 pieds, sans trouver le fond. Mais ces sortes de mesurement ne sont point très-exacts, surtout au-dessous de 4 ou 500 mètres, à cause des courans sous-marins qui peuvent faire dévier la sonde.

Les *courans* maritimes, bien distincts des *marées*, dues à des causes sidérales dont nos lecteurs pourront trouver l'explication détaillée dans nos *Lettres sur l'astronomie*, sont le résultat du mouvement progressif qui s'exerce dans les fluides en raison de l'impulsion que leur impriment la différence des niveaux et la dilatation ou la raréfaction des milieux environnans. On a cherché, dit M. le colonel Bory, que nous allons suivre en l'abrégeant, une multitude de causes qu'il serait trop long d'énumérer. « Quelque hypothèse qu'on ait imaginée sur la différence du niveau de

certaines parties de l'Océan, il est impossible de concevoir que diverses mers soient beaucoup plus élevées que d'autres, et les lois de la nature auxquelles obéissent les fluides ne sauraient permettre une altération capable de renverser toutes les idées reçues. Il est vrai que le niveau de la mer Rouge se trouve, pendant le flux, élevé de quelques mètres au-dessus de l'extrémité syriaque de notre Méditerranée, et qu'on a des raisons de supposer que la surface des eaux, au fond du vaste golfe mexicain, est un peu plus haute que celle du reste de l'Océan; mais ces deux exceptions, les seules avérées sur de grandes masses d'eau, tiennent à des circonstances particulières; la première, à la forme de la mer Rouge où l'Océan indien, la pousse comme nous voyons quelquefois les vents s'engouffrer dans une impasse et en sortir moins vite qu'ils n'y sont entrés; la seconde à la pression latérale que doit exercer contre les côtes qu'il longe le grand courant connu des marins sous le nom de *Gulf-Stream*. Il est même proba-

ble que le fond de plusieurs grands golfes alongés et rétrécis, particulièrement de la plupart de ceux qui ne se lient à l'ensemble des mers que par un seul détroit, sont dans le cas des cornes de la mer Rouge, sur lesquelles les nivellemens des officiers de l'immortelle expédition d'Egypte ont opéré. Ainsi, la mer Noire et l'extrémité de la Baltique pourraient bien être un peu plus hautes que l'Océan. De même celui des côtés d'un courant qui longe un rivage pourrait bien être un peu plus élevé que le côté opposé, auquel l'étendue des eaux ne présente pas tant de résistance; cependant ces faits certains ou probables, mais isolés, ne sont rien contre d'imprescriptibles lois. Les fluides tendent sans cesse à se mettre en équilibre, et ce n'est que de la forme de leur contenant que résulte, pour les eaux de la mer, la direction des courans divers qui s'y remarquent.

» Les ruisseaux, les rivières et les fleuves nous indiquent la marche que suit partout la nature dans la production et pour la direction des courans. Les eaux de

ceux-ci, suivant la pente du terrain, roulent avec fracas, se ralentissent ou coulent avec une sorte de mollesse, selon que le terrain devient rapide ou s'aplanit; en débouchant dans la mer le courant des fleuves y continue à travers une masse d'eau qui repose sur un fond anfractueux, et il doit nécessairement suivre encore, en s'y écoulant, les anfractuosités du sol sous-marin, tout en ralentissant sa progression. La réunion de ces courans divers et l'opposition invincible que leur présente bientôt le poids de la masse totale des eaux qu'ils viennent grossir, doivent produire un courant général; vaste fleuve marin à peu près parallèle aux côtes, proportionné en étendue et en rapidité aux tributs qu'il reçoit des continens, et dont les rivages sont d'un côté ceux des continens mêmes, et de l'autre la masse centrale des flots.

» Les courans se distinguent aisément dans les rivières et les fleuves par leur rapidité toujours plus grande; et des objets immobiles de comparaison se présentent

aux environs comme pour faire apprécier leur vitesse. Il n'en est pas de même de ceux de la haute mer, dont le navigateur éprouve souvent les effets sans en distinguer d'indices. Cependant des corps entraînés, quelquefois une teinte différente du reste des eaux qu'ils traversent, et une ligne sinueusement superficielle, formée d'écume et de débris flottans, servent à faire reconnaître certains courans des hauts parages. Ces traces écumeuses doivent être soigneusement observées par les naturalistes voyageurs. Les débris qui les composent et qu'entraînent les courans marins leur indiqueront la direction de ceux-ci : s'ils y trouvent dans la zone torride des productions du nord, ils concluront que le courant passe par le voisinage d'un cercle polaire; si, au contraire, vers les glaces septentrionales, on y observe quelques fragmens de productions intertropicales, ils concluront que le courant vient du voisinage de l'équateur. Au milieu de la confusion des corps entraînés, les naturalistes pourront trouver des ob-

jets inconnus, mais alors ils doivent se garder d'indiquer le lieu de leur découverte comme en étant la patrie. »

La marche de certains courans pélagiens, continue M. Bory, est aujourd'hui aussi exactement déterminée que le peuvent être sur une carte géographique le cours de la Seine ou celui de la Loire. De tous les courans marins, le plus remarquable est le grand courant Atlantique septentrional, vulgairement appelé *Gulf-Stream;* il parcourt un cercle de 3,800 lieues. Des Canaries, vers lesquelles il circule à partir des côtes d'Espagne, il pourrait conduire en 13 mois aux côtes de Caracas. Il met 10 mois à faire le tour du golfe du Mexique, d'où il se jette, pour ainsi dire, par une accélération de vîtesse, dans le *canal de Bahama*, après lequel il prend le nom de *courant des Florides;* il longe alors les États-Unis et parvient en 2 mois vers le banc de Terre-Neuve, qui se trouve au point de contact d'un autre grand courant septentrional, déterminé, peut-être, par le fleuve Saint-

Laurent. De Terre-Neuve aux Canaries, en passant près des Açores et se dirigeant vers le détroit de Gibraltar, d'où il se courbe au sud-ouest, le Gulf-Stream achève de parcourir la fin de sa révolution qui dure presque 3 ans 11 mois.

Un autre courant, qui part de l'équateur en se dirigeant au nord-est, se porte au fond du golfe de Guinée, et passant ensuite entre les îles du Prince, de Saint-Thomas et la côte voisine, se perd vers l'embouchure du Zaïre. On trouve un autre courant dans l'hémisphère austral et qui, se dirigeant vers le cap de Bonne-Espérance, s'y embranche avec un courant qui paraît venir du canal de Mozambique, doubler la pointe méridionale de l'Afrique et longer vers le nord des côtes désolées qui s'étendent dans la même direction. Dans les mers de l'Inde les courans paraissent alterner et suivre la marche des vents alisés ou des moussons. La Polynésie est remplie de courans contraires et peu connus, dont plusieurs sont fort dangereux. Du sud de la Nouvelle-Hollande

partent encore de grands courans, et l'océan Pacifique a aussi son Gulf-Stream. En général, les courans partiels longent les côtes, tournent les caps et deviennent plus rapides dans les passages rétrécis. C'est ainsi qu'on en trouve de violens dans le détroit de Magellan et dans le canal de Mozambique. Dans le golfe de Gascogne on observe un courant très-sensible qui court au nord-est; il reçoit en suivant la France les eaux de la Garonne, de la Charente, de la Loire et de la Vilaine, et passant entre les îles et la côte de Bretagne, il va se perdre dans l'Océan. On assure que la Manche n'en offre pas de traces bien sensibles, non plus que le pourtour des Iles-Britanniques. La côte du Labrador a son courant qui, dans toutes les saisons, se dirige du nord au sud. Depuis le mois de mai jusqu'en octobre un courant de la mer des Indes se dirige dans le golfe Persique, qui semble se dégorger durant les six autres mois. En général, les courans partis du grand Océan, se portent par les détroits dans les différentes mers

intérieures ; c'est ainsi qu'on voit les eaux de l'Atlantique entrer dans la Méditerranée sous la forme d'un large courant, dont la vitesse est accélérée par le rapprochement des côtes. Les eaux affluentes, introduites par le détroit de Gibraltar, suivent la lisière septentrionale, tournent entre l'île de Crète et les côtes de Syrie, et baignant ensuite les côtes d'Afrique, s'enfoncent dans les régions inférieures de la Méditerranée, d'où elles ressortent par dessous, de façon qu'entre la pointe méridionale de l'Espagne et l'extrémité septentrionale de l'empire de Maroc, il existe un courant supérieur et un courant inférieur. On observe un fait semblable dans le canal de Bahama.

L'on a pensé que le mouvement de rotation du globe déterminait les courans : si ce mouvement, dit M. Bory, en était la vraie cause, tous les courans suivraient une même direction. Nous avons vu que plusieurs se dirigeaient perpendiculairement à l'écliptique, et que ceux qui se rapprochaient le plus de cette ligne, ne le

faisaient qu'obliquement. Ce mouvement de rotation, ajoute le même savant, ne doit pas avoir plus d'influence sur les eaux que sur le continent, si ce n'est par rapport aux marées, que l'on ne considère pas comme l'effet des courans, mais comme subordonnés à l'influence sidérale. La vitesse des courans est souvent très-rapide; elle tient à la profondeur des vallées sous-marines qui les déterminent.

L'air a aussi ses courans, et ils influent dans beaucoup de circonstances sur ceux des eaux; les deux principaux sont les vents alisés et les moussons.

Les *vents alisés*, qui règnent entre les deux tropiques d'orient en occident, ce qui les a fait nommer *vents d'est*, sont dus aux deux courans, l'un supérieur et chaud allant de l'équateur aux pôles, l'autre inférieur et frais venant des pôles à l'équateur, qui s'établissent pendant la rotation de la terre. On commence à rencontrer ce courant frais qui est celui des vents alisés, dès les 30es degrés nord et sud; il ne cesse d'acquérir de la force et de la fixité à

mesure qu'on approche de la ligne; toutefois avant de l'atteindre, les vents alisés s'éteignent vers le 10e degré, comme pour céder la place aux moussons.

Les *moussons*, mot qui vient du malais *moussin*, c'est-à-dire saison, ne sont point des vents constans comme les vents alisés qui durent toute l'année; ils sont périodiques et de deux espèces : l'une de sud-est, l'autre de nord-est; chacune est de six mois, la première depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mai, la seconde depuis mai jusqu'à octobre. Les moussons n'existent guère que dans l'Océan indien.

Nous pourrions développer longuement ce phénomène et quelques autres qui se rattachent de même à l'Océan, tels que la diminution de ses rivages en certains points, leur progression en d'autres, l'explication de la salure de son eau, la difficulté de la rendre potable, etc.; mais le peu que nous avons dit, nous le croyons suffire à notre plan : ceux de nos lecteurs qui désireraient de plus amples détails les

trouveront dans les traités spéciaux. Nous devons d'ailleurs laisser encore quelque place pour les tableaux qui vont terminer ce dernier volume, comme élémens utiles à l'intelligence de l'ouvrage entier.

SUPERFICIE ET POPULATION

DES 120 PRINCIPALES ILES DU GLOBE.

Les évaluations de *surface* et de *population* des *îles du globe* manquant à quelques-unes de celles que nous avons décrites, on trouvera un complément et peut-être des estimations plus exactes dans le tableau suivant, qui a été dressé à Londres en 1827, sur de bons documens, par M. César Moreau. De tels moyens de comparaison ne sauraient être sans intérêt pour les amis de la science.

TABLEAU *faisant connaître, d'après leur rang d'importance, les 120 principales îles du globe, avec les données les plus récentes sur leur population et leur étendue.* (Extrait du *Bulletin de la Société de Géographie*, n° 52.)

NOMS DES ILES.	MILLES CARRÉS.	POPULATION.
Terres Australes.	2,640,000	430,000
Bornéo, *Indes orientales*. .	225,000	3,300,000
Papua, ou Nouv.-Guinée.	200,000	400,000

NOMS DES ILES.	MILLES CARRÉS.	POPULATION.
Madagascar, *Afrique*....	168,000	4,000,000
Sumatra, *Indes orientales*.	130,000	3,700,000
Grande-Bretagne.....	84,000	14,800,000
Japon, ou Niphon....	70,000	17,000,000
Nouvelle-Zemble mérid.	55,000	non habitée.
Célèbes, *Indes orientales*.	60,000	2,800,000
Luçon, *idem*........	58,000	1,000,000
Saghahen, *Asie orientale*.	54,000	60,000
Islande..........	43,300	60,000
Mindanao, *Indes orient*..	40,000	200,000
Java, *Indes orientales*...	40,000	4,200,000
Newfoundland......	37,000	10,000
Cuba, *Indes occidentales*.	36,400	500,000
Nouvelle-Zemble sept..	36,000	non habitée.
Nouvelle-Zélande mérid.	36,000	90,000
Haïti, ou St-Domingue..	33,000	700,000
Irlande, *Europe septent*.	30,370	7,140,000
Jesso, *Asie orientale*....	30,000	60,000
Terre de Feu........	30,000	7,000
Ceylan, *Inde*.......	26,000	1,600,000
Nouvelle-Zélande septen.	26,000	70,000
Terre de Van-Diémen..	25,600	20,000
Southampton, *Amérique septentrionale*......	25,300	non habitée.
Spitzbergen, *Russie*....	25,000	non habitée.
Formosa, *Chine*......	17,000	500,000
Ile de Vancouver.....	14,000	2,000
Ximeo, *Japon*......	13,000	2,000,000

NOMS DES ILES.	MILLES CARRÉS.	POPULATION.
Hainan, *Chine*.	12,000	300,000
Nouvelle-Calédonie. . . .	11,700	30,000
Gilolo, *Indes orientales*. .	10,000	80,000
Sicile, *Europe*.	9,300	1,660,000
Sardaigne, *Europe*. . . .	9,000	520,000
Nouvelle-Irlande, *Australie*.	8,700	35,000
Palawan, *Indes orientales*.	8,400	80,000
Sikoff, *Japon*.	8,000	800,000
Timor, *Indes orientales*. .	7,800	56,000
Sumbawa, *Indes orientales*.	6,700	60,000
Flores, *Indes orientales*. .	6,660	60,000
Chypre, *Méditerranée*. . .	6,300	80,000
Chiloé, *Amérique mérid*. .	6,200	12,000
Jamaïque, *Indes occident*.	6,000	360,000
Candie, *Méditerranée*. . .	5,200	260,020
Owhyhée, *Océan pacifique*.	4,000	200,000
Corse, *Méditerranée*. . . .	4,000	180,000
Cap-Breton, *Amériq. sept*.	4,000	12,000
Banca, *Indes orientales*. .	3,900	120,000
Ile de Kerguelen, *Océan indien*.	3,300	»
Porto-Rico, *Indes occid*. .	3,200	70,000
Trinité, *Indes occident*. .	2,900	35,000
Zélande, *Danemark*. . . .	2,700	310,000
Anticosti, *Amérique sept*.	2,300	500
Hogoleu, *Australie*. . . .	2,450	30,000
Bally, *Indes orientales*. . .	2,400	200,000

NOMS DES ILES	MILLES CARRÉS.	POPULATION.
Andaman, *Indes orient.* .	2,400	2,400
Socotra, *Afrique orient.* .	2,300	100,000
Loochoe, *mer de Chine.* .	2,200	90,080
Bourbon, *Océan indien.* .	2,100	42,000
Saint-Jean, *Amériq. sept.*	1,850	8,000
Madura, *Indes orientales.*	1,850	95,000
Mauritius, *Océan indien.* .	1,850	45,000
Otaheite, *Océan pacifiq.* .	1,800	100,000
Négrepont, *Grèce.*	1,450	60,000
Majorque, *Méditerranée.*	1,440	160,000
Ténériffe, *Afrique occid.*	1,270	65,000
Saint-Iago, *Afrique occid.*	1,200	21,200
Saint-Thomas, *côte de Guinée.*	1,200	26,000
Grande-Canarie.	1,050	45,000
Funen, *Danemark.* . . .	1,040	100,000
Gothland, *mer Baltique.*	1,000	33,000
Oesel, *Russie.*	1,000	35,000
Fernando Po, *Afrique.* .	980	30,000
Madère, *Afrique occid.* .	950	120,000
Lewis, *Nouvelle-Ecosse.* .	902	14,000
Saint-Michel, *Océan atl.*	900	90,000
Skye, *Écosse occident.* . .	800	18,000
Guadeloupe, *Indes occid.*	600	115,000
Martinique, *Indes occid.*	500	100,000
Céphalonie, *Grèce.* . . .	500	60,000
Mainland, *Écosse septent.*	500	15,500
Rhodes, *Méditerranée.* . .	490	36,000

NOMS DES ILES.	MILLES CARRÉS.	POPULATION.
Sooloo, *Indes orientales*. .	460	60,000
Tercera, *Océan atlantiq.*	450	50,000
Amboyne, *Indes orient.*	430	45,000
Mull, *Écosse occidentale.*	420	9,400
Mitylène, *Méditerranée*. .	380	40,000
Rodriguez, *Océan indien.*	360	5,000
Rugen, *Russie*.	360	28,000
Seychelles, *Océan indien.*	350	14,000
Scio, *Méditerranée*. . . .	300	60,000
Tongatabo, *Océan pacifiq.*	300	18,000
Anglesea, *Galles*.	290	47,000
Corfou, *Grèce*.	290	70,000
Dominique, *Indes occid.* .	290	30,000
Minorque, *Espagne*. . . .	270	33,000
Samos, *Turquie d'Asie*. .	240	12,000
Mann, *Bretagne*.	220	42,000
Lemnos, *Méditerranée*. .	220	11,000
Pomona, *Écosse septent.*	212	17,000
Providence, *Amér. sept.*	210	6,300
Aland, *Russie*.	200	11,400
Bourholm, *Danemark*. . .	200	10,000
Ivice, *Espagne*.	200	17,000
Barbades, *Indes occident.*	160	83,000
Wight, *Angleterre*. . . .	160	33,000
Malte, *Méditerranée*. . .	152	90,000
Sainte-Lucie, *Indes occid.*	150	30,000
Tabago, *Indes occident*. .	125	30,000
Zante, *Grèce*.	120	40,000

NOMS DES ILES.	MILLES CARRÉS.	POPULATION.
Antigues, *Indes occident.*	92	38,000
St-Christophe, *Indes occ.*	90	30,000
Sainte-Hélène, *Océan atl.*	75	8,000
Ternate, *Indes orientales.*	70	21,000
Jersey, *Manche.*	54	30,200
Guernesey, *Manche.* . . .	48	22,000
Banda, *Amérique sept.* .	40	10,000
Rhode, *Amérique sept.* .	36	10,000



MONTAGNES,

OU

PRINCIPALES HAUTEURS DU GLOBE AU-DESSUS DU NIVEAU DE LA MER.

Dans le cours de notre Voyage les *hauteurs des montagnes* et d'autres points élevés du globe, ont été exprimées en toises et quelquefois en pieds : la possibilité de ramener ces évaluations à une mesure uniforme nous détermine à reproduire ci-après les sommités diverses de la terre, soit naturelles, soit artificielles, d'après l'*Atlas* de M. le colonel Bory de Saint-Vincent, l'*Annuaire* du bureau des longitudes, et le *Tableau comparatif*, dressé en 1826 par mon laborieux ami, M. Perrot, dont l'illustre Humboldt a accepté et revu le travail. Nous n'emploierons ici que le mètre, en priant le lecteur de

se rappeler que deux mètres font un peu plus de la toise (1).

EUROPE.

Alpes scandinaves.

(Du cap Nord à l'extrémité de la Norvége, plus l'Islande et le Spitzberg, qui néanmoins tiennent davantage à l'Amérique.)

	Mètres.
La Pointe-Noire du Spitzberg.	1,372
Le Parnasse (île Saint-Charles).	1,206
Le Snœfields Jökul (Islande).	1,559
Mont-Hékla (*id.*)	1,013
Snaechatten.	2,506
Sogne-field	2,395
Kiol-field.	2,083
Sulitielma (Laponie)	1,871
Siltöpen (Jutland).	1,964
Snee-Braeen.	1,949
Sule-Tend.	1,784
Olmajolas.	1,682
Aldershatte ou Adelat.	1,578
Meyldeiskeyn (près Rosenthal).	1,474

(1) La toise égale 1 mètre 94,904.

Alpes britanniques.

	Mètres.
Ben-Nevis (Écosse)	1,338
Ben-Lowers (*id.*)	1,218
Ben-More (*id.*)	1,174
Snowdon	1,087
Shelien	1,039
Ben Lomond (Écosse)	982
Skiduw (Angleterre)	916
Cheviot (*id.*)	807
Treecastle-Beacon (*id.*)	785
Ingelboro	716

Alpes centrales.

Mont-Blanc (Pennines) (1)	4,834
Mont-Rosa (*id.*)	4,641
Mont-Cerviu (*id.*)	4,500
Gross-Glockner (Noriques)	4,332
Finster-Aarhorn (Bernoises)	4,295
Iungfrau (*id.*)	4,180
Monch (*id.*)	4,114
Schreck-horn (*id.*)	4,079
Eyger (*id.*)	3,984
Orteler (*id.*)	3,917
Mont-Viso (Cotiennes)	3,835
Water-Horn (Bernoises)	3,719
Iseran (Grecques)	3,719

(1) Cette mesure est une nouvelle estimation de M. Bouvard.

	Mètres.
Blümlisalp (Bernoises).	3,701
Alt-Els (*id.*).	3,687
Dolderhorn (*id.*).	3,666
Vischbackhorn (*id.*).	3,613
Dödi.	3,609
Mont-Genèvre (Cotiennes).	3,592
Hoher-Nar (Noriques).	3,547
Breunkogel (*id.*).	3,508
Hoch-Horn (*id.*).	3,461
Mont Stella (Grisons).	3,406
Terglou (Carniques).	3,404
Glacier d'Ambin.	3,371
Vogelberg (Grisons).	3,338
Scher-Horn.	3,294
Aukogel (Noriques).	3,170
Bernardino (Rhétiques).	3,089
Buet.	3,075
Greiss-Horn (Lépontiennes).	3,074
Gradjuberg (Rhétiques).	3,042
Grand-Mulet (Piémont).	3,034
Saint-Gothard (Lépontiennes).	3,023
Daschtein (Noriques).	3,015
Solstein (Rhétiques).	2,958
Mont-Cenis (Grecques).	2,816
Falknis (Grisons).	2,541
Santit.	2,500
Hospice du Grand Saint-Bernard. . . .	2,076
Brenner (Rhétiques).	2,066
St-Véran (village près du Mont Viso).	2,033

	m.
Col du Splugen.	2,003
Montenvers.	1,859
Righi.	1,804
Ruffi.	1,582
Bains de Leucker (Grisons).	1,430
Saint-Gall.	673
Coire.	587
Berne.	532
Iverdun.	415
Genève.	374
Léman.	372

Passages.

Mont Cervin.	3,410
Fourka.	2,530
Grand St-Bernard.	2,491
Col de la Seigne.	2,461
Col de Terret.	2,321
Petit St-Bernard.	2,192
St-Gothard.	2,075
Mont-Cenis.	2,066
Simplon.	2,005
Splugen.	1,925
Mont Genèvre.	1,800
Col de Tende.	1,795
Taures de Rastadt.	1,559
Brenner.	1,420

Alpes germaniques.

	Mètres.
Mont-Sural (Carpathes.)	2,927
Pointe Lomnitz (*id.*)	2,696
Liptz. (*id.*)	2,534
Johats (*id.*)	2,030
Scheekop (Sudètes)	1,993
Strivan (Carpathes)	1,721
Ochsenkop (*id.*)	1,598
Lac Vert (*id.*)	1,559
Falberg (Forêt-Noire)	1,497
Sturmbaude (Sudètes)	1,474
Spieglitzer (Schensberg)	1,423
Betchew (Forêt-Noire)	1,415
Grand Schneberg (Sudètes)	1,395
Heidelberg (Bomerwald)	1,365
Schwarzwardberg (montagnes de Erz)	1,257
Buchel (Bomerwald)	1.230
Fichtelberg (montagnes de Erz)	1,212
Tafelfichte	1,097
Schneberg	1,043
Haute Mense (Sudètes)	1,052
Schneekopf (Turinge)	1,020
Anersberg (Erz)	1,004
Inselberg (Turinge)	958
Wormberg (Hurtz)	935
Grusten	916
Dammersfeld (Rhoën)	811

	Mètres.
Ulm (ville)	369
Ratisbonne (*id.*)	362
Prague (*id.*)	307
Glatz (*id.*)	281
Gorlitz (*id.*)	169
Bautzen (*id.*)	167
Vienne (*id.*)	161
Breslau (*id.*)	128

Apennins.

Etna	3,298
Mont Cavallo	2,902
Mont Corno (Abruzzes)	2.902
Mont Amarra (Majetta)	2,783
Mont Rotonde (Corse)	2,672
Mont d'Oro (*id.*)	2,652
Mont Vélino	2,494
Mont Vetora (près Castellacio)	2,479
Mont Sibille	2,198
Mont Cimine	2,126
Pirro di case	1,984
Mont Cutria	1,691
Mont Pennino	1,574
Vésuve	1,181
Aquila (ville)	730
Turin	233
Bologne	120

	Mètres.
Parme	93
Alexandrie	62
Capitole à Rome	46

Turquie d'Europe.

Mont Athos	2,065
Mont Olympe (Hémus ou Balkan)	1,988
Jorat (qui joint le Jura aux Alpes).	
Cime la plus haute	892
Cime la plus basse	357

Jura.

Reoulet	1,717
Colombier	1,684
La Dôle	1,674
Moutendre	1,666
Chasserale	1,606
Dent de Vaulion	1,481
Hasematt	1,455
Machairu	1,415
Rouge Rety	1,399
Vissenstein	1,286
Les Rousses (passage)	1,240
Bréberg	1,210
Lac de Joux	1,003
Pontarlier (ville)	811

	Mètres.
Neufchâtel.	439
St-Claude.	394
Bâle.	286

Vosges.

Ballon de Sultz.	1,419
Haut d'Honce.	1,341
Chaumes.	1,280
Ballon d'Alsace.	1,257
Brésoir.	1,247
Ballon de Servance.	1,210
Ballon de Lure.	1,134
Haut de Taye.	994
Behrenkopf.	924
Mont d'Ormons.	871
Mont St-Arnoux.	754
Mont Parmont.	600
Langres (ville).	436
Colmar.	179
Strasbourg.	154
Tour de Strasbourg.	298

Cévennes.

Mesin.	1,772
Puy-Mary.	1,655
Margueride.	1,519
Lozère.	1,490

Monts Dores ou *d'Or.*

	Mètres.
Puy de Sancy (Sommet du mont d'Or).	1,895
Puy Ferrand.	1,861
Puy des Aiguilles.	1,849
Puy Gros.	1,804
Cascade de la Dogne (Mont d'Or). . .	1,656
Bains du mont d'Or.	52
Cantal.	1,857
Puy-de-Dôme.	1,467

Pyrénées.

Malahite ou Néthou.	3,481
Pic Posets.	3,438
Mont Perdu.	3,410
Le Cylindre.	3,369
Maladetta.	3,355
Vignemale.	3,354
Pic-Long.	3,227
Le Marboré.	3,189
Le Neouville.	3,155
Pic du midi de Bigore.	2,935
Pic du midi de Pau.	2,859
Le Canigou.	2,808
Pic d'Arbison.	2,808
Mont Barthélemi.	2,214

Passages des Pyrénées.

	Mètres.
Port de la Paz.	3,290
Port d'Oo.	3,002
Port Viel d'Estaubé.	2,561
Port Pinède.	2,499
Port de Gavarnie.	2,333
Port de Gavarère.	2,241
Passage du Tourmalet.	2,177
Village de Héas.	1,465
Id. de Gavarine.	1,444
Id. de Barèges.	1,269

Monts ibériques.

Mulahasen (Grenade).	3,539
Picacho de la Veleta.	3,499
Mont Gaviara (Portugal).	2,403
Sierra-Nevada.	2,387
Pic Pignarola.	2,339
Sierra Montérinho.	2,274
Sierra d'Estre.	1,699
Puerto de Guadarama (Léon).	1,481
Palais St-Ildefonse.	1,124
Madrid (ville).	602
Aranjuez (*id.*).	536
Rocher de Gibraltar.	438

ASIE.

	Mètres.
Dawalagiri (Himalaya).	8,556
Jawahir (*id.*).	7,848
Jamantri. (*id.*).	7,772
Petcha ou Hamar (Chine).	6,484
Elbours (Caucase.)	5,447
Pic sur la frontière chinoise	5,135
Kasbeck (Caucase.)	4,677
Plateau de Daba	4,549
Himalaya (hauteur moyenne.)	4,800
Monts Sochouda (Chine.)	3,874
Mont Olympe. (Malacca)	3,703
Mont Ararat (Arménie.)	3,508
Altaï (Tartarie.)	3,270
Awatscha (volcan de Kamtchatka.) . .	2,925
Tumel-Mazeeb	2,910
Me-Lin	2,498
Beidara (ville.)	2,309
Pic d'Iesso (Japon.)	2,307
Pic d'Adam (Ceylan.)	2,273
Petit Altaï	2,130
Village de Kergen (Caucase.)	1,834
Mont Ida (Turquie d'Asie.)	1,768
Vallée de Népaul	1,247
Goby (désert.)	1,072
Aunenour (ville du Caucase.)	865
Plateau de Mysore	779

	Mètres.
Mont Carmel	670
Mont Thabor	610
Steppes de Boukharie	362

AFRIQUE.

Le Geesh	4,587
Bonnet pointu (île Bourbon.)	3,800
Pic de Ténériffe	3,710
Montagne d'Ambotismène (Madagascar.)	3,507
Le Gros-Morne (île Bourbon.)	3,313
Mont Nieuwield (Afrique méridionale.).	3,118
Pic des Açores	2,412
Mont Atlas (au sud d'Alger.)	2,400
Pico de los Musachos (île Palma.) . . .	2,326
Pic St-Antonio (île du cap Vert.) . . .	2,255
Monts Karrec (Afrique méridionale.) . .	2,046
Schwecberge *id.*	1,787
Mont Saluze (île Bourbon.)	1,700
Pic Ruivo (Madère.)	1,880
Passages moyens de l'Atlas	1,000
Kamberg (Afrique méridionale.)	882
Jardin de Sierra Léone.	848
Pic de Diane (île Ste-Hélène.).	819
Enchold (île Ste-Hélène.).	819
Pain de sucre (Sierra Léone.)	769
Mont de Hallay (île Ste-Hélène.).	752

	Mètres.
Tête du lion (Afrique méridionale.)....	721
Montagne St-Pierre (île de l'Ascension).	676
Montagne de la Table (cap de Bonne-Espérance.).	1,190
Pic de la Corona (île Palma.)	569
Longwood (île Ste-Hélène.)	537
Croupe du lion (cap de Bonne-Espérance.)	347
Pyramide de Chéops (du sol.)	146

AMÉRIQUE.

Amérique septentrionale

Monts rocheux (le plus haut pic.)	5,664
Mont St-Élie (côte N.-O.)	5,513
Popocatepetl (Mexique.)	5,400
Pic d'Oribaza. *id.*	5,296
Sierra Nevada. *id.*	4,736
Nevada de Toluca. *id.*	4,621
Montagne du beau temps (côte N.-O.).	4,549
James Peak (monts rocheux.)	3,652
Le Washington (États-Unis.)	2,021
Mexico	2,277

Amérique méridionale.

	Mètres.
Chimborazo....................	6,530
Le Cayambé....................	6,083
L'Antisana....................	5,833
Le Cotopaxi....................	5,750
Altar de los Collanes....................	5,320
Llinissa....................	5,295
Le Sangay....................	5,219
Le Sinchulahua....................	5,009
Le Cotocachi....................	5,009
Le Tungarahua....................	4,958
Rucu-Pichincha....................	4,853
Le Corazon....................	4,813
Le Carquairazo....................	4,776
Métairie d'Antisana....................	4,101
Micuipampa (ville du Pérou.).........	3,618
Tusa (village de Quitó.)..............	2,957
Quito (grande place.)................	2,908
Caxamarca (ville du Pérou.).........	3,860
Aréquipa (volcan du Pérou.).........	2,693
Santa-Fé de Bogota....................	2,661
Cuença....................	2,633
Pic de Duida (près les sources de l'Orénoque)...............	2,551
Popayan....................	1,775
Caraccas....................	955

Antilles.

	Mètres.
Montagnes Bleues (Jamaïque.)	2,218
La Soufrière (volcan de la Guadeloupe.)	1,557
Montagne Pelée (Martinique.).	1,298
Saint-Vincent (volcan)	975

OCÉANIE.

Mouna-Roa (Sandwich.)	5,024
Mont-Egmont (N. Zélande.)	4,621
Ophir (Sumatra.)	3,950
Montagne de Taïti.	3,323
Mont-Tobronu (Taïti.)	2,923
Mont-Arfak (N. Guinée.)	2,901
Mont-Gété (Java.)	2,588
Atoaï.	2,338
Piton de l'île Bauran (Moluques.). . .	2,121
Cime des Montagnes Bleues (N. Hollande.)	1,152
Tête-Noire. (*id.*).	1,069
Plus haut point de la Nouv. Caléd. . .	1,039
Corne du Bufle (Ile Waigiou.).	945
Rivière du Poisson (N. Holl.).	809
Piton de Borabora (Iles de la Société.)	712
Rivière Cambell (N. Holl.).	676
Rivière de Cox. *id.*	661

Piton de Oualan (Carolines.).	657
Lac Georges (N. Holl.).	645
Lac Bathurst. *id*.	636

ÉDIFICES.

(Hauteurs d'après l'Annuaire du bureau des longitudes.)

Pyramide de Chéops en Egypte. . . .	146
Flèche de l'église d'Anvers.	144
Flèche de Strasbourg.	142
Tour St.-Etienne à Vienne	138
Coupole St.-Pierre à Rome.	132
Tour St.-Michel à Hambourg.	130
— St.-Pierre. *id*.	119
— St.-Paul à Londres.	110
Dôme de Milan	109
Tour des ânes à Bologne.	107
Flèche des Invalides à Paris.	105
Sommet du Panthéon à Paris.	79
Balustrade de la tour Notre-Dame. . .	66
Colonne de la place Vendôme.	43
Plate-forme de l'Observatoire royal. .	27

RÉAUMUR.	CENTIGRADE.	FAHRENHEIT.
	Au-dessus de glace.	
34	42,50	108,50
35	43,75	110,75
36	45, »	113, »
37	46,25	115,25
38	47,50	117,50
39	48,75	119,75
40	50, »	122, »
41	51,25	124,25
42	52,50	126,50
43	53,75	128,75
44	55, »	131, »
45	56,25	133,25
46	57,50	135,50
47	58,75	137,75
48	60, »	140, »
49	61,25	142,25
50	62,50	144,50
51	63,75	146,75
52	65, »	149, »
53	66,25	151,25
54	67,50	153,50
55	68,75	155,75
56	70, »	158, »
57	71,25	160,25
58	72,50	162,50
59	73,75	164,75

RÉAUMUR.	CENTIGRADE.	FAHRENHEIT.
	Au-dessus de glace.	
60	75, »	167, »
61	76,25	169,25
62	77,50	171,50
63	78,75	173,75
64	80, »	176, »
65	81,25	178,25
66	82,50	180,50
67	83,75	182,75
68	85, »	185, »
69	86,25	187,25
70	87,50	189,50
71	88,75	191,75
72	90, »	194, »
73	91,25	196,25
74	92,50	198,50
75	93,75	200,75
76	95, »	203, »
77	96,25	205,25
78	97,50	207,50
79	98,75	209,75
80	100, »	212, »
	Au-dessous de glace.	
0	0	32,
—1	—1.25	29,75
—2	—2,50	27,50
—3	—3,75	25,25

RÉAUMUR.	CENTIGRADE.	FAHRENHEIT.
Au-dessous de glace.		
—4	—5	23,
—5	—6,25	20,75
—6	—7,50	18,50
—7	—8,75	16,25
—8	—10,	14,
—9	—11,25	11,75
—10	—12,50	9,50
—11	—13,75	7,25
—12	—15,	5,
—13	—16,25	2,75
—14	—17,50	50+
—15	—18,75	—1,75
—16	—20,	—4,
—17	—21,25	—6,25
—18	—22,50	—8,50
—19	—23,75	—10,75
—20	—25,	—13,
—21	—26,25	—15,25
—22	—27,50	—17,50
—23	—28,75	—19,75
—24	—30.	—22,
—25	—31,25	—24,25
—26	—32,50	—26,50
—27	—33,75	—28,75
—28	—35,	—31,
—29	—36,25	—33,25
—30	—37,50	—35,50

Nous ne descendons pas plus bas cette échelle qu'il est facile de continuer jusqu'à la congélation du mercure.

Il existe un quatrième thermomètre, établi en Russie par Delisle, qui l'avait divisé en 85 parties, de la glace à l'eau bouillante : ce thermomètre a été rarement employé.

FIN DU TOME SIXIÈME.

TABLE

DES SOMMAIRES

CONTENUS DANS LE SIXIÈME VOLUME.

Pages.

LETTRE XLV. *Océanie.* Coup d'œil général : Situation, limites, superficie et population de l'Océanie; sa division territoriale en archipel d'Asie, Australie et Polynésie ; montagnes, volcans, mers, détroits, climats, végétaux, animaux, minéraux, races humaines, mœurs, langues, religions et gouvernemens des peuples de l'Océanie. . . . 1

LETTRE XLVI. *Australie.* Généralités diverses. Divisions géographiques de l'Australie. Continent de la Nouvelle-Hollande et ses côtes. Nouvelle-Galles du sud. 39

LETTRE XLVII. *Suite de l'Australie.* Terre de Diémen, Nouvelle-Zélande, Nouvelle-

Pages.

Calédonie, Nouvelles-Hébrides, îles Sainte-Croix, archipel Salomon, archipel de la Louisiade, Nouvelle-Irlande, Nouvelle-Bretagne, Nouvelle-Guinée et île Waigiou. 119

LETTRE XLVIII. *Notasie* ou *Archipel asiatique*. Quelques généralités sur l'Archipel asiatique. Sa division : îles de la Sonde, comprenant Sumatra, Java, Bali, Lombok, Sumbava, Florès et les îles Timoriennes; Bornéo; Philppines; Célèbes, Moluques. . 179

LETTRE XLIX. *Polynésie*. Quelques généralités. Principaux groupes de la Polynésie : îles Pelew; archipels des Carolines, de Magellan ou des Mariannes, d'Anson, de Sandwich, des Mulgraves, des Navigateurs, des Fidji, des Amis, de Kermadec, de Mangia, de la Société, de Roggeween, des Marquises, de la mer Mauvaise et Dangereux; île de Pâques. 277

LETTRE XLX. *Considérations générales sur l'Océan*. Différence entre les mots mer et océan. Distribution géographique de la mer. Phénomènes physiques : coloration, phosphorescence, température, profondeur et mouvemens de la mer; courans maritimes; courans atmosphériques, ou vents alisés et moussons. 343

Surface et population des 120 principales îles du globe. 371

Pages.

MONTAGNES, ou principales hauteurs du golfe au-dessus du niveau de la mer. 381

THERMOMÈTRES. Tableau comparatif des degrés des trois thermomètres Réaumur, centigrade et Farhenheit, au-dessus et au-dessous de glace. 399

FIN DE LA TABLE DU SIXIÈME VOLUME.

ERRATUM.

Page 51, ligne 3, 30 toises, *lisez* 30 pieds.

